TÉMOIGNAGE & DOCUMENT

MONTASSER ALDE'EMEH

POURQUOI NOUS SOMMES TOUS DES DJIHADISTES

J'ÉTAIS AVEC LES DJIHADISTES EN SYRIE

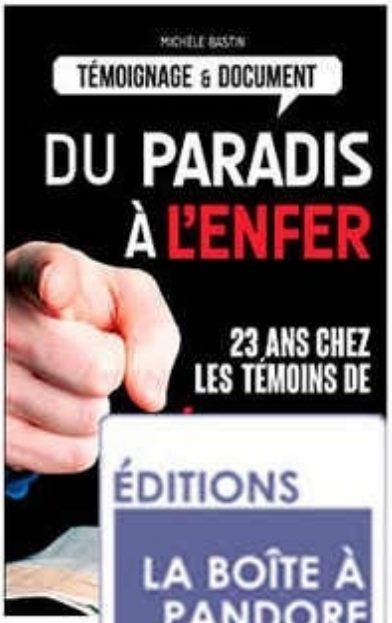
ÉDITIONS LA BOÎTE À PANDORE

MONTASSER ALDE'EMEH

EN COLLABORATION AVEC JACQUES LARUELLE

POURQUOI NOUS SOMMES TOUS DES DJIHADISTES

Découvrez les plus GRANDS succès des éditions LA BOÎTE À PANDORE en numérique



ÉDITIONS LA BOÎTE À PANDORE

www.laboiteapandore.fr

Je dédicace ce livre aux orphelins du monde entier
et à ceux qui sont loin de chez eux.

Facebook du centre : https://www.facebook.com/centrumdewegnaar
Twitter : https://twitter.com/___Montasser___
https://twitter.com/dewegnaar
Facebook : https://www.facebook.com/aldeemeh

Chapitre 1 /
LE DÉPART EN SYRIE

Ma barbe de djihadiste

Debout dans mon petit appartement, devant le miroir, je regarde cette longue barbe qui orne depuis des mois mon visage. Elle est le symbole de tous les moments incroyables que je viens de vivre pour terminer mon sujet de recherche de doctorat qui porte sur l'extrémisation violente de jeunes musulmans européens partis faire le djihad en Syrie et en Irak.

Je reviens de Syrie, des environs d'Alep plus précisément où j'ai vécu pendant deux semaines avec de jeunes djihadistes, notamment des Belges et des Néerlandais partis rejoindre, se battre et mourir dans les rangs de Jabhat al-Nosra (ce groupe, qui a fait allégeance à Al-Qaïda et qui a été créé en 2012 pendant l'insurrection syrienne). Principalement actif en Syrie, mais aussi au Liban, il est considéré comme un groupe terroriste.

Je rejoins la salle de bain. Je me déshabille. Sous la douche, j'ouvre le robinet et je décide de me raser. Sans miroir.

La longueur de ma barbe, qui m'arrive presque jusqu'à la poitrine, témoigne de ces longs mois pendant lesquels je me suis plongé dans mon travail de recherche. Nous sommes à la fin juillet. Je me suis laissé pousser la barbe depuis février, soit le moment où j'ai commencé à me plonger dans mon sujet. Mais je suis confronté à un problème : elle est si longue et si drue qu'une lame ne pourra pas la couper. Comme si cette expérience refusait de me quitter.

Je quitte ma douche et je vais devant mon évier. Je saisis une paire de ciseaux d'une main et de l'autre des touffes de poils. Et je coupe lentement cette longue barbe qui me mange les joues, le menton et le cou et qui, depuis quelques mois, me définit aux yeux de tous. Je peux alors m'enduire le visage de crème, je prends mon rasoir et je me rase. C'est comme une renaissance : je me sens rajeuni de dix ans. Je retrouve le visage glabre d'avant le début de mes recherches.

Dès les premiers départs de jeunes Européens vers la Syrie et l'Irak, je me suis

senti interpellé en tant que chercheur et en tant que personne issue de l'immigration par la façon dont les médias et certains experts commentaient ces départs. Très clairement ils n'appréhendaient pas les processus mentaux de ces jeunes qui partaient, et je voyais grandir le fossé d'incompréhension qui se creusait entre la société et ce phénomène. Mon sujet de doctorat porte sur l'extrémisation violente des jeunes musulmans de mon pays, mais au-delà des chiffres et des statistiques je me suis rapidement rendu compte qu'il fallait que je les rencontre là où ils étaient : en Syrie, pour essayer de comprendre.

Je suis un des rares chercheurs européens à m'être rendu sur place. Et à présent, me voilà revenu à Bruxelles dans un autre monde, celui qui est le mien, pour un nouveau départ. Un nouveau défi m'attend : après avoir tenté de comprendre ce qui motive ces jeunes à partir, je dois à présent tenter de l'expliquer.

Je m'habille et je décide de sortir. Le contraste entre le Montasser barbu et le Montasser glabre est saisissant. La veille, toujours barbu, je m'étais rendu dans un des plus importants centres commerciaux de Bruxelles. C'était un des derniers jours de soldes, j'étais rentré dans ma boutique favorite. Tous les regards s'étaient alors tournés vers moi et je voyais dans les yeux de l'appréhension et une crainte faite de préjugés. Ces derniers temps, tout ce qui est barbu est suspect.

Je retourne dans le même complexe commercial avec la veste achetée la veille. Cette fois-ci, je passe quasiment inaperçu, et quand les regards s'attardent sur moi, ils sont amicaux. À l'intérieur, je suis pourtant toujours le même.

À présent, je peux me concentrer sur mes recherches sans que mon apparence ne teinte toutes mes interactions sociales.

Après avoir partagé le quotidien des jeunes djihadistes pendant deux semaines, je me dis que les condamner a priori sans connaissance et sans preuve ne contribuera pas à une société plus juste. J'ai vécu avec eux, je les ai vus manger, dormir, faire des courses, jouer avec leurs enfants, nager et faire du sport, rire et discuter, se préparer au martyre. Je savais qu'ils se battaient, tuaient et commettaient peut-être des atrocités ; celles que tout conflit armé engendre, quel que soit le camp auquel on appartient. Il fallait voir ce qu'ils vivent pour tenter de comprendre. Il est toujours aisé d'asséner des vérités quand on ne va pas sur place, quand on commente les événements depuis l'arrière comme le font de nombreux journalistes et experts. Je voulais comprendre, et pour cela il fallait

prendre le risque insensé de les rencontrer sur place. Quitte à être pris en otage ou à ne pas revenir vivant.

Mais j'avais des atouts. Je suis palestinien, et les Palestiniens sont généralement respectés par les djihadistes. Cependant, récemment un Palestinien a été exécuté par l'EI parce qu'il était soupçonné d'espionnage par le Mossad. Je suis jeune, j'appartiens à la même génération et surtout je parle quatre langues, dont l'arabe et plusieurs de ses dialectes. Enfin, je connaissais la filière qui pouvait me faire passer en Syrie.

Alors, comme un voleur dans la nuit, un beau matin j'ai pris l'avion pour la Turquie d'où, sans visa, muni simplement d'un nom et de mes contacts avec de jeunes djihadistes belges et néerlandais, j'ai gagné la Syrie où j'ai risqué ma vie sous les bombes et sous les tirs.

Cela fait environ deux ans que j'ai choisi le sujet de mon doctorat que j'ai poursuivi à l'Université d'Anvers : il était consacré aux jeunes partis combattre en Syrie dans un contexte de djihad international. Je savais que je devrais aller en Syrie. Mais quand et comment ? Je ne le savais pas alors. Mais je savais que j'irais là-bas, car, dans mon esprit, si l'on veut étudier ce phénomène, il faut rencontrer ses acteurs. On ne peut rester dans sa tour d'ivoire.

Juste avant de partir, j'étais un peu nerveux. Je ne l'avais dit à personne. Mes parents n'étaient même pas au courant. Jusqu'à aujourd'hui, ils ne savent toujours pas ce que j'ai vécu. Ce livre leur racontera.

Un départ en Syrie ne s'improvise pas. Les premiers contacts ont eu lieu via Facebook. J'ai utilisé mon profil sans me cacher : Montasser AlDe'emeh. Je suivais déjà sur la Toile ces combattants occidentaux partis en Syrie : que font-ils là-bas ? Que postent-ils sur Facebook ? Qu'ont-ils à dire ? J'ai suivi de près plusieurs profils et beaucoup discuté avec certains d'entre eux.

Un des comptes Facebook que je suivais était « De Basis », soit le terme néerlandais pour « La Base », ce qui est la traduction française d'Al-Qaïda. C'étaient des combattants de Jabhat al-Nosra, affilié à Al-Qaïda. Je ne savais pas qui était derrière ce compte… Était-ce un compte commun ou une personne ? Je n'en savais rien. Je leur ai demandé s'ils étaient en Syrie. On m'a répondu par la positive. J'ai posé une série de questions via un message privé posté sur Facebook. Abou Fulaan, un des combattants qui postait des vidéos sur ses

activités en Syrie, m’a répondu via une vidéo, sur le site de partage YouTube.

Les contacts se sont développés sous une forme étonnante. À l’époque, à Anvers, des vidéos diffusées via YouTube étaient fort regardées. Un homme se présentant comme « Bear Grills d’Anvers » postait des séquences humoristiques ou des commentaires sur la vie politique. L’homme était filmé derrière le volant d’une BMW dans la circulation ou à l’arrêt. Cet homme d’origine marocaine était devenu tellement connu en Flandre que lors de la dernière campagne électorale, il était parvenu à attirer dans sa voiture les principaux candidats qui se présentaient aux élections. Même la figure de proue de l’extrême droite, qui a bâti toute sa carrière sur le rejet de l’immigré, a pris place sur le siège du passager de sa voiture pour l’enregistrement de vidéos.

Quand une idée marche, elle est rapidement copiée. Avec des fortunes diverses. De Syrie, un Anversois au visage flouté a publié à son tour des vidéos sur YouTube, sous le nom « Bear Grills de Syrie ». C’était peut-être moins drôle, mais c’est par une de ces vidéos, postée sur YouTube, que j’ai eu des réponses à des questions que j’avais posées via Facebook. Le contact était ainsi noué, et c’est par ce canal que j’ai obtenu mes premières informations, de première main, sur les motivations qui ont bien pu pousser des jeunes, nés et élevés en Europe, à tout quitter pour la Syrie. Voici une transcription de cette première vidéo :

« Salem aleikum, chers frères et sœurs en Islam. Ceci est le quatrième épisode d’Abou Fulaan d’Anvers. Comme vous le savez, nous avons invité une série de personnes pour nous poser des questions. Notre premier invité aujourd’hui est Montasser AlDe’emeh, un frère belgo-palestinien qui effectue des recherches aux universités d’Anvers et de Louvain. J’ai ici une tablette avec les questions à répondre.

Première question : Pourquoi partir en Syrie ? Est-ce que ceux qui partent sont des personnes défavorisées qui ne savent que faire dans la vie ? Ou qui pensent qu’ils vont en Syrie pour y jouer Rambo et parader avec une arme ?

Ce n’est pas vrai, mes frères. C’est ce que les médias veulent que vous croyiez. On retrouve ici des personnes issues de toutes les couches de la société, des gens qui ont des diplômes de master, et même des gens qui ont étudié à l’Université d’Anvers. C’est ce que les médias et la « saleté de l’État » (traduction de Staatsvuiligheid, déformation du mot Staatsveiligheid qui signifie Sûreté de

l’État, le service de renseignements belge) veulent faire croire afin que l’on n’éprouve aucune sympathie pour ces hommes. J’ai vu ici des infirmiers. Il y a des médecins et des spécialistes en informatique. Des hommes de toutes les couches de la société. Des jeunes défavorisés. Je dirais plutôt : des hommes qui viennent de quartiers défavorisés. Et il y en a bien sûr… naturellement.

Nous avons des gens venus de partout. Cela ne veut pas dire qu’ils ont choisi les gars. Ce n’est pas vrai. Comment se faitil qu’un Belge habite à Brasschaat (quartier riche de la région d’Anvers) et que les Marocains habitent à Borgerhout ou à Hoboken et d’autres quartiers du même type.

Cela n’est pas par hasard. Crois-moi, ces hommes ne veulent pas vivre dans de tels quartiers défavorisés. C’est que les autorités belges les y ont laissés à leur sort. Mais ils ne sont pas venus ici parce qu’ils étaient défavorisés. Ils ont une idéologie politique pour laquelle ils veulent se battre. Ils veulent appliquer la charia dans ce pays pour avoir la justice ici en Syrie. Car nous en avons assez de l’oppression, de cette démocratie où l’on désigne quelqu’un qui doit nous diriger et nous dire ce que nous devons faire. Si tu as voté pour quelqu’un par erreur, il restera quatre ans à t’empoisonner la vie. Ici ce n’est pas comme cela. Nous avons une législation et celle-ci est là pour toujours. On ne peut la changer. Si quelqu’un veut la changer, nous le mettons sur le côté. Et nous choisissons quelqu’un qui appliquera la charia. Nous connaissons notre livre : tout y est écrit.

Si vous suivez le Coran, vous savez si quelqu’un est juste ou pas tandis que dans la démocratie il y a autant de législations que de personnes qui l’appliquent.

Deuxième question : les combattants belges en Syrie ont-ils des liens avec Sharia4Belgium ? Est-ce que Sharia4Belgium a quelque chose à voir avec tout ceci ?

Pour autant que je le sache, Sharia4Belgium était déjà dissoute lorsque ces hommes sont partis en Syrie. Deuxièmement, son dirigeant, Fouad Belkacem (Abou Imran) était déjà en prison. Il n’avait pas droit à des visites et n’avait aucun contact avec le monde extérieur. Comment pourrait-il donc être responsable pour ces combattants qui étaient ici en Syrie ?

Il faut donc balayer cet argument. Il faut cesser de dire qu’Abou Imran a quelque chose à y voir. Ce n’est pas Abou Imran qui a incité ces jeunes à venir en Syrie.

Nous avons un manuel : c’est le Coran. Et il nous dit ce que nous devons faire. Si demain, Abou Imran disait : « Vous devez revenir ! », cela ne changerait rien. Notre religion nous le dit. À nous les musulmans, je veux dire. Il faut être entreprenant. Cela ne va pas que nos frères soient en prison suite à de fausses accusations.

Et vous ne faites rien. Si vous ne faites rien, vous serez les suivants en prison. Et personne ne viendra vous aider. C’est l’oppression des autorités belges. Et c’est la raison pour laquelle tous ces jeunes viennent ici. Ces jeunes hommes qui à Anvers sont opprimés.

De tous les côtés : à l’école, en rue, au travail. En tant que musulman pratiquant, on ne peut pas bouger. Cela ne va pas.

Je me rappelle lorsque je me déplaçais en voiture à Anvers : j’ai été arrêté par un policier. Je lui en ai demandé la raison. Il m’a dit : « Nous avons reçu du bourgmestre la mission de harceler tous les musulmans radicaux. De vous rendre la vie si pénible que vous vous distancieriez de votre religion. »

C’est la réalité et j’en suis témoin. Celui qui pratique sa religion le sait aussi. Celui qui ne pratique pas sa religion ne remarquera rien. Donc, retournez à votre religion. Vous comprendrez ce que je dis. Les hommes qui sont venus ici n’ont pas voyagé parce qu’ils étaient désespérés. Ils ont été éveillés par les autorités belges qui mènent des campagnes de haine contre les musulmans. Prenez Filip Dewinter, le leader de l’extrême droite à Anvers. Il peut faire ce qu’il veut. Il peut créer un jeu vidéo où l’on détruit des mosquées avec une batte de base-ball. Les Marocains doivent être frappés à coups de battes. Imaginezvous ce qui se serait passé s’il l’avait fait avec la communauté juive. Vous attrapez un juif et vous le frappez avec un gourdin et vous détruisez des synagogues. Croyez-moi, il ne fera jamais cela. Il sait pourquoi il ne le fait pas : parce que la communauté juive est précisément au-dessus de la loi. Et les musulmans sont en dessous. Et on appelle cela la démocratie. L’égalité des droits. Comme musulman, je n’en ai pas été témoin. Donc Abou Imran n’a rien à voir. Les autorités belges sont responsables du départ des combattants pour la Syrie. Vous n’avez pas oublié l’interdiction du voile ? L’interdiction de l’abattage halal ? Il y a beaucoup de choses. On ne peut même pas prier en rue. On peut fumer des cigarettes, écouter de la musique et faire d’autres choses, mais prier, on ne peut pas.

Troisième question : l’interdiction du voile a-t-elle joué un rôle dans le

départ de femmes vers la Syrie ?

Nous connaissons cela aussi dans l'islam. Une interdiction du voile. Parce qu'un voile avec un petit sac jaune, avec du parfum et du rouge à lèvres, c'est interdit. Je n'ai rien contre. Nous connaissons le khimar[1], le jilbab[2] ou le hijab[3], le niqab[4]. On retrouve ces mots. Une femme doit s'habiller ainsi. Mais ce n'est pas en raison d'une interdiction du voile parce qu'à leurs yeux, le voile est un symbole de l'islam. Et ils ne veulent pas le voir. « C'en est assez avec ces musulmans. On ne veut pas de ces musulmans en Belgique. Nous voulons les conduire à une autre religion ».

Et c'est allé si loin que des sœurs qui portent le khimar ne se sentent plus accueillies dans la société.

Au début nous avons d'abord vu une interdiction de voile dans les écoles. C'est ainsi que des filles de 16 ans qui veulent étudier ne peuvent le faire. Combien de récits n'avons-nous pas entendus de femmes à qui l'on a retiré de force le hijab ? Alors que des hommes musulmans étaient là et ne faisaient rien. Les gars, c'est votre responsabilité ! Vous devez vous lever pour vos sœurs. Vous êtes coresponsables. Et pas seulement si c'est votre sœur. Nous sommes une communauté. Il faut se lever pour nos sœurs.

Et alors, on entend ces kuffar (incroyants) qui disent que les musulmans ne veulent pas que leurs femmes étudient. C'est vous qui ne voulez pas que nos femmes étudient sinon on n'aurait pas introduit cette interdiction ; il y a beaucoup de musulmanes qui ont beaucoup de qualités et qui peuvent apporter quelque chose à la société. Mais la société ne veut pas, c'est pourquoi elles viennent ici.

Ici elles peuvent. Ici elles peuvent aller à l'école. Ici elles peuvent suivre les cours. Ici elles peuvent se déplacer librement en rue sans que l'on ne les harcèle ou qu'on leur arrache leur voile. C'est pourquoi les femmes sont venues ici. Je me souviens de la vidéo « Femme de la rue » où l'on voit à Bruxelles une femme qui se déplace en rue et qui est sans cesse harcelée. Imaginez une femme en khimar qui se déplacerait à Brasschaat ou à Knokke ? Que se passera-t-il ? On n'a pas fait de reportage. Parce que cela n'intéresse pas.

Voici mon message aux musulmans d'Anvers : « Vous devez vous lever pour vos sœurs parce que bientôt ce sera le tour de votre sœur. »

Je me rappelle encore comment une femme a été frappée en rue par la police à Bruxelles. Ils l'ont déshabillée et l'ont fait marcher dans le bureau de police. Personne ne disait rien. Il est grand temps que la communauté musulmane se lève. Nous n'acceptons pas cela. Nous devons nous lever pour nos sœurs. Si quelqu'un s'en prend à nos sœurs, ce sera la fin.

Quatrième question : Êtes-vous des combattants pour le califat ou pour la Syrie ?

Nous sommes des combattants pour le califat. Les frontières syriennes ont été fixées par les pouvoirs coloniaux que nous ne reconnaissons pas. Lorsque nous aurons libéré la Syrie, nous ne resterons pas à ne rien faire alors que nos frères musulmans sont oppressés en Jordanie, en Palestine ou en Indonésie.

Non ! Nous nous lèverons pour les musulmans, où qu'ils soient.

Et pourquoi ? Parce que notre pays est un. Notre sang est un. Et notre guerre est une.

Lorsque le sang de nos musulmans coule, nous les soutenons. Et si notre pays est pris par d'autres, nous le reprendrons. Et si quelqu'un mène la guerre contre les musulmans, nous serons prêts à défendre les hommes de notre communauté. Car nous sommes restés trop longtemps couchés. Il est temps de se lever.

Cinquième question : Le contexte international joue-t-il un rôle dans le départ des jeunes musulmans ? Et plus précisément l'injustice au Moyen-Orient ou le contexte géopolitique ?

Naturellement, cela joue un rôle important dans la vie des musulmans. On a vu beaucoup de souffrances sur internet. Et si l'on va voir sur internet, c'est parce que les médias ne montrent rien de ces choses. Et il y a encore des choses plus graves que l'on peut voir sur internet. Guantanamo, Abou Ghraib.

Beaucoup de choses sont infligées aux musulmans. Et les musulmans se réveillent un peu. Pas complètement, mais c'est un début. Nous, musulmans, sommes devenus plus conscients. Via internet, nous sommes allés à la recherche de réponses. Et pas dans les médias, pas à la télévision. Nous ne voulons plus de télévision. Elle nous a trop menti. Combien de choses n'avonsnous pas vues à la télévision qui ont été manipulées ?

Et sur l’internet, ce n’est pas comme cela : on va y chercher ce que l’on veut. Si l’on veut savoir ce qui se passe en Afghanistan ou en Syrie, il faut aller chercher sur l’internet. Si l’on regarde la télévision belge, on n’entendra parler que de ces groupes de marginaux qui partent pour la Syrie parce qu’ils sont malheureux et toutes sortes de stupidités du même genre. C’est ce que l’on entend à la télévision. Sur internet, il y a d’autres choses. On y voit des jeunes qui sont conscientisés et qui ont vu l’oppression subie par les musulmans, des musulmans qui sont abattus. Les gens commencent à être sensibilisés à la situation des musulmans. C’est pourquoi ils se sont levés et font face à l’injustice qui leur est faite.

C’est fini pour aujourd’hui. Montasser, tu m’as envoyé beaucoup de questions. Ce sera pour une autre fois. J’ai d’autres choses à faire maintenant. Et pour les téléspectateurs : réagissez ! Montrez que vous êtes conscientisés. Frères, si vous avez des questions, envoyez-les, je répondrai dans un prochain épisode. Inch Allah, au prochain épisode. Allez, salam aleikum. »

On peut peut-être s’étonner de mes questions sur Sharia4 Belgium. Il faut savoir que cette organisation était alors considérée comme un des principaux pourvoyeurs de combattants pour la Syrie au départ de la Belgique. L’histoire de Sharia4Belgium est intéressante. Créé en 2010, Sharia4Belgium, comme Forsane Alizza en France, était alors un des multiples avatars continentaux du groupe Islam4UK, fondé en Angleterre par l’imam Anjem Choudary, qui prônait l’instauration d’un État islamique dans lequel serait appliquée la Charia. C’est vraisemblablement le charisme de Fouad Belkacem, qui prendra rapidement la tête de Sharia4Belgium qui expliquera son succès. Âgé de 33 ans, cet ex-vendeur de voitures d’occasion avait un passé de délinquant.

Fouad était un fan du gansta rappeur Tupac dont l’affiche ornait le mur de sa chambre. Il a suivi une option scientifique jusqu’en quatrième. Il s’est ensuite orienté vers l’enseignement secondaire technique et, la dernière année, il a choisi la mécanique automobile dans l’enseignement professionnel. Son père a rapidement commencé à l’impliquer davantage dans son entreprise de vente de voitures : il pensait qu’il pouvait être un bon commercial.

« Mon frère, Fouad, ne peut pas supporter l’injustice. Il veut aider les gens. Voilà pourquoi il s’était inscrit sur la liste du Parti démocratique musulman (MDP), qui a ensuite été rebaptisé la Ligue arabe européenne (AEL). C’était une sorte de

Vlaams Belang pour les musulmans. Il a fait équipe avec Dyab Abou Jahjah et Said Touhafi. Fouad est toujours extrêmement pressé. Il a tout donné, tout de suite. Il veut défendre les droits des musulmans à qui des non-musulmans font du tort », a déclaré son frère dans une de mes interview exclusives.

Pour lui, Fouad a seulement commencé à pratiquer en 2003, après un grave accident de voiture, en France, sur la route vers le Maroc.

« Mon plus jeune frère a été légèrement blessé – il dormait sur le siège arrière –, ma sœur de dix-sept ans a eu une fracture du crâne et Fouad a été très grièvement blessé. Sa mâchoire a été brisée et une de ses artères a été touchée. Il a fait un arrêt cardiaque et a frôlé la mort. Il a perdu plus de deux litres de sang. Les pompiers ont dû le désincarcérer. »

La famille poursuit l'interview :

« Ses premiers mots à l'hôpital ont été "Papa, je suis tellement désolé". Il se sentait coupable pour sa sœur et son plus jeune frère. Fouad a été opéré plusieurs fois, mais il a survécu. Apres cet accident, il a compris qu'il allait commencer une nouvelle vie.

Il a laissé pousser sa barbe, qui cachait ses cicatrices, et il a plongé dans le salafisme. L'imam Nordine Taouil l'a encouragé. Il a également voyagé à plusieurs reprises en Arabie saoudite et a adopté le nom d'Abou Imran. Ce nom, il l'a mis en grosses lettres sur la dépanneuse de l'entreprise familiale. »

Pour son père, Fouad est un éternel malchanceux. Quand il sort, il se cogne la tête contre un mur. Quand il s'est marié, il a eu un accident. Quand il a dû comparaître devant le tribunal, l'attentat à Charlie Hebdo a eu lieu et quelque chose s'est passé à Verviers.

« Ce garçon a le poisse de toute façon » constate-t-il, amer.

Pour sa mère, c'est après les attaques de New York et de Washington du 11 septembre 2001 que les choses ont commencé à changer pour les musulmans.

Fouad Belkacem, alias Abou Imran, est devenu célèbre grâce à Sharia4Belgium. Mais de nombreux imams s'opposaient à son organisation et même Nordine Taouil, son soutien du début, lui a tourné le dos et a déposé une plainte.

Mais, pour son père, « un fils reste un fils. Un utilisateur ou un revendeur de drogue reste un fils. Un voleur ou cambrioleur reste un fils. Un braqueur de banque reste un fils. Tous les péchés sont sur nos enfants. Pour les autres, nous ne faisons rien. Fouad est un gars ordinaire. Après son accident, il voulait vivre selon ses propres valeurs islamiques. Les gens ont été dégoûtés par eux (les membres de Sharia4Belgium, éd.). Ils les haïssaient. Quand ils sont arrivés dans les mosquées, les visiteurs du lieu n'étaient pas contents. Personne ne voulait rien savoir à leur sujet. Ils étaient devenus des étrangers dans leur propre communauté.

Sauf dans notre maison. Je les ai invités à venir. Parfois, il y avait trente-cinq hommes dans mon salon. Je me sens coupable de ne pas avoir encouragé mes enfants à étudier davantage. J'ai essayé de les aider à suivre une formation pour compenser ce qui avait été perdu, pour monter une entreprise et créer des emplois pour nos chômeurs. Je donnais des conseils à Fouad.

Je l'ai averti qu'ils étaient suivis par la police. Je savais que son apparence était perçue comme une provocation et qu'il irritait de nombreuses personnes. »

Selon son frère, Fouad voulait que sa voix soit entendue et la seule façon d'y parvenir, c'était de provoquer.

« Ces gars-là (les membres de Sharia4Belgium, ndlr) ont vécu des moments difficiles. Ils ont été suivis et emmenés au poste de police. Après les émeutes qui ont éclaté suite à l'instauration de l'interdiction du foulard à l'Athénée d'Anvers, Fouad ne pouvait plus se tenir sur ses jambes tant il avait reçu de coups de la police. Il a ensuite été condamné à six mois de prison pour insubordination envers la police. Les banques ont refusé de lui ouvrir un compte. Il était méprisé et haï. »

Lorsque j'ai voulu savoir s'ils comprenaient que les appels à introduire la sharia en Belgique avaient choqué, le frère et le père de Fouad m'ont répondu qu'il avait vu que c'était possible en Angleterre et même aux Pays-Bas.

Le souhait de Fouad était de voir introduite la sharia en Belgique pour des questions telles que l'héritage et le droit du mariage. Comme en Angleterre, où ils ont les tribunaux de la sharia[5].

Fouad a toujours nié qu'il recrutait et envoyait des jeunes en Syrie. Que

pense-t-il de ces jeunes gens finalement partis làbas ?

Pour le frère de l'ex-leader de Sharia4Belgium :

« Ces gars-là finissent par faire ce qu'ils veulent, non ? Mais que faisaient-ils là? La communauté internationale aurait dû faire quelque chose, mais le monde entier a abandonné la Syrie. Certains jeunes y sont allés parce que la pression en Belgique était trop grande, d'autres sont partis car ils étaient contre l'injustice. »

Pour sa mère :

« Mon fils ne voulait envoyer personne en Syrie. Il a dit, au cours du procès, qu'il n'était pas d'accord avec le fait que ses amis soient partis.

Il voulait rester ici, en Belgique, pour faire la da'wa[6]. Fouad pensait qu'il était comme Filip Dewinter, un homme qui peut penser et parler, mais à présent, il est condamné à douze ans de prison. Regardez, ils le suivaient depuis 2010. Ce que je me demande, c'est pourquoi ne l'ont-ils pas averti dès le début ? Pourquoi l'ont-ils laissé faire ? Pourquoi n'ont-ils pas dit qu'il ne pouvait pas donner des interviews ? Mais non, il a été encouragé. À la télévision, il a été invité aux débats. Et puis il a été attaqué pour ce qu'il avait dit. »

Pour sa famille, Fouad a été durement condamné parce qu'il était un symbole, le mouton noir.

« Je l'avais prévenu que personne ne pouvait le protéger. Il n'était que le fils d'un homme d'un petit village à Berkane, je le lui ai dit. Comme Fouad était un macho, il a été traité plus durement. Regardez Jejoen Bontinck[7]. Les garçons qui ont combattu en Syrie qui pourraient y avoir commis des crimes de guerre reçoivent des peines plus légères. Et Fouad écope de douze ans. »

Pour son frère, ceci est le résultat d'un long processus. « Eh bien, tout a commencé à l'école. Nous avons toujours été des figures de proue dans la salle de classe. Nous parlons néerlandais, français, anglais et arabe. Nous ne sommes pas dupes. Mais les enseignants ne peuvent pas faire face à ce genre de jeunes gens et ils ne nous encouragent pas à continuer à étudier. On m'a envoyé à l'ASF[8] car ils ne pouvaient pas me tolérer. Quand on m'appelait, je souriais toujours – les enseignants pensaient que je riais d'eux. Fouad et moi avons le même problème : l'expression de notre visage est un sourire. Cela est considéré

comme arrogant mais nous le sommes aussi. Quand Fouad a écopé de douze ans de prison, il riait en apparence. Mais pas à l'intérieur. »

La famille s'est-elle rendue au tribunal pour assister au procès ?

Les réponses fusent :

« Non. Pourquoi aurais-je été alors que les gens dans la salle d'audience grondaient contre mon fils ? Il n'a rien à voir avec le départ des jeunes. Il est innocent et ce n'est pas un terroriste. »

Aujourd'hui, le regard des voisins a changé ?

Pour sa mère :

« Ils ont de la sympathie pour nous. Beaucoup. Certains disent "Allons, ils exagèrent". »

Quelle est l'attitude de Fouad en prison ?

« Toutes les personnes qui ont un problème viennent à lui. Il est une sorte de contact pour les autres prisonniers. Il est respecté par tous, des gardiens de prison aux codétenus. Même avec le directeur, il a un bon contact. Il a été près de trois ans dans la même cellule. Il est le plus propre dans sa cellule. »

Pour sa mère, il a toujours été un maniaque de la propreté qui passait sa maison au Dettol.

Pour son père, le seul défaut est sa croyance en la liberté d'expression.

Enfin, comment voyez-vous votre avenir ?

Sa mère : « Je suis tombée malade. Je ne peux plus me tenir sur mes pieds. Et surtout, j'ai peur. »

« Nous avons peur pour nos enfants. Je ne dors plus. Si ça continue comme ça, je songe à retourner dans mon pays, où je pourrai marcher avec la tête haute. Je veux, avec mes enfants, être laissé tranquille », renchérit le père.

Lorsque le téléphone a sonné dans la pièce, c'était Fouad Belkacem qui appelait

de la prison. Voici le contenu de son appel :

FOUAD BELKACEM : « J’étais prévenu que je serais jugé sévèrement. Surtout après les événements de Paris et de Verviers. Les juges étaient sous une grande pression, j’allais être utilisé comme moyen de dissuasion. Alors qu’il il est absurde que Sharia4Belgium soit lié à des organisations djihadistes comme Al-Qaïda et l’État islamique.

J’espérais un acquittement, mais même après le verdict, je me sens fort mentalement. Je vois cela comme un test de Dieu. Ma patience sera récompensée. Bien sûr, j’aimerais plutôt être avec ma femme et mes enfants, mais Dieu aime celui qui patiente. Je n’ai rien à voir avec le départ de jeunes musulmans en Syrie. J’étais à ce moment-là en prison et Sharia4Belgium était dissous. Je reste inébranlable. Force et constance, jusqu’à ma mort. »

Sharia4Belgium s’inscrit clairement dans la mouvance du salafisme djihadiste, courant islamique réactionnaire qui entend assujettir la vie individuelle et sociale par l’imposition de règles strictes. Il s’oppose à l’ordre juridique démocratique, au système juridique occidental et à l’intégration des musulmans dans la société occidentale. Dès sa création en 2010, Sharia4Belgium a réussi à se hisser au rang du groupement salafiste djihadiste le plus expressif présent sur le territoire européen, usant d’internet et d’activités de propagande pour professer publiquement ses idées. Il a diffusé sur son site internet les idées d’idéologues du mouvement djihadiste international comme Abou Muhammad Al-Maqdisi ou Anwar Al-Awlaki.

Dès sa création, la Sûreté de l’État, service de renseignement belge, s’y est intéressée. En 2011, Sharia4Belgium, initialement présent à Anvers, a étendu son rayon d’action vers le sud, jusqu’à Bruxelles. Avec ses tenues de camouflage militaire ou ses tuniques à l’afghane ou à l’arabe, sa barbe touffue et son crâne rasé, Fouad Belkacem, ex-vendeur de voitures, faisait, selon des politiciens belges, initialement figure de clown. Il était toujours disponible pour expliquer sa vision de la société.

Sharia4Belgium s’est toujours défendu de vouloir recourir à la violence en Belgique, glorifiant seulement le djihad défensif (si les musulmans sont attaqués) et la résistance en Palestine. Le groupe a été impliqué à Molenbeek-Saint-Jean en juin 2012 dans les débordements qui avaient suivi l’interpellation

en rue d’une femme portant le niqab. En septembre 2012, il était largement impliqué dans une manifestation à Anvers contre le film « L’innocence des musulmans », qui insulte le Prophète. Pas moins de 230 personnes ayant pris part à la manifestation ont été arrêtées : il apparaîtra ensuite que 70 d’entre elles partiront se battre en Syrie.

La surveillance s’est encore renforcée sur Sharia4Belgium qui, le mois suivant, annonça qu’il se sabordait. Fouad Belkacem a alors été condamné à deux ans de prison pour incitation à la haine à l’égard des non-musulmans.

Sharia4Belgium se fait alors discret. Le groupe revient sous les feux de l’actualité en avril 2013 lorsque la police fédérale mène une cinquantaine de perquisitions. La police a alors déjà cartographié le mouvement : les dirigeants, le « noyau dur », et les sympathisants. L’enquête montre que les premiers départs vers la Syrie d’hommes gravitant autour de Sharia4Belgium datent d’août 2012. Ils s’échelonneront jusque 2014. Quarante-six personnes seront poursuivies devant le tribunal correctionnel d’Anvers. À l’automne 2014, ils ne seront que huit sur le banc des prévenus, les autres étant soit morts au combat, soit toujours en Syrie, soit disparus des radars de l’antiterrorisme. Fouad Belkacem, qui était le seul à ne pas avoir rejoint la Syrie, a nié avoir incité au départ en Syrie. Le tribunal correctionnel l’a néanmoins reconnu – avec d’autres – comme dirigeant d’une organisation terroriste et l’a condamné à 12 ans de prison.

Après cet échange avec Bear Grills, l’essentiel était peut-être fait : j’étais en contact – du moins l’espérai-je – avec ces fameux combattants.

Et un jour, un de ces jeunes – je ne connaissais pas leurs noms, ils étaient anonymes – m’envoie un message privé Facebook « Viens-nous voir ».

Je lui ai immédiatement répondu : « j’espère que ce sera possible ». J’avais obtenu ce que j’espérais. Et je n’avais pas dû le demander moi-même. Ils avaient devancé ma demande. « L’émir doit encore donner son autorisation. Je lui demanderai demain et je te répondrai. »

Ce n’est pas seulement en raison de ma longue barbe, qui me donnait l’apparence d’un musulman pratiquant, qu’ils avaient confiance en moi. Ils connaissaient les articles que j’avais publiés dans les pages opinion du quotidien flamand De Standaard, notamment un article intitulé « comprendre plutôt que condamner ». Ils savaient que j’étais nuancé, que je cherchais à les comprendre.

Et visiblement, ils appréciaient ces articles que je publiais sur mon compte Facebook.

Ce n’est qu’un mois plus tard que la réponse est venue alors que j’avais perdu tout espoir. Je pensais qu’il était un peu naïf de croire que je pourrais me rendre dans un pays en guerre. Mais début juillet, je recevais un message privé sur Facebook : « viens ». Sur le moment, mon estomac s’était retourné : c’était le feu vert que je n’attendais plus. En ce début de mois de juillet ensoleillé, mon esprit vagabondait sur le nom de destinations de vacances. Je n’en ai discuté avec personne et je suis immédiatement allé acheter un ticket pour la ville d’Hatay en Turquie. Cette fois, c’était certain, je partais.

J’ai seulement choisi d’en parler à Tom Sauer, le professeur qui supervise ma thèse de doctorat à l’université d’Anvers. Il n’a pas tenté de me dissuader. Il savait que j’espérais pouvoir gagner la Syrie pour mes recherches. Il m’a écrit, deux jours avant mon départ, une lettre de recommandation rédigée en anglais :

« Par cette lettre je confirme que Montasser AlDe’emeh est inscrit comme doctorant au département de politique de l’université d’Anvers depuis 2013 sous la supervision du professeur Ludo Abicht et de moi-même. Ses recherches universitaires portent sur les combattants syriens venus d’Europe. C’est dans ce but qu’il séjourne en Syrie en juillet 2014. »

Universiteit Antwerpen

Le départ pour la Syrie : un aller simple pour la mort ?

Ce soir-là, j’ai à peine pu fermer l’œil : le simple fait de m’imaginer que, dans quelques heures, je serai en Syrie me préoccupe beaucoup. Je n’ai préparé aucun bagage avant d’aller me coucher. J’ai complètement nettoyé mon appartement et rassemblé la nourriture qui s’y trouvait. J’ai aussi rassemblé toute ma correspondance personnelle dans un grand sac en plastique. Je l’ai jetée dans une poubelle publique. Je ne voulais pas que ma famille découvre et lise ces lettres si je ne devais jamais rentrer de Syrie.

J’ai eu quelques moments de panique. Vers minuit, quelques heures avant mon départ, j’ai reçu via Facebook un message de Syrie. « Montasser, un jeune Anversois va te donner un sac. Il viendra te le remettre à Bruxelles. Dis-moi où il peut te rencontrer. »

Je n’ai pas voulu donner mon adresse. J’ai fixé rendez-vous près d’une station de métro toute proche. J’ai couru jusqu’à celle-ci et, tournant en rond près de l’entrée, j’ai commencé à dévisager les personnes qui s’y trouvaient. Une patrouille de police dans les environs. Était-ce un piège ? Je n’ai pas voulu montrer mon inquiétude. J’ai attendu et attendu. Lorsque j’ai vu un homme avec un sac à dos dans un abribus situé devant la station, je lui ai demandé s’il attendait quelqu’un. « Es-tu Montasser ? Tu es différent de ta photo sur Facebook », m’a-t-il répondu avant de me confier le sac à dos que je devais remettre à la personne qui me prendrait en charge à la frontière.

Je suis parti, dubitatif. Qu’est-ce que ce sac pouvait bien contenir ? Une fois à la maison, je l’ai placé sur un fauteuil, le regardant sans oser l’ouvrir. Quand j’ai retiré les feuilles d’aluminium qui l’emballaient, j’ai découvert des sacs de soupe instantanée Knorr ainsi que des boîtes Tupperware avec un couscous encore tiède, sans doute préparé par la mère d’un combattant. Je n’ai pu m’empêcher de penser à ma propre mère qui m’apporte aussi des plats. Quoi que fasse leur fils, les mères sont toujours là. Inconditionnellement, ai-je alors pensé. Et je me suis demandé comment ma mère réagirait si elle savait que j’étais en Syrie. J’ai préféré chasser cette idée de mon esprit.

Ce n’est qu’une heure avant mon départ que j’ai rapidement glissé quelques vêtements dans une grande valise. Dans un plus petit sac, j’ai rangé quelques carnets et stylos.

Pas d’ordinateur, je me servirai de mon téléphone portable.

Oui, je suis inquiet. Pour ma propre sécurité. Y arriverai-je vivant ? Est-ce que je reviendrai un jour ? Je ne connaissais pas ces gens que j’allais rejoindre. Même pas leurs noms. Je n’avais vu leurs visages que masqués, sur Twitter ou Skype. Je ne savais pas s’ils étaient honnêtes.

Comment ma famille allait-elle vivre cette situation ? Mon esprit était assailli de questions sans réponses. J’avais choisi de partir, il fallait à présent assumer jusqu’au bout.

Pour ma dernière soirée en Belgique, j’ai rompu le ramadan en compagnie de la famille d’un de mes frères. Pendant le repas, j’étais très ému. Je me suis dit que c’était peut-être la dernière fois que nous nous voyions. Et j’éprouvais beaucoup de fierté d’appartenir à cette famille. Je brûlais d’envie de leur dire que je partais le lendemain en Syrie. Mais je ne pouvais pas. Et j’avais des difficultés à retenir

mes larmes quand je pensais à ces moments agréables avec mes proches qui eux, ne connaissaient rien de mes projets. Lorsque je l'ai quitté, mon frère n'a pas compris pourquoi notre étreinte était plus longue que d'habitude.

Pourquoi aller en Syrie ? Pour y chercher la vérité. Mais pour certains – et même pour ma famille –, c'est inconcevable et trop dangereux. C'est pour cette raison que je ne l'ai pas prévenue. J'ai simplement envoyé un SMS à une de mes sœurs pour lui annoncer que je partais. J'ai transmis une copie via un message privé. Et, pour être vraiment certain qu'elle le lirait, j'ai fait suivre le même message à son mari via WhatsApp. À ma bellesœur avec qui j'avais passé ma dernière soirée en Belgique, j'ai envoyé un message lui indiquant qu'elle pouvait venir chercher devant la porte de mon appartement, la nourriture que j'avais retirée de mon frigo.

Je n'ai pas écrit que je partais en Syrie. J'ai seulement mentionné la Turquie, plus précisément la frontière turco-syrienne où j'allais poursuivre mes recherches. Personne n'était donc au courant.

Je suis sur le quai du métro, en direction du métro Rogier, d'où je rejoindrai la gare du Nord de Bruxelles afin d'y prendre un train vers l'aéroport. Il n'est pas encore six heures. Je n'ai pas voulu que quelqu'un m'y emmène. À côté de moi est assise une jolie femme avec un regard mystérieux. Cela ne fait que renforcer mon inquiétude. Plutôt que d'aller en Syrie, je ferais mieux d'apprécier sa beauté. Je quitte un pays en paix pour un pays en guerre. Je n'ai jamais connu la guerre. En tant que réfugié, j'ai bien été témoin de la pauvreté, mais c'est évidemment différent.

Mon regard tombe sur un panneau de la police. Et je pense aux contrôles d'identité à l'aéroport. Sur la photo de mon passeport, je n'ai pas de barbe. Or, celle que je porte est très longue. Ferontils des difficultés parce que je pars pour la Turquie ? La Syrie est toute proche et les nombreux combattants occidentaux qui ont gagné la Syrie l'ont rejointe via la Turquie. Ma détermination à étudier de plus près ces combattants auxquels je consacre ce doctorat depuis des mois a jusqu'à présent primé sur les peurs associées au voyage. C'est extraordinaire comme on peut se dépasser pour atteindre son but, et à ce niveau, je peux dire que je suis radical, ce qui est curieux vous en conviendrez, pour un chercheur qui travaille notamment sur les processus de radicalisation et d'extrémisation des jeunes musulmans. Pour moi, le combattant n'est pas le plus important. Ce que je veux, c'est trouver la personne qui est derrière le combattant et identifier,

comprendre les processus qui l’ont conduit à devenir ce qu’il est devenu.

C’est le propre de l’homme d’être en recherche, cela devrait toujours être son but. Je suis à présent dans le train vers l’aéroport de Bruxelles-National. Une fine pluie tombe. Le bruit du mouvement du train et les crissements sur les voies perturbent le silence du petit matin. Une chose est certaine : ce n’est pas le climat de la Belgique qui va me manquer.

À partir de mon expérience, j’ai décidé de viser une renaissance spirituelle : retourner vers les origines et le moi le plus pur. C’est ainsi que l’on redevient humain après les expériences négatives vécues. C’est à partir de là que j’ai commencé à étudier le phénomène de ce que l’on nomme « les combattants syriens ». Je veux, avec eux, retracer leur parcours. Qui sont-ils ? Que veulent-ils ? Et comment comptent-ils l’atteindre ? Nous sommes tous le produit de nos expériences. Eux aussi. C’est pourquoi je vais à leur recherche dans le tumulte d’Alep. Et une voix me répète : « Montasser, que vas-tu faire là-bas ? » Et je détourne la tête.

Le passage de la douane à l’aéroport de Bruxelles-National s’est bien passé, mais cela a cependant duré un peu plus longtemps que la normale. J’ai l’impression que le policier a contrôlé mon nom avant de me donner le feu vert. J’ai vu son regard se fixer à plusieurs reprises sur mon visage et sur la photo. J’ai vu ses doigts tapoter sur le clavier de son ordinateur comme pour effectuer des vérifications.

Les noms de « potentiels combattants syriens » figurent sur une liste. Ils risquent d’être appréhendés à l’aéroport et de ne pas pouvoir poursuivre leur voyage. Mon nom ne se trouve pas dans une telle liste bien que je me considère comme un combattant. Je me lance dans une quête, qui peut être sans fin, vers la vérité. N’est-ce pas un combat ? C’est certain : c’est aussi une forme de djihad dans lequel la poursuite de la connaissance est centrale et réclame des sacrifices.

Arrivé à Istanbul, je dois faire viser mon passeport. Et la police commence à faire des difficultés. Je ne porte pas de barbe sur la photo de mon passeport.

Est-ce bien vous ?

Le policier scrute mon passeport pour voir s’il ne s’agit pas d’un faux.

— Donnez-moi votre carte d’identité. D’où êtes-vous originaire ?

— De Palestine.

« Filistin ! », répète-t-il d’une voix forte, employant ainsi le terme turc pour désigner la Palestine. Sur quoi je lui confirme : « Oui. Filistin. »

Le fait que j’aie suivi il y a quelques années six mois de cours de langue turque à l’Université catholique de Louvain m’est d’un grand secours. Le policier demande alors des instructions et des conseils au policier au guichet voisin. Lui non plus ne sait que faire. Il décide de m’envoyer à un autre guichet, le 32.

— Où allez-vous ?

— À Hatay.

— Allez-vous combattre en Syrie ?

— Non.

— Qu’allez-vous faire en Syrie ?

— Je ne vais pas en Syrie.

Mentir, dans de telles circonstances, est peut-être la seule chose à faire si je veux avoir mon vol pour Hatay. « Attends-là », me lance-t-il en me désignant une file où je dois attendre.

Où ai-je déjà connu ce sentiment ? Et là, les souvenirs affluent. C’était il y a quelques années, avant la révolution égyptienne. Après avoir atterri au Caire pour prendre un second vol vers l’Arabie Saoudite, j’ai aussi été interrogé par les services secrets. Lorsqu’un policier m’a demandé mon pays d’origine et que j’ai dit : « Palestine », j’ai été interrogé par les services secrets. Simplement parce que j’étais palestinien. Je ne portais pas de barbe, mais des cheveux longs avec des vêtements occidentaux.

J’ai vécu la même chose quand je me suis rendu, quelques mois avant ce départ vers la Syrie, en Jordanie. J’y allais pour faire des recherches sur les mouvements salafistes djihadistes. Là aussi, j’avais été interrogé par les services secrets.

Mais deux hommes se dirigent vers moi et me font revenir au temps présent, sans doute des membres des services secrets. Ils m’emmènent, sans agressivité aucune, vers des sièges dans un coin de l’aéroport. L’un d’eux glisse ces mots « État islamique en Irak et au Levant ». Et je me demande ce qui va se passer. Je

montre ma carte du personnel de la KUL, l'Université catholique de Louvain ainsi que ma carte d'étudiant de l'Université d'Anvers qui mentionne que je suis un chercheur qui réalise une thèse de doctorat. Je vois dans leurs yeux une forme de respect. Mais ils continuent à m'interroger :

— À quelle faculté travaillez-vous ?

— À la faculté de sciences politiques.

— Qu'allez-vous faire à Hatay ?

— Je vais à l'Université de Hatay, Monsieur.

Pourtant, je ne sais pas s'il y a une université à Hatay. Mais à leur expression et à leur regard approbateur, je sais qu'il y a bien une université à Hatay.

Ouf ! Je précise que « Je vais aussi aller à la plage et visiter une série de sites à Antioche ».

— Qu'allez-vous encore y faire ?

— Je vais voir des réfugiés syriens, les interroger sur leurs expériences en Syrie

— Et que pensez-vous de l'État islamique en Irak et au Levant ?

— Que dois-je dire ? « Que pensez-vous d'eux ? » dis-je en riant

C'est la seule réponse qui me vient à l'esprit, mais les deux hommes continuent à m'observer, dans l'attente d'une réponse.

— Écoutez, le Prophète, que la paix soit avec lui, est venu miséricordieux sur terre. Pour moi aşk (amour en Turc) et merhamet (miséricorde en Turc) sont des notions centrales. Je suis contre le fait que l'on tue des innocents.

— Et Bachar el-Assad ?

— Que penser de lui ? Je le répète. Moi, je ne veux pas avoir affaire avec ceux qui tuent des innocents. Savez-vous que mon nom a été choisi par les Ottomans et que des membres de ma famille ont servi dans l'armée ottomane ?

Ils me regardent alors, quelque peu étonnés.

— Êtes-vous déjà venu en Turquie ?

— Oui, au cours de l'été 2010. J'ai aussi appris le turc.

— « Nasılsın ? » me lance-t-il alors (ce qui, en turc, signifie Comment allez-

vous) ?

— Iyiyim, sen nasılsın ? (Bien et vous ?)

Tout cela semble les amuser, mais un des deux agents ouvre tout à coup mon sac et commence à regarder ce qu'il contient, ce qui ne m'inquiète pas, car je n'ai rien à cacher. Il commence à sortir un carnet et à tourner les pages. Il consulte attentivement la première page de mon carnet de voyage sur laquelle j'ai écrit les numéros des contacts de Jabhat al-Nosra que je dois contacter quand j'arrive à Hatay. Il y a aussi le numéro du trafiquant qui doit me faire passer la frontière. J'ai noté ces numéros sur la première page de mon carnet avec d'autres informations cruciales. Et s'il m'interrogeait ? Que devrais-je dire ? Je pourrais oublier mon vol. Et c'en serait fini avec mes contacts qui doivent me conduire en Syrie. En une fraction de seconde, j'ouvre la deuxième page et je lui dis :

— Regardez, c'est le journal de mon voyage.

— En quelle langue ?

— En néerlandais.

Je reprends alors mon bloc-notes et j'ouvre mon sac devant ses yeux pour qu'il puisse voir ce qu'il contient. Il le montre à son collègue. Je range mon carnet dans mon sac. Ouf ! Je peux partir. Ils me montrent alors leur côté le plus engageant et s'excusent. Ils expliquent que, s'ils m'ont interrogé, c'est parce que la Turquie est voisine de la Syrie. Et que la Turquie doit prendre les mesures nécessaires pour garantir la sécurité de ses citoyens. Ils citent encore le nom d'État islamique pour montrer leur inquiétude. Je leur dis que je comprends. On vise mon passeport et je peux poursuivre mon voyage. Je gagne le couloir qui mène vers les vols intérieurs. Et je n'oublie pas de déchirer la page avec les numéros de contact pour la glisser dans mon portefeuille.

J'attends maintenant que la porte s'ouvre. Il y a vraiment peu de monde autour de moi. Aurai-je un avion quasi vide ? Je pourrai peut-être enfin dormir. Car je me demande si je trouverai le sommeil cette nuit. J'aurai vraisemblablement échangé mon lit bien chaud pour un autre dans une maison, entourée d'habitations détruites à Alep. Il y aura peut-être des bombardements, et le danger sera au coin de la rue. Comment pourrai-je, au nom de Dieu, m'endormir entre des militants de Jabhat al-Nosra, un groupe affilié à Al-Qaïda ? Comment cela se passera-t-il ? Il n'y a pas de WiFi ici. Je ne peux donc contacter personne en Belgique, car la carte de mon opérateur téléphonique ne fonctionne pas ici.

C’est vraiment étrange…

L’avion est finalement complet. Des passagers me fixent. Avec ma longue barbe, ils ont l’impression que je suis peut-être un djihadiste. Dans l’avion, j’ai à côté de moi un adolescent. À côté de lui, c’est un adulte et il m’interroge :

— D’où es-tu ? De Tchétchénie ?

C’est à mon tour de m’interroger. Pourquoi un Tchétchène ? Est-ce à cause de la couleur claire de ma barbe ?

Mais il continue :

— Vas-tu en Syrie ?

— Non, je suis belge. Et non, je ne vais pas en Syrie.

On arrive. Les manœuvres devant mener à l’atterrissage ont commencé. L’avion tangue de gauche à droite. Le pilote ne peut pas maintenir l’équilibre. L’avion doit reprendre de l’altitude avant même de se poser. On vole encore 15 minutes. Et l’avion connait encore des problèmes pour atterrir. L’avion tangue à nouveau, mais il se pose quand même. Les passagers applaudissent. Et je m’interroge : est-ce que le pilote était débutant ? Lorsque je quitte l’avion sur la passerelle, je comprends. Quel vent ! Ma barbe fait mine de s’envoler.

Une fois dans l’aéroport, je remarque que plusieurs agents de sécurité regardent sans arrêt dans ma direction. Alors que j’attends mon bagage, ils viennent me dire que les passagers des vols en transit doivent aller chercher leurs bagages ailleurs. Ouf ! Je pensais qu’ils venaient m’interroger. Je prends mon bagage de cabine et je vais chercher le sac que j’ai mis en soute. Je m’apprête à quitter l’aérogare et deux agents de sécurité viennent vers moi, montrant leur badge et leur carte de police. Il y a donc encore quelque chose. Que vont-ils dire ?

— Où est ton passeport ?

— Je suis un chercheur et je dois me rendre à l’université. Voici mes cartes de chercheur.

Ils étudient mon passeport et me donnent finalement la permission de quitter l’aéroport. Mais alors que je sors du hall des arrivées, je remarque des regards dans ma direction. Ils ne sont pas très amicaux. J’en suis sûr. Certains se disent certainement : encore un djihadiste qui veut aller combattre en Syrie. Et toujours

ces regards de travers. Mais je ne peux pas les éviter. J’étudie les visages et j’essaie de voir si quelqu’un m’attend. Qui pourrait donc être mon contact qui doit me mener au poste-frontière ? Mais il faut bien se rendre à l’évidence. Il n’y a personne qui m’attend. J’appelle mon contact grâce au portable d’un chauffeur de taxi. Personne ne répond. Après une demi-heure d’essais infructueux, un homme décroche :

— Où es-tu ?

— Je suis en Syrie.

Il parle un arabe approximatif avec un fort accent turc et me dit que ce n’est pas le bon numéro. Et il raccroche. Je sais maintenant que je dois me débrouiller seul. C’était le premier contact inscrit sur la page que j’ai dû déchirer à l’aéroport d’Istanbul. On m’avait dit de l’appeler s’il ne venait pas me chercher à l’aéroport. J’ai encore deux autres contacts, que je peux joindre via Skype. La première adresse serait celle d’un homme qui travaille pour Jabhat al-Nosra en Turquie. La deuxième est l’adresse Skype de « De Basis », qui fédère des combattants belges et néerlandais en Syrie.

Il n’y a ni WiFi ni réseau GSM à l’aéroport. Je ne pourrai donc pas non plus contacter les combattants belges en Syrie via Facebook.

Je demande alors à un chauffeur de me conduire à Reyhanli, la ville le plus proche de la frontière syrienne. C’est actuellement un carrefour où se croisent les réfugiés qui ont fui la Syrie et les djihadistes qui veulent s’y rendre.

L’après-midi est déjà bien avancée. Il faut que j’avance. Je ne veux pas perdre de temps. Il est d’accord. Mais en chemin, il me propose d’aller chez lui à Antioche. Il me conduira ensuite à Reyhanli, dit-il. Je refuse. Il me pose beaucoup de questions. Je commence à le soupçonner d’espionnage pour le régime d’Assad. Je regarde anxieusement les panneaux routiers pour être sûr qu’il prend bien la direction de Reyhanli : je vois ainsi un panneau Reyhanli, 12 kilomètres et Alep, 79 kilomètres. La végétation qui borde la route est belle. Des champs de céréales défilent ainsi que quelques habitations. La Syrie n’est pas loin. La beauté du paysage me rassure quelque peu.

On raconte que dans la région, beaucoup d’Alaouites[9] travaillent pour le régime d’Assad afin de repérer les djihadistes. Ils gardent des contacts avec leurs cousins par-delà la frontière, qui soutiennent le régime d’Assad, qui est lui-

même Alaouite.

Une fois à Reyhanli, je retrouve mon calme. Je change des euros contre des lires turques et nous nous mettons à la recherche d'un hôtel. Le premier est complet. Le deuxième est le bon. Je prends une chambre au Miray Otel près du Yenişehir Gölü, un magnifique lac bordé d'arbres et de bancs. En soirée, j'ai admiré les environs de ma fenêtre alors que les tentures vibraient sous le léger vent.

Le lendemain au petit déjeuner, entre deux olives, un concombre et une tranche de pain turc garnie de fromage, je contacte via Skype al-Halabi, un combattant syrien d'Alep affilié au Front Jabhat al-Nosra. Il vient souvent en Turquie. C'est le deuxième numéro sur ma liste de contacts, après l'homme que j'ai contacté la veille et qui n'est pas venu. Un combattant belge d'Anvers, que j'appellerai Abou Saïd, m'a donné son adresse Skype. Halabi décroche et je lui dis que le contact n'est pas venu me chercher la veille.

Je prends aussi contact avec Abou Saïd, via « De Basis » sur Facebook et Skype : c'est le contact numéro trois sur ma liste. Il me dit qu'il m'enverra un certain Uday pour me chercher ? Abou Saïd m'explique ce que je dois faire et me le décrit : c'est un homme assez corpulent, m'explique-t-il. Uday me conduira au poste-frontière et m'emmènera en Syrie. Là-bas, un certain Abou Sayyaf viendra me chercher. C'est lui qui devra me conduire vers Abou Saïd.

Un homme un peu potelé vient dans le salon de l'hôtel. Il me regarde. Je devine immédiatement que c'est Uday, l'homme qui doit me conduire en Syrie.

Je m'installe dans sa voiture. En route vers la frontière, nous nous arrêtons près du lac Yenişehir Gölü. Il téléphone. Je devine qu'il est en contact avec Abou Saïd. Ils discutent : me fera-t-on traverser la frontière au poste de Bab al-Hawa ou alors à un endroit non gardé ? La région est vraiment superbe. Nous attendons près d'une cascade, dont on me dit que l'eau vient des montagnes de Syrie. Des enfants jouent dans l'eau. Pour ne pas entendre sa voix caverneuse et pour déstresser, j'emprunte une moto pour aller admirer les environs. Je me sens libre, comme Che Guevara dans le film "Diarios de Motocicletas"[10].

Uday reçoit finalement le feu vert pour aller à Bab al-Hawa. Il me demande mon passeport. Que faire ? Je suis entre ses mains comme un mouton. Je n'ai pas le choix. Uday est un homme amical. Il pense vraisemblablement que je suis un djihadiste. Mais il ne cherche pas à savoir qui je suis. Pour lui, peu importe.

C’est un passeur. Tout ce qui compte est l’argent qui fera vivre sa famille.

Nous roulons vers le poste-frontière de Bab al-Hawa. C’est la route qui a été empruntée par des centaines de djihadistes européens qui ont gagné la Syrie. Je me demande si les Belges ont bénéficié des services du même passeur. Les autorités turques laissent faire. Uday range sa voiture à quelques dizaines de mètres du portail séparant la Turquie de la Syrie.

Il y a quelques dizaines de personnes au poste-frontière de Bab al-Hawa. Il y a des hommes seuls, mais aussi des familles de réfugiés avec enfants qui rentrent en Syrie, après une visite auprès de proches ou parce qu’ils n’ont vu aucune opportunité en Syrie. Uday me dirige, avec mon sac à dos et ma valise, vers un Syrien de petite taille. Il a dans la main de très nombreuses cartes d’identité syriennes, ou plutôt des documents faisant état de la perte d’une carte d’identité. Il regarde alternativement les photos et mon visage afin de choisir quelqu’un qui me ressemble quelque peu. Il me donne une de ces cartes. Il me demande de retenir les données afin de pouvoir les communiquer si nécessaire lors du passage de la frontière. À partir de maintenant, je suis un fermier de Jisr al-Shughur. Uday me dit de déployer mon keffieh autour de ma tête. Il m’introduit auprès d’un homme prénommé Majid, qui travaille comme porteur. Majid me demande de me fondre dans le flot de réfugiés et d’avancer dès que le portail s’ouvrira. La tâche d’Uday est terminée. Il ne va pas plus loin et tend mon passeport à Majid.

Durant l’attente, Majid demande à un blessé, qui pousse une sorte de charrette de supermarché, de me donner sa carte d’identité. Puis se ravise. Les gens autour de nous me regardent et rient. Ils savent que je vais traverser la frontière de manière illégale. Ils pensent que je suis un djihadiste venu combattre.

Les gens affluent. À ma droite, je vois des Tchétchènes, des Bosniaques, des Kosovars, des Albanais, qui vont très certainement combattre. Finalement le grand portail s’ouvre : tout le monde traverse le poste-frontière sur lequel flotte un immense drapeau turc. Il n’y a aucun contrôle, bien qu’il y ait un local avec des douaniers. Majid me dit d’avancer. Je prends mon sac et je traîne ma valise. Le douanier ferme les yeux et laisse passer tout le monde. Majid traverse aussi la frontière. Il tire ma valise et me rend mon passeport.

Je suis maintenant du côté syrien du poste-frontière. Plus j’avance, plus j’ai le sentiment d’être dans un pays en guerre.

Il y a des impacts de balles dans les murs. Deux ans plus tôt exactement, en juillet 2012, l'Armée syrienne libre avait pris après de lourds combats ce poste-frontière aux autorités gouvernementales.

Il y a aussi des réfugiés. Des blessés sont acheminés vers un petit hôpital. Je suis Majid et le flot de réfugiés et de djihadistes. Nous marchons une centaine de mètres pour rejoindre des minibus. Je monte dans un de ces bus avec Majid. Le contrôleur du bus me demande de payer le trajet. Sans réfléchir, j'emploie le mot « kadish », un terme typiquement palestinien qui signifie « combien ». On me demande l'équivalent d'un euro. Un Syrien dans le bus me demande si je suis palestinien. Je lui confirme et il me dit : « Nos frères sont avec nous. Puisse Allah nous aider à vaincre. » Il pense vraisemblablement que je suis un djihadiste.

Le minibus ne roule pas très longtemps, à peine quelques minutes. Lorsque j'en descends, avec Majid, les premiers drapeaux noirs des mouvements djihadistes actifs dans la région – Jabhat al-Nosra, Front islamique, Ahrar al-Sham – sont bien visibles. Et désormais j'en suis sûr : je suis bien dans un pays en guerre. Et si je l'oubliais, la vue de nombreux hommes en armes, portant bien souvent de longues barbes, serait là pour me le rappeler.

À la sortie du minibus, je donne environ 100 dollars à Majid, avant d'être accueilli par Abou Sayyaf, un passeur syrien d'une trentaine d'années qui travaille pour Jabhat al-Nosra. Il me salue et m'emmène.

Et tout à coup, je suis accueilli par des « Hé Montasser ! », visiblement prononcés par un Flamand s'exprimant avec un fort accent anversois, Abou Saïd, un Anversois d'une vingtaine d'années, vêtu d'une qamis, habit traditionnel apprécié des djihadistes. Sa tête est couverte d'un béret, noir comme son qamis, avec en lettres blanches, la profession de foi musulmane. Une Kalachnikov pend à son épaule.

Il ouvre le coffre d'une Toyota, y dépose son arme et m'invite à m'asseoir à l'arrière, du côté droit. Nous sommes quatre dans la voiture. Abou Sayyaf, a pris place à côté d'Abou Saïd, qui tient le volant.

Sept mois plus tard, Abou Saïd sera condamné par défaut à Anvers à une lourde peine de prison pour participation aux activités d'un groupe terroriste.

Les djihadistes belges affiliés à Jabhat al-Nosra qui sont dans la région peuvent alors se déplacer librement dans la région. Je pense que c'est toujours le cas aujourd'hui.

Dans la voiture, Abou Saïd me demande si le voyage s'est bien passé. Il me fait des reproches : je n'aurais pas dû accepter de payer 100 dollars : 50 auraient suffi. Un curieux sentiment m'habite : c'est vraiment très bizarre de s'exprimer en néerlandais dans un pays en guerre.

Je reconnais le quatrième passager à son porte-munition, à sa barbe et à sa voix. Et je lui demande : « C'est toi Abou Fulaan, le Bear Grills en Syrie ? ». Il confirme en riant et me dit que maintenant je peux poser toutes les questions que je veux.

L'homme derrière la cagoule noire

Pourquoi partir ? Depuis le début de mes recherches, je voulais découvrir l'homme derrière la cagoule : dès que j'ai choisi le titre de ma thèse de doctorat, je savais inconsciemment que je devrais me rendre en Syrie pour rencontrer ces djihadistes. Ce sont les événements que l'on traverse qui forgent notre personnalité. Quand j'étais plus jeune, j'ai moi aussi été sur le point de quitter l'occident pour aller me battre au Moyen-Orient. La douleur, le chagrin et la haine étaient devenus insupportables et me dévoraient. Je ne voyais comme issue que le combat armé. La deuxième intifada, qui a causé la mort de milliers de personnes, les attentats du 11 septembre, la guerre en Afghanistan, la guerre en Irak, les attentats en Europe, à Madrid et Londres, autant d'événements que j'ai vécus dans mon adolescence.

Comme beaucoup de combattants en Syrie, je ressentais une véritable indignation, nourrie par une recherche infructueuse d'une place dans la société.

Moins je trouvais ma place dans cette société, plus je me sentais incompris, plus mon horizon mental se tournait vers le Moyen-Orient. En fait, je n'ai jamais eu le sentiment d'être compris. À l'école, personne ne se rendait compte de ce que je pouvais vivre. Je voyais mes amis lire des magazines, parler de ce qu'ils avaient vu à la télévision, discuter de football, de leur dernière journée passée chez les scouts alors que moi j'étais submergé par les événements qui secouaient le Moyen-Orient et la Palestine en particulier.

Chaque jour, quand je rentrais de l'école et que j'ouvrais la porte de la maison, je revenais en Palestine. La télévision était toujours allumée sur Al-Jazeera et montrait les atrocités commises en Palestine. Je pouvais voir le chagrin dans les yeux de mes parents. Le chagrin d'avoir été, encore enfants, expulsés d'Haïfa. Le chagrin d'avoir été déracinés. Le chagrin d'avoir vécu dans des camps de réfugiés. Le chagrin d'avoir été frappés par la guerre en 1948, en 1967, Septembre noir en Jordanie. Le traumatisme causé par les attentats, les bombes qui explosent, les coups de feu.

Et comme si ce n'était pas encore assez, ils ont éprouvé beaucoup de difficultés en Belgique, à parvenir à une stabilité et à être reconnus. Plus de dix ans après leur arrivée, ils sont devenus Belges. J'ai dû attendre 2001 pour être reconnu comme Belge.

Pour moi personnellement, cela n'a pas été facile de grandir en Flandre. J'ai toujours eu l'impression de vivre dans deux mondes : le monde de mes parents avec la guerre en arrière-plan, le monde des Belges, Flamands qui ne comprenaient pas ce que je pouvais vivre. J'ai toujours dû expliquer à l'école pourquoi je portais un keffieh[11] autour du cou ; cela me faisait souvent de la peine de voir que l'on n'avait aucune leçon sur la question palestinienne à l'école. Si bien que j'avais le sentiment que je devais moi-même trouver la solution, que je devais moimême apprendre à vivre avec cet arrière-fond de guerres.

Il y a quelque temps, j'ai fait une lecture dans une école de Malines. J'ai été invité par le professeur de religion islamique pour faire une leçon sur le conflit en Syrie et en Irak, le conflit israélo-palestinien et leurs conséquences (réfugiés, haine entre populations, etc.). La leçon s'inscrivait dans une « semaine de la paix » où les thèmes de guerre, violence, intolérance et réfugiés étaient abordés. Les élèves, âgés de 16, 17 ou 18 ans, étaient enthousiastes d'avoir une leçon sur les événements qui secouent le monde, comme les combattants syriens. Je leur ai demandé s'ils savaient ce qu'était le djihad. Malgré le fait que le groupe comptait des musulmans, personne n'a pu me dire ce qu'était le djihad. J'ai donc choisi de traiter le sujet autrement. Il faut aller vers les racines de la méconnaissance. Enseignants et élèves, éducateurs, nous sommes tous responsables devant les événements qui secouent le monde.

Je me suis alors levé, j'ai désigné une élève africaine. Je lui ai demandé d'où elle

venait. Elle m’a répondu du Rwanda. Je lui ai dit « Amakuro » (Comment vas-tu ?). À quoi, elle m’a répondu dans un beau sourire « Nimeza » (Ça va). Elle m’a demandé où je l’avais appris. Je lui ai dit que, lorsque je rencontrais des gens d’autres cultures, je leur demandais quelques phrases dans leur langue, pour témoigner d’une ouverture vers leur culture, justement. Je me suis alors tourné vers les autres élèves et leur ai demandé qui connaissait l’histoire de cette camarade, ses racines, sa vie, ce qu’avaient vécu ses parents. Il y a eu un grand silence.

Je me suis à nouveau adressé à cette élève. Et je lui ai demandé si elle n’avait jamais réfléchi et lu sur le génocide commis en 1994 sur les Tutsis et les Hutus modérés. Elle m’a répondu que ses parents en avaient parlé. J’ai alors apostrophé les autres élèves : « Saviez-vous cela ? » Personne ne le savait. Même après avoir vécu des années avec elle. « Enfin quelqu’un qui essaie de me comprendre », semblait dire cette jeune Rwandaise. J’ai demandé si les élèves avaient vu le film Hôtel Rwanda, qui traite des premiers jours du génocide rwandais de 1994, vu à travers l’action de Paul Rusesabagina, gérant de l’hôtel des Mille collines de Kigali, qui sauva plus d’un millier de Rwandais d’une mort certaine. Seule la fille rwandaise avait vu ce film. Le professeur ne le connaissait pas plus. J’ai apostrophé le professeur : pourquoi ne pas avoir parlé de ce que vivent vos élèves ? Donner une place à cette jeune fille dans la société ne peut se faire que si l’on s’intéresse à ce qu’elle a vécu. Une personne ne se sent reconnue que si on reconnaît ce qu’elle a vécu.

J’ai demandé à un autre élève d’où il venait. Il m’a répondu de Tchétchénie. J’ai demandé aux autres élèves, s’ils savaient ce qui s’est passé à Grozny par le passé. Personne n’a pu répondre. Qui a lu Anna Politkovskaïa, cette journaliste russe et militante des droits de l’homme connue pour son opposition à la politique du président Poutine qui sera assassinée en 2006.

J’ai demandé à une autre d’où elle venait : elle était Assyrienne de Turquie. J’ai demandé ce que les élèves connaissaient des Assyriens. Rien. La même chose avec une Berbère du Maroc.

J’ai alors dit qu’il fallait parler, apprendre à se connaître, être ouvert à l’autre, apprendre quelles étaient les origines de chacun, d’où il venait et ce qu’il avait vécu. Comment peut-on se cotoyer des années en classe et ne pas se connaître ? C’est la responsabilité des élèves, mais aussi des professeurs.

Une élève m’a alors demandé comment il se faisait que je parlais quelques mots de Kinyarwanda, que j’avais lu Anna Politkovskaïa, comment je connaissais quelques mots de berbère. Je lui ai dit que quand j’avais son âge, personne n’avait essayé de me comprendre, moi le Palestinien, que mes parents avaient dû fuir leur pays, que j’étais né dans un camp de réfugiés en Jordanie, que je ne n’étais devenu Belge qu’en 2001.

Et c’est parce que je n’ai pas pu raconter mon récit que je voulais qu’eux puissent le raconter. Quand on peut se raconter, quand on peut partager, on forge son identité. C’est parce que je n’ai pas pu partager ou exprimer ma peine et mes frustrations que je suis devenu vulnérable au point d’avoir voulu, dans mon adolescence, aller me battre au Moyen-Orient, car je ne trouvais pas ma place ici et que je ne pouvais partager avec personne ce que je ressentais.

Pour moi, c’était la faute d’Israël, qui était à l’origine de l’injustice. Pour des combattants partis en Syrie, qui ne peuvent exprimer leurs frustrations, qui ne peuvent parler de leur identité et de leurs valeurs musulmanes, de leurs émotions, la Syrie et l’Irak apparaissent comme les seuls moyens d’acquérir une identité.

Par exemple une jeune fille à l’école qui veut – par choix personnel – porter le voile et qui ne peut le faire, sans que l’on lui fournisse une explication convaincante, se sentira rejetée et non reconnue. Elle ne pourra jamais expliquer pourquoi elle veut porter le voile. Elle deviendra vulnérable et pourra choisir de s’isoler de la société, ce qui a pour conséquence qu’elle sera prête à partir pour pouvoir exprimer son identité.

Si l’on examine le passé et que l’on analyse le phénomène des Flamands partis sur le front de l’Est aux côtés des nazis ou aux collaborateurs, ce sont souvent des personnes qui se sentaient frustrées de ne pas pouvoir exprimer leur caractère flamand dans la société. Avec pour conséquence qu’ils ont mis leurs espoirs dans le nazisme pour pouvoir s’exprimer. Des dizaines d’années plus tard, le ministre belge de l’Intérieur Jan Jambon a déclaré que les collaborateurs étaient dans l’erreur, mais « qu’ils avaient leurs raisons. »

Moi-même, lorsque je ne trouvais pas ma place dans la société, lorsque j’étais en crise d’identité parce que j’avais le sentiment de grandir dans et entre deux mondes, lorsque je ne me sentais pas compris, lorsque j’éprouvais de la haine et que je ne ressentais que l’exclusion en Belgique, j’ai aussi voulu aller combattre.

J’avais le sentiment d’être seulement toléré, mais pas d’être totalement accepté. J’avais aussi « mes raisons » de partir.

Pour moi, beaucoup de jeunes qui vivent une telle situation peuvent rester dans la spirale de la haine et ne jamais s’en libérer spirituellement. Si j’ai pu m’extraire de ce processus destructeur, c’est grâce aux connaissances que j’ai pu accumuler et à mes études. Après les attentats du 11 septembre, j’ai beaucoup lu. Je voulais comprendre pourquoi tant de personnes, dont mes enseignants, pensaient que je soutenais, en tant que Palestinien, ces attentats, pourquoi on voulait me mettre dans un camp, bien que moi aussi je condamne le massacre des Innocents. C’est aussi pour cette raison que j’ai suivi des cours sur le judaïsme pendant mes études universitaires. Ma haine a disparu au fur à mesure que je comprenais que chacun est le résultat de l’endroit où il est né et où il a grandi.

Les jeunes qui partent vers la Syrie le font souvent après un long trajet de désillusions et de frustrations. Ils le font aussi dans une période particulière : celle de l’adolescence ou de la grande adolescence. Les départs s’échelonnent entre 16 et 30 ans. Nous sommes donc en face de jeunes adultes en pleine construction de leur personnalité et au seuil de leur vie d’adultes. Et donc, ils ont aussi, comme les combattants partis sur le front de l’Est ou moi-même, « leurs raisons ».

Étant donné que moi aussi j’ai voulu quitter l’Occident pour aller me battre, je me sens, aujourd’hui, investi d’une énorme responsabilité pour enquêter sur cette problématique. Comme les jeunes partis en Syrie, je n’ai pas choisi d’être qui je suis, mais, à un moment donné, j’ai décidé de me détacher de mon passé et de vivre en homme libre. Je veux adopter un point de vue indépendant du comportement des autres. En me détachant des influences extérieures négatives, je peux, en toute liberté, prendre mes responsabilités d’être humain.

Pour commencer à trouver des solutions pour arrêter le flux des départs, et ce malgré toutes les mesures prises par les pays européens, nous devons d’abord essayer de comprendre leurs choix et leur processus de réflexion. Nous devons comprendre leurs frustrations et leur colère intérieure et comprendre comment il se fait qu’ils ne peuvent canaliser leur sentiment d’injustice.

Les hommes politiques doivent regarder plus loin que le temps immédiat et lutter contre la tentation de solutions à l’emportepièce et se préoccuper du bien-être de

ces jeunes musulmans frustrés, confrontés à des images terrifiantes de bombardements, de morts et de destructions qui coûtent la vie à des milliers de personnes.

Voilà pourquoi je devais me rendre en Syrie, car, à mes yeux, leur départ là-bas est critiquable, mais je veux le comprendre. Je ne m'identifie pas à ces jeunes djihadistes. J'essaie simplement d'appréhender ce qui a pu les conduire à partir. La philosophe Hannah Arendt, dont les livres m'accompagnent depuis longtemps, a elle aussi tenté de comprendre ceux qui ont commis l'Holocauste dans son livre « Eichmann à Jérusalem ». Tout comme Hannah Arendt, je ne me laisserai pas entraîner par le sujet de mes recherches, mais pas non plus par toutes ces personnes qui diabolisent ou veulent « rejeter à la mer », sans les connaître, ces jeunes Français et Belges partis en Syrie.

Mon histoire personnelle m'aide à ne pas tomber dans ces deux écueils. J'ai décidé de pratiquer l'empathie. L'empathie pour moi est le courage, la force qui permet de se déplacer dans l'imaginaire et les pensées des autres ; elle a pour conséquence une meilleure compréhension de leurs sentiments et de leurs choix.

Nous avons tous en nous « la part du diable » celle qui nous pousse du côté obscur. Et nous avons tous la possibilité de choisir où nos pas nous mèneront que l'on soit croyant ou pas. En partant, je savais que j'allais côtoyer des hommes qui tuent et se battent, ce n'étaient pas des enfants de chœur. Mais moi, je n'allais pas là pour me battre ou participer à quoi que ce soit, j'allais là pour comprendre, voir, écouter, échanger tel un anthropologue.

Qui suis-je ?

Je suis un enfant du Moyen-Orient. En tant que réfugié palestinien installé en Belgique, j'ai toujours été en recherche d'une place. Comment vivre avec le poids de l'expulsion de notre village ? Parvenir à une libération morale et spirituelle a été une recherche constante dans mon parcours de vie. Dans cette recherche, je me suis souvent heurté aux frontières du mal et de la souffrance. En tant que croyant, le choix conscient de certains d'attenter à la vie d'autres êtres humains m'a toujours révulsé. Pourquoi toute cette violence ? Pourquoi toute cette haine ?

Mes racines sont à Sabbarin, un petit village situé à une trentaine de kilomètres au sud de Haïfa, dans ce que l'on appelle « la Terre sainte ». Dans son ouvrage

« Le nettoyage ethnique de la Palestine », l'historien israélien Ilan Pappé l'a mentionné. Du plus loin que je me souvienne, j'étais curieux des conditions de vie des habitants de ce village. Je demandais toujours à mon père, qui y est né en 1941, comment l'on y vivait avant 1948.

À la fin du XIXe siècle, le sionisme a surgi en Europe avec pour but la création d'un État pour le peuple juif en Palestine, cet État qui devait mettre un terme aux persécutions des Juifs en Europe.

Du traumatisme des persécutions est née l'aspiration à se rendre à Jérusalem et sur la montagne de Sion. L'émigration de milliers de juifs vers la Palestine a débuté. Les Juifs vivent leur arrivée en Palestine comme le shabbat symbolise le passage de la nuit vers le jour.

Au début du 20e siècle, le mandat sur la Palestine a été accordé par la Société des Nations au Royaume-Uni. La Palestine sortait de plusieurs siècles de joug ottoman. Des membres de ma famille m'ont expliqué que les Palestiniens du village vivaient en paix avec la communauté juive qui était présente. Mon père me racontait que de nombreux Palestiniens se rendaient chez des médecins juifs des kibboutz installés dans la région.

De plus en plus de juifs sont venus s'installer en Palestine. Les Palestiniens se sont révoltés. Les Britanniques ont décidé de limiter l'immigration juive vers la Palestine, provoquant la révolte de la population juive.

Des millions de Juifs sont morts en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était donc logique qu'après la guerre, l'appel pour un État juif se fasse de plus en plus pressant. Les sionistes et les Palestiniens se sont mêlés au débat. Un plan pour diviser la Palestine en plusieurs parties a échoué. Ce fut l'enfer : des milliers de citoyens ont perdu la vie dans de véritables bains de sang. Le mandat britannique est devenu un lointain souvenir et l'Agence juive a proclamé l'État d'Israël. Les pays arabes ont attaqué Israël, mais ils n'ont pu empêcher que les Juifs aient leur État.

La Jordanie a occupé la Cisjordanie et l'Égypte s'est emparée de la bande de Gaza. Des centaines de milliers de Palestiniens ont été chassés et se sont installés en Cisjordanie et dans la bande de Gaza. Dans l'esprit du réfugié palestinien, la faucille qui était autrefois utilisée dans les champs de blé lui tranchait maintenant le cœur. La libération des Juifs est devenue le malheur des

Palestiniens dans les camps de réfugiés. Ma famille fait partie des familles arabes qui ont été chassées. Mes proches se sont installés dans des camps de réfugiés en Cisjordanie, plus précisément à Nur Shams, près de Tulkarem et à Faraa, près de Nablus.

Près de vingt ans plus tard, en 1967, l'histoire les a de nouveau rattrapés. Il y a eu une nouvelle guerre entre Israël et les pays arabes à l'issue de laquelle Israël a contrôlé toute la Palestine historique. On l'a appelée la guerre des Six Jours. La Cisjordanie et la bande de Gaza ont été conquises par l'armée israélienne. Lorsque la guerre a débuté, mon père travaillait au Liban. Ma mère était à Nur Shams. Il était impossible pour mon père de rentrer et de la rejoindre.

La décision a été prise. Ma mère, ainsi que sa famille ont fui vers la Jordanie. Ils se sont installés dans un camp de réfugiés à Russeifah où mon père l'a rejointe alors que sa famille restait à Nur Shams, où elle vit toujours. C'est aussi là que je suis né.

De Russeifah, que j'ai quitté alors que j'avais à peine deux ans, je ne me souviens de rien. Encore aujourd'hui, le revêtement des rues étroites n'est pas en dur. Il n'y a pas de système d'égout. Les eaux usées s'écoulent librement au gré des pentes. On voit que tout a été construit dans l'urgence. Il n'y a aucune finition dans les murs des habitations. Les blocs, grossièrement cimentés, sont apparents. Les fenêtres sont de simples ouvertures dans les murs, occultées par des volets de bois qui tiennent à peine. Les toits sont rares. Seules les familles les plus aisées ont pu en construire un.

Pour les autres, cela peut être de simples tôles ondulées, sur lesquelles on a placé quelques blocs pour qu'elles ne s'envolent pas. Ici en Europe, on utilise ces tôles pour les étables. Le bétail européen jouit peut-être de plus de confort que les réfugiés de Russeifah. Pour les moins favorisés, un simple tapis sert de toit. Et pour ceux qui sont tout à fait démunis, il n'y a pas de toit.

Quasiment tous les réfugiés qui vivaient dans le quartier où je suis né venaient de Haïfa. Mes parents, mes neuf frères et sœurs et moi avons vécu dans une habitation sommaire de deux pièces. Nous la partagions avec la famille d'un oncle qui comptait autant d'enfants. Nous connaissions la pauvreté, mes parents ont souvent eu des difficultés pour nous nourrir. Mais nous n'étions pas les plus défavorisés. Des familles vivaient dans des conditions encore plus difficiles. Aujourd'hui, l'habitation où je suis né est occupée par des réfugiés qui ont fui la

guerre en Syrie, comme nous avions dû quitter la Palestine. Dans un camp, il n'y a rien. Rien à faire, rien à regarder. Comment ne pas imaginer que dans ce contexte ne naissent des rancœurs, des phénomènes de radicalisations et d'extrémisme ?

Quand, réfugié, on naît là-bas, tout enfant, on apprend immédiatement à aimer la Palestine. On reçoit cet amour avec le lait maternel. Notre cœur vibre avec la cause palestinienne, avec le pays d'où l'on a été chassé. Notre amour pour la Palestine est aveugle. On comprend immédiatement que l'on est une victime. Que l'on est né en tant que victime. Je suis une victime : une victime de l'invasion de la Palestine par Israël, de la guerre de 1948, de la guerre des Six Jours, de l'exil.

Il faut s'imaginer que quand, en tant que réfugié, on part pour la Belgique pour demander l'asile politique, il est malaisé de s'y installer. Ma famille a éprouvé beaucoup de difficultés pour s'adapter à une nouvelle vie.

En tant que Palestinien, c'est un devoir d'aimer la Palestine. Et ce devoir peut être aveugle. On ne voit plus rien au-delà de la Palestine. On ne voit plus l'autre partie. En raison de cet amour inconditionnel pour leur patrie, les Palestiniens comme les Israéliens ne parviennent plus à comprendre ce que peut ressentir l'autre partie.

Lors de mon voyage en Jordanie au printemps dernier, j'ai tenu à me rendre dans un camp de réfugiés syriens. J'avais préalablement réalisé une collecte à la sortie des mosquées à Bruxelles et contacté des donateurs potentiels. Avec cet argent récolté j'ai, via Relief international, une organisation non gouvernementale basée aux États-Unis et en Grande-Bretagne, distribué des colis comprenant des cahiers et du matériel scolaire à 600 enfants syriens qui ont fui leur pays pour la Jordanie. Ils vivaient dans le camp de Zaatari qui, avec ses plus de 100 000 réfugiés, est devenu une des cinq plus importantes villes de Jordanie.

À la fin de ce voyage, je me suis rendu sur le Mont Nébo, où la tradition fixe la tombe de Moïse. Il y est mort sans jamais avoir pu, comme il le souhaitait ardemment, fouler les terres saintes de Canaan. Comme Moïse, j'ai pu de ces hauteurs observer le cours du Jourdain et, sur l'autre rive, les terres de ma Palestine, pays rêvé dans lequel je ne m'étais pas encore rendu. Deux mois plus tard, je partais pour la Syrie.

Le camp de Russeifah est situé dans les environs de Zarqa. Les Jordaniens l'appellent, en raison de la criminalité et de la pauvreté, « Le Chicago du Moyen-Orient » : c'est un endroit dans lequel l'idéologie djihadiste s'est implantée dans les cœurs de jeunes musulmans, en pleine crise d'identité, frustrés par une vie qui n'offre bien souvent comme perspective que le non-emploi. C'est dans les banlieues délaissées de Zarqa qu'a grandi Abou Moussab al-Zarqaoui, qui fut, avant d'être tué par les Américains, l'impitoyable dirigeant d'Al-Qaïda en Irak, l'organisation d'où surgira l'État islamique.

Abou Moussab al-Zarqaoui (de son vrai nom : Ahmad Fadil al-Khalayla) était né dans une famille pauvre en Jordanie. Les al-Khalayla sont des Bani Hasan, une des plus importantes tribus bédouines de Jordanie. Son père était général à la retraite lorsqu'il est devenu travailleur social pour les réfugiés palestiniens. Ahmad était le fils préféré de son père. Il était également très apprécié par sa mère. Son père est mort alors qu'il était adolescent. Ahmad, qui s'est difficilement relevé de la mort de son père, a pris le mauvais chemin. Sa mère était seule pour éduquer dix enfants. La mort du père a plongé la famille dans une plus grande pauvreté. Ahmad a quitté l'école sans diplôme et s'est enfoncé dans la délinquance.

En 1989, il part comme volontaire en Afghanistan pour se battre avec les Moudjahidine afghans contre les envahisseurs soviétiques. À l'époque, l'Occident considérait encore ceux-ci comme des combattants de la liberté. Au début des années 90, il est rentré en Jordanie où il fonde l'organisation Tawhid (Unicité de Dieu), avec le Palestino-Jordanien Abou Muhammad al-Maqdisi, un des principaux théoriciens de l'idéologie du djihad armé qu'il avait connu en Afghanistan.

Al-Maqdisi a autorisé qu'al-Zarqaoui en soit le leader spirituel, car ce dernier était Jordanien de naissance. Al-Maqdisi voulait ainsi éviter que les autorités jordaniennes ne présentent le mouvement comme étant palestinien. Un leader jordanien aurait aussi davantage d'influence sur les tribus jordaniennes. Dire que les régimes arabes étaient infidèles était au centre de l'enseignement de Tawhid. En 1994, al-Zarqaoui, al-Maqdisi et d'autres dirigeants de Tawhid ont été arrêtés. Incarcéré, al-Zarqaoui s'est plongé dans l'étude des aspects idéologiques de l'enseignement qui inspireront ensuite Sharia4Belgium ou des jeunes musulmans belges et français qui rejoindront la Syrie. En 1999, al-Zarqaoui a été libéré dans le cadre d'une amnistie décrétée pour la montée sur le trône du roi

Abdallah II. Al-Zarqaoui a alors rejoint l'Afghanistan pour se former dans des camps d'Oussama Ben Laden. Al-Maqdisi est resté en Jordanie où il a développé son discours sur des concepts et points de doctrine spécifiques. Après les attentats du 11 septembre et la chute du régime taliban, al-Zarqaoui est allé en Irak.

Dans son discours de l'Union prononcé en 2002, le président américain George W. Bush a affirmé que l'Irak appartenait à « l'axe du mal ». L'administration américaine et le gouvernement britannique ont accusé l'Irak de détenir des armes de destruction massive. En raison de la présence d'al-Zarqaoui en Irak, Saddam Hussein aurait, affirmaient-ils, des liens avec Al-Qaïda. Après ce discours, l'invasion de l'Irak devenait inévitable.

Le 20 mars 2003, la guerre a été déclarée. Aucune arme de destruction massive n'a été découverte en Irak. Les prétendus liens avec Al-Qaïda n'ont pas pu être étayés. David Kelly, spécialiste en armement au sein de l'administration britannique, s'est suicidé. David Kay, ex-chef de l'Iraq Survey Group (la mission multinationale créée pour vérifier la présence éventuelle d'armes de destruction massives en Irak) a indiqué le 28 janvier 2004 que l'on ne trouverait aucune arme de destruction massive.

Après l'invasion américaine en Irak en 2003, al-Zarqaoui décrète que chasser les Américains d'Irak est une obligation religieuse. Ses alliés dans le combat contre l'ex-URSS étaient devenus ses plus grands ennemis. Al-Zarqaoui a créé la milice Jamaat al-Tawhid wa-l-Jihad (groupe de l'unité de Dieu et du djihad) qui a mené le combat armé contre les troupes américaines et qui s'est principalement concentré sur le combat en Irak, prélude à la restauration du califat. Abou Moussab al-Zarqaoui s'est fait connaître par ses méthodes brutales, notamment des décapitations et des attentats visant les chiites d'Irak. Il était particulièrement craint des troupes américaines qui avaient mis sa tête à prix.

L'approche brutale choisie par al-Zarqaoui est devenue très rapidement une source de tension avec al-Maqdisi qui était resté en Jordanie. La scission dans le mouvement djihadiste international entre l'État islamique et Al-Qaïda trouve là son origine. La branche d'Al-Qaïda en Irak a évolué vers l'État islamique (en Irak et au Levant) et se retirera finalement de la structure de commandement d'Al-Qaïda.

Al-Maqdisi, déçu par les méthodes d'al-Zarqaoui, a condamné les attaques

contre les chiites, les attentats-suicide contre des cibles non militaires et qui coûtent la vie à des innocents. Al-Zarqaoui avait interprété en Irak de manière radicale le concept de Takfir. C'est ainsi qu'il considérait comme étant infidèle tout musulman, sunnite ou chiite, qui apportait une contribution à l'État séculier.

Al-Maqdisi considérait pour sa part qu'il fallait d'abord convaincre par la da'wa (le prêche en vue de convaincre) les musulmans du caractère infidèle de la démocratie, qui est en contradiction avec le pur monothéisme et l'unicité de Dieu (tawhid).

En 2004, après sa rupture avec al-Maqdisi, Abou Moussab al-Zarqaoui a fait allégeance à Oussama Ben Laden et à Al-Qaïda. Il a alors changé le nom de sa milice Jamaat al-Tawhid wa-l-Jihad qui est devenue Al-Qaïda dans le pays des deux rivières (Al-Qaïda en Mésopotamie ou Al-Qaïda en Irak, AQI). Les autorités jordaniennes qui avaient incarcéré al-Maqdisi ont voulu diviser le mouvement djihadiste international et ont décidé de le libérer dans l'espoir qu'il condamne al-Zarqaoui. Ce qu'il a fait.

En réponse, al-Zarqaoui a accusé al-Maqdisi d'être devenu un instrument des autorités jordaniennes. Le fossé s'est encore accru lorsqu'al-Zarqaoui a minimisé le rôle d'al-Maqdisi en tant qu'idéologue du djihad. En 2014, de sa prison jordanienne, al-Maqdisi a critiqué les atrocités commises par l'État islamique. Al-Maqdisi estimait que, comme les djihadistes d'al-Zarqaoui, les combattants de l'État islamique salissaient l'image du djihad armé.

Après l'annonce, le 3 février 2015 de la mise à mort du pilote jordanien Moaz al-Kassasbeh, brûlé vif par l'État islamique, les autorités jordaniennes ont pressenti qu'il y avait une opportunité de diviser une nouvelle fois le mouvement djihadiste international. Le but premier était d'isoler l'État islamique. Abou Muhammad al-Maqdisi, qui, officiellement, de sa prison négociait avec l'État islamique, a été libéré le 5 février 2015.

Le soir même, il était l'invité d'une émission télévisée. Dans cette interview où on lui déroulait véritablement le tapis rouge, Abou Muhammad al-Maqdisi, a violemment critiqué l'État islamique. Il a relevé que ses actions ne s'accordaient pas avec les préceptes de l'islam. Mais aussi qu'elles ne pouvaient s'inscrire dans la tradition du salafisme djihadiste.

Il a expliqué qu'il avait négocié avec l'État islamique pour tenter d'obtenir la libération du pilote jordanien. En direct à la télévision, de sa prison, à l'aide de

son téléphone portable, il avait contacté des dirigeants de l'État islamique en lien avec Abou Mohamed al-Adnani, porte-parole de l'EI ainsi que des dirigeants d'Al-Qaïda du monde arabe.

L'objectif de ces contacts était d'échanger Moaz al-Kassasbeh contre Sajida Al-Richaoui. Cette djihadiste irakienne, impliquée dans les attentats commis à Amman par Al-Qaïda en Irak, était détenue depuis lors en Jordanie. Amman l'a exécutée quelques jours après l'annonce de la mort brutale du pilote jordanien, mais, a-t-il précisé, ces représentants de l'État islamique avaient fait la sourde oreille ou lui avaient menti. Il a aussi critiqué les méthodes de l'État islamique, notamment les mises en scène dans les mises à mort qui « colorent de la couleur du sang les mouvements djihadistes. »

« Les gens ne voient pas le processus judiciaire. Ils ne voient pas les condamnations. Ils ne voient rien sauf la mise à mort. Ils ont mis en place cette tradition diabolique. Et après, ils nous ont surpris avec une tradition de brûler vif alors que le Prophète a dit que personne ne punit avec le feu sauf le Dieu du feu », déclarera-t-il alors.

Ce n'était pas sa première prise de parole contre l'État islamique. Il avait déjà rejeté la légitimité du groupe. Il avait ainsi refusé de faire allégeance à Abou Bakr al-Baghdadi à qui il avait dénié le droit de se proclamer calife, tout en soulignant que le califat avait comme ambition d'unir les musulmans, « ce qui n'était absolument pas le cas avec l'État islamique ».

En retour, après cette interview, les combattants de l'État islamique ont qualifié al-Maqdisi de n'être qu'un instrument des autorités jordaniennes.

En 2006, Al-Qaïda en Irak, qui était dirigé par Abou Hamza al-Muhajir, qui avait succédé à Abou Moussab al-Zarqaoui, tué par les Américains, rejoindra l'État islamique en Irak (ISI).

Depuis 2006, on parle d'un « État », ce qui montre les ambitions du groupe. Depuis neuf ans donc, une milice a comme ambition déclarée de proclamer un État à l'intérieur des frontières d'un État existant et ensuite de deux États (Irak et Syrie) où les sunnites forment la majorité de la population.

Au cours des dernières années, l'EI (IS) a pris le contrôle de grandes et d'importantes portions des territoires syrien et irakien avec notamment comme

objectif d'effacer les frontières qui avaient été fixées en 1916 dans les accords de Sykes-Picot[12].

Les troupes de Bachar el-Assad et l'armée irakienne particulièrement mal organisées n'étaient pas à la hauteur des soldats de l'État islamique qui se battent pour installer le califat et qui sont prêts à mourir pour leur idéologie.

Il est clair que les frustrations des tribus sunnites en Irak et le soulèvement contre le régime d'Assad étaient un terrain fertile pour l'État islamique en Irak, qui pourrait étendre son influence en Syrie. Cela a conduit à la création de l'État islamique en Irak et Sham (ISIS)[13] avec en point d'orgue la proclamation du califat sans frontières par Abou Bakr al-Baghdadi, fin juin 2014. La chasse aux chrétiens et Yézidis en Irak, les décapitations, l'esclavage sexuel imposé aux femmes, la mise à mort par le feu d'un pilote jordanien ont profondément choqué les gouvernements et la population.

En fait, je ne connais pas la date exacte de ma naissance.

La vie était alors très difficile pour mes parents, qui n'ont pu déclarer ma naissance. Mon carnet de vaccination mentionne la date du 22 décembre 1988, mais pour ma mère c'est le 8 avril 1989. Sur mes documents d'identité, une date intermédiaire est mentionnée : le 1er janvier 1988. À l'école, en Belgique, les questions sur ma date de naissance ont toujours été quelque peu douloureuses.

J'avais deux ans lorsque je suis parti avec ma mère et une de mes sœurs pour rejoindre la Belgique. À cette époque, mon père travaillait déjà en Belgique avec deux de mes frères. S'il a choisi la Belgique pour nous, c'est parce qu'il estimait qu'il y avait davantage de perspectives qu'en Allemagne où il avait travaillé quelques années. Deux frères et une sœur viendront encore nous rejoindre en 1996.

En tant que réfugiés, nous n'avons pas reçu un accueil chaleureux. À notre arrivée sur le sol belge, nous avons été accueillis par une famille marocaine à Molenbeek-Saint-Jean, un faubourg populaire de Bruxelles où vit une importante communauté marocaine.

Depuis plusieurs attentats, comme celui commis à Munich lors des Jeux olympiques de 1972 ou l'attentat de 1981 contre une synagogue à Anvers, on se méfiait des Palestiniens.

Après Molenbeek-Saint-Jean, nous nous sommes établis à Asse, dans la banlieue proche de Bruxelles. De cette époque, mon père m'a raconté qu'il se souvenait d'un homme, installé derrière le volant de sa voiture, le visage dissimulé derrière un journal, qui épiait notre maison. Sans doute un agent de la Sûreté de l'État. Ce fut ensuite Baardegem, un petit village proche de la ville d'Alost, à l'ouest de Bruxelles, qui n'avait encore jamais vu d'étrangers et encore moins de Palestiniens.

Les premières années en Belgique ont été des années marquées par la pauvreté et par la peur. L'angoisse ne nous quittait pas. La police venait souvent faire des contrôles de nuit à la maison. Je me souviens que lorsque j'avais moins de dix ans, j'ai été réveillé par un policier qui voulait fouiller sous mon lit. Nous étions des sans-papiers. Mes deux grands frères aînés étaient toujours tendus, prêts à fuir à la moindre alerte. Ce n'était pas une situation propice à l'épanouissement : tous les mois, avant que nous ne devenions Belges, nous devions nous rendre à l'administration communale pour y faire cacheter nos documents.

Le 28 septembre 2000, une révolte palestinienne a éclaté après la visite du chef de l'opposition israélienne Ariel Sharon au mont du Temple où se trouve la mosquée Al-Aqsa, un lieu saint pour tous les musulmans. À la maison, nous suivions minute par minute ce que l'on a appelé la seconde Intifada.

Des images restent : celles du petit Mohammed al-Durah, 12 ans, tué par balles alors que son père tentait de le protéger, lors d'échanges de tirs entre les forces de sécurité palestiniennes et l'armée israélienne. Je n'avais pas 12 ans et via la télévision j'étais exposé à une terrible violence. Des milliers de Palestiniens ont perdu la vie et, du côté israélien, on a déploré des centaines de morts. De jeunes Palestiniens se faisaient exploser dans des bus et des restaurants dans des villes comme Haïfa, Tel-Aviv ou Netanya. Des soldats israéliens se sont livrés à des atrocités envers une population civile désarmée, qui n'avait la plupart de temps que des pierres et des cocktails Molotov pour s'en prendre à l'occupant. La population palestinienne a été traitée à la manière forte, sans ménagement, et, dans de nombreux cas, des citoyens innocents ont perdu la vie.

À partir de ces événements, je me suis identifié corps et âme au le sort de la population palestinienne. Afin de le marquer clairement, j'ai commencé à porter un keffieh noir et rouge. Le Hamas, le Hezbollah, le Fatah, le Front populaire pour la libération de la Palestine, le Jihad islamique étaient à mes yeux des mouvements de résistance modèles. Des photos de Yasser Arafat, Bobby Sands,

Ulrike Meinhof, Gudrun Ensslin, Andreas Baader, Che Guevara étaient collées sur la couverture de mon journal de classe et mes livres. Une photo d'une fresque murale, où l'on voyait les drapeaux de l'IRA et de la Palestine côte à côte près de deux poings serrés, ornait ma chambre.

Mon rêve était alors d'être un combattant palestinien de la liberté qui opérait contre l'occupant israélien de mon pays. J'étais entier. Quiconque était contre Israël trouvait grâce à mes yeux. Heureusement, vivre dans ce village de Flandre était comme vivre dans un désert. Qui pouvais-je contacter pour rejoindre une organisation palestinienne combattante ? Personne. C'est l'activisme politique présent là où ils habitent qui permet aux jeunes de partir. Ils trouvent des leaders d'opinion, des structures et des contacts pour partir, ce qui explique les départs en cascade dans des villes comme Anvers ou Lunel en France. Une fois tous les activistes et les sympathisants partis. Les départs se tarissent. Et c'est ce qui est en train de se passer, les premiers et deuxièmes cercles sont partis. Le troisième cercle, lui, reste sur place, plus éloigné d'une volonté de départ.

Adolescent, j'étais aveuglé par la haine et la soif de vengeance et d'action. Et, si des enfants ou des familles israéliennes souffraient, je ne voulais pas le savoir. La personne que je détestais le plus était Golda Meir, qui lorsqu'elle était Première ministre d'Israël, avait dit que les Palestiniens n'existaient pas. En Flandre où je vivais, on parlait de moi comme d'un « allochtone » et j'avais le sentiment de ne pas être reconnu comme Belge et comme un citoyen à part entière. En tant que Palestinien, je me sentais aliéné de mes racines. Je me suis débattu pendant des années avec ce sentiment de ne pas avoir d'identité, de chez moi. Une partie de ma personnalité en est toujours marquée. Lorsque j'étais triste, je souhaitais que toute ma famille ait été exterminée en 1948 et que personne n'ait survécu. La souffrance était parfois telle que je ne voyais que la mort comme issue.

Pour ma part, j'ai toujours pensé que l'être humain pouvait toujours évoluer, et de manière positive. Le fait que j'en suis absolument certain découle de ma propre expérience. Lorsque l'on peut troquer ses préjugés pour un groupe de population bien précis et être en empathie avec les autres, on est transformé dans un sens positif.

En raison de ces circonstances de vie difficiles, j'avais hélas appris à haïr. J'étais le tantième prisonnier de la haine. Mais j'ai évolué. La visite des camps de concentration d'Auschwitz quand j'étais en dernière année de lycée et la vision

du film « La liste de Schindler », qui retrace le sauvetage, par un industriel allemand, de familles juives pendant la Seconde Guerre mondiale, ont modifié ma perception de base des événements.

J'ai également appris, au cours d'histoire du judaïsme que j'ai suivi en première année à l'Université catholique de Louvain (KUL), que de terribles massacres avaient été commis à l'encontre des Juifs en Europe et dans le reste du monde. Le point culminant a été atteint au cours de la Seconde Guerre mondiale. Ce fut un tournant pour moi. J'ai commencé de plus en plus à comprendre que je devrais enfouir cette armée de haine en marche en moi. Je commençais à faire preuve d'une plus grande ouverture même si la rancune vis-à-vis de l'occupant israélien subsistait.

Lors de ma deuxième année d'université, j'ai décidé de suivre le cours d'introduction à la judéité. Il était donné par le Professeur Julien Klener, qui fut un enfant caché pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce grand intellectuel, qui fut anobli, est président du Consistoire central israélite de Belgique, la coupole représentative du judaïsme belge vis-à-vis des instances officielles. En examen, il m'a posé trois questions. J'ai obtenu 18 sur 20. C'était mon premier contact direct, moi Palestinien, avec un Juif. Il m'a respecté comme personne.

Après avoir décroché à la KUL avec grande distinction mon Master en études arabes et islamiques, j'ai suivi à l'Institut d'études du judaïsme, qui dépend de l'Université libre de Bruxelles des cours d'Histoire, pensée et civilisation juives. Julien Klener m'a enseigné deux matières : Araméen biblique et Étude approfondie de la Bible hébraïque. J'étais seul pour les cours d'araméen. J'étais à côté du professeur Klener derrière son bureau. Il m'a appris à lire et à écrire. Des relations de confiance se sont nouées et nous avons échangé sur nos passés respectifs marqués par la souffrance.

J'ai refusé la haine, car je commençais à haïr la haine elle-même. Si j'avais mené la vie du Juif errant, je serais peut-être moi-même devenu sioniste. Commettre l'injustice parce que vous avez été victime de l'injustice est une erreur : les Juifs nés aujourd'hui n'ont rien à voir avec ce qui s'est passé en Palestine. Pourquoi les enfants juifs devraient-ils payer pour les erreurs ou les fautes d'autres ? Combien de personnes combattant l'injustice deviennent elles-mêmes injustes ? Est-on alors meilleur que ceux qui ont été à l'origine de nos souffrances ?

Et c'est ainsi que j'ai vu l'homme derrière le Juif, derrière le sioniste. Et moi, je

suis devenu un autre homme. Je suis devenu fort parce que je commençais à montrer de la compréhension, que je commençais à ressentir de l'empathie. Je dirai même que ce n'est qu'alors que je suis devenu humain. Je n'étais pas un être humain et je le suis devenu. Ma vie avec la haine était une crise. C'est à partir du moment où j'ai vu la part d'humanité dans mes ennemis que je suis devenu davantage humain. Mes plaies étaient apaisées et soignées.

L'an dernier, je me suis rendu dans le camp de réfugiés de Nur Shams à Tulkarem, en Cisjordanie où ma famille paternelle vit toujours. Depuis 66 ans déjà. Pour la première fois, j'ai rencontré mes oncles et mes neveux. Avec l'un d'eux, accompagné par une équipe de la télévision flamande, je me suis rendu, après avoir franchi quantité de contrôles, sur la terre de mes ancêtres à Sabbarin. À l'endroit où se trouvait notre maison avant 1948 il n'y avait plus rien que de la terre, quelques arbres et des fils barbelés. Les larmes aux yeux, j'ai planté un olivier pour tirer un trait sur le passé. En le plantant en terre sur la terre de Sabbarin, j'étais à tout jamais délivré de la haine. J'ai fait le choix de la paix et de l'amour. J'ai gagné la guerre contre moi-même et ai vécu une renaissance spirituelle. Ma patrie est désormais dans mon cœur, elle ne dépend plus d'un endroit réel. Lors de ce même voyage, je suis rendu dans la bande de Gaza où j'ai rencontré des enfants dont le seul espoir était de mourir. Comment peut-on dire vouloir mourir quand on a 6, 7 ou 10 ans ? J'étais très ému : rêver de mourir, ce n'est pas un rêve d'enfant. Pour n'importe quel enfant au monde d'ailleurs.

Beaucoup se centrent sur l'injustice dans d'autres parties du monde et oublient de regarder autour d'eux, dans leur environnement. En Belgique, plus de 1000 personnes se suicident chaque année. Il doit y avoir un sentiment de n'appartenir à rien dans le cœur de tous ceux et celles qui mettent un terme à leurs jours. Dans notre société sans guerre, dans nos foyers, l'injustice est là. Des femmes et des enfants sont maltraités tous les jours, l'isolement, la maladie, la dépression, la pauvreté touchent quantité de personnes. L'injustice se trouve partout et j'ai décidé que j'allais étudier les processus qui conduisent à la haine et à la violence de manière indépendante afin de pouvoir les combattre. Ne me prenez pas pour un naïf, je ne le suis pas. Mais si nous voulons changer les choses, nous devons agir chacun à notre niveau. J'ai choisi le mien.

Aujourd'hui, je consacre ma vie à la réconciliation plutôt qu'à semer la haine. Plutôt que de devenir la victime de l'histoire de mon peuple, j'ai choisi de partir de moi-même. J'ai ouvert une porte vers la perspective d'un monde meilleur.

J’arrive dans un monde nouveau : un monde d’amour plutôt que de haine, un monde d’espoir et de miséricorde. De tout mon cœur, de toute mon âme, j’ai commencé à aimer les autres même s’ils me détestent : c’est ma rédemption. Je suis devenu humain dans une patrie spirituelle : mon cœur.

Je me sens désormais libre, indépendant du comportement des autres. J’ai reçu des menaces de mort, en raison de mon exposition médiatique. Pour les uns, je ne suis pas un bon musulman, pour les autres je suis trop musulman. Les personnes qui vont marginaliser les autres et qui vont les haïr en raison de leurs propres angoisses sont victimes de leurs propres faiblesses. Mais je me sens libre. Ma famille est vraisemblablement issue d’une tribu qui fut juive ou chrétienne avant de se convertir à l’Islam. Je suis un Sémite. J’appartiens au monde. Et malgré le fait que ma famille ait tout perdu, je ne hais personne. Chacun est le résultat des événements qu’il a vécus. J’essaie de le comprendre, mais cette compréhension n’est pas instantanée. J’ai dû parcourir un long chemin pour y parvenir et je suis reconnaissant à ma famille de s’être installée en Belgique, ce pays m’a donné la chance de pouvoir aller à l’école et faire des études universitaires. Je suis devenu ce que je suis parce que mon parcours a été celui-là.

Avec le temps, j’ai évolué (mieux vaut tard que jamais). Je me suis détaché des événements qui m’ont constitué et je suis reparti de zéro. Je suis parvenu à une renaissance spirituelle.

En très peu de temps, les combattants en Syrie sont quasi devenus des mythes pour les jeunes des banlieues françaises ou des quartiers immigrés d’Anvers. La décision d’étudier ces phénomènes n’est pas étrangère à mon parcours personnel. Comment expliquer qu’après ma rébellion et mes velléités violentes, je m’étais tourné vers la compréhension et l’apaisement ? Était-ce le fait que j’avais fait des études ? Pas nécessairement. Les statistiques sont là pour démontrer que des jeunes issus d’universités ou de l’enseignement supérieur partent aussi. Était-ce le fait que je sois croyant ? Pas nécessairement non plus ; des croyants de souche partent comme des néoconvertis. Le milieu social ? Ma famille était pauvre et était réfugiée. Or, dans les partants, on constate que tous les milieux socio-économiques sont représentés. Alors, où étaient les points communs de ces départs ? Toutes ces questions m’ont poussé à étudier le phénomène. Je voulais en savoir plus sur les ressorts et l’idéologie de ces jeunes qui partaient. Leurs parcours personnels m’ont interpellé au point que je suis

parti en Syrie au péril de ma vie. Pour comprendre les combattants en Syrie, il faut retourner aux origines. Et les origines résident dans leurs perceptions du monde.

En tant que chercheur, il fallait quitter les bancs de l'université, arrêter de manipuler des statistiques et des hypothèses et rencontrer « l'humain ». Il fallait aller sur le théâtre des combats et y chercher les racines du djihad armé.

Le djihad armé

Après l'attentat contre le Musée juif de Bruxelles, les attentats de Paris, dont l'attaque contre Charlie Hebdo, et le raid mené par la police belge contre une cellule terroriste présumée à Verviers, le terme « djihad » est revenu en tête des sujets d'actualité. Les gens font l'erreur de croire que le concept de « djihad » doit être traduit par « guerre (sainte) » (harb muqaddasa en arabe). Dans l'Islam, la vie est sainte, pas la guerre. Le terme djihad signifie : « l'effort que quelqu'un fait pour parvenir à un objectif présupposé ». Le moudjahid ou le djihadiste est celui qui fait le djihad. Le djihad est souvent vu comme le sixième pilier de l'Islam. Je veux dire par là que le mot djihad peut aussi être exercé par des non-musulmans. En réalité, nous sommes tous des djihadistes.

« Nous avons recommandé à l'homme de s'occuper de ses parents, mais s'ils te forcent à M'associer d'autres dieux dont tu n'as pas connaissance, ne leur obéis pas. À votre retour Je vous informerai de ce que vous faisiez ». (Coran 29 :8)[14]

D'après ce verset du Coran, nous pouvons conclure par l'expression « s'ils te forcent » ou l'effort (djihad) que les parents (non-musulmans) exercent pour persuader leurs enfants de quitter l'islam. Le sens premier du mot "djihad" signifie "faire un effort". "Faire le djihad" s'applique donc autant à un musulman qu'à un non-musulman, selon le contexte. Le mot existait avant l'islam.

Il existe deux formes de djihad :

Le premier est le combat intérieur – sous des formes pacifiques – contre soi-même. Il est considéré comme le grand djihad. Tous les jours, nous sommes confrontés à des événements qui nous poussent à opérer des choix. Lorsqu'une telle situation se présente, nous devons souvent réagir en ayant comme objectif de faire un choix ou de prendre la décision qui soit la plus judicieuse et la plus correcte. Nous espérons que la décision conduira à la satisfaction et à l'acceptation. Une bonne personne vise le bien et un musulman sera bon ou

même meilleur s’il fait de bonnes actions. Viser au bien est non seulement une obligation morale, mais aussi une obligation religieuse. Le Coran apprend notamment aux musulmans à être patients, à bien se comporter (lorsque l’on est en colère), à ne pas faire preuve de vanité, à ne pas blasphémer ou encore ne pas cancaner.

Soyons de bon compte. Il est difficile de faire preuve de patience et donc de lutter et de vaincre ses faiblesses intérieures. À partir du moment où un humain se rend compte qu’il (ou elle) cancane trop et lutte pour changer, alors il (ou elle) s’est engagé(e) dans un djihad contre lui (elle) – même. Le djihad est le combat intérieur contre le soi et ses propres désirs (pour obéir à Allah suivant les préceptes du Coran). Le djihad contre soi-même serait, selon la tradition, la forme la plus noble, et le grand djihad (en arabe, al-jihad al-akbar). Le combat physique ou le djihad armé, vu comme le petit djihad, la lutte non violente contre l’injustice sociale et viser la « vérité » pour parvenir à une société juste et harmonieuse est vu comme noble. Le combat non violent, avec le cœur, la parole, la plume et la connaissance contre les actes infidèles (et pas contre les infidèles !) est encouragé sous la forme de la da’wa (diffusion de la foi).

« Nul ne tient meilleur langage que celui qui invoque Allah, qui fait le bien, et qui déclare être parmi ceux des croyants qui sont soumis à Dieu ». (Coran 41:33)

Encourager le bien et interdire le mal n’est pas un combat contre les incroyants, mais contre le caractère incroyant des hommes. Les hommes qui suivent les religions du livre (les Juifs et les chrétiens) doivent être respectés et seul Allah peut regarder dans le cœur des hommes et juger le caractère croyant ou incroyant des hommes. Le maintien de la liberté de religion dans un État islamique ou califat est encouragé. Il est interdit d’utiliser la violence pour inciter une personne à se convertir à l’Islam.

« Il n’y a pas de contrainte en religion, car la vérité s’est distinguée de l’erreur. Quant à celui qui rejette les Taghout (idoles) et croit en Allah, celui-là aura pris l’anse la plus solide, celle qui ne faiblit point. Allah est Celui qui entend tout, Celui qui sait ». (Coran 2:256)

Dans certaines circonstances, l’opposition armée est parfaitement légitime et même une obligation religieuse. Mais elle répond à des conditions et à des règles strictes. Après l’émigration (hijra en arabe) du Prophète de La Mecque vers Médine en 622 en raison des persécutions des musulmans, sa vie a changé. À

Médine, il a créé un État avec des Juifs et des non-musulmans. Selon l'historien Ibn Ishaq (décédé ca 767) le Prophète a lancé de nombreuses expéditions et campagnes militaires. Le sang n'a pas toujours coulé au cours de ces actions, qui ne visaient pas spécifiquement les non-musulmans, mais plutôt les personnes (notamment La Mecque) qui menaçaient la sécurité des musulmans et leur subsistance. C'est surtout après la mort du Prophète, en 632, qu'a eu lieu l'expansion de l'État islamique, le califat. En un peu plus de cent ans, il s'est étendu jusqu'aux Pyrénées en Occident et jusqu'à l'Indus en Orient. Bien que l'islam n'autorise pas de guerre offensive, personne ne pourra nier que les califes musulmans étaient souvent des souverains impérialistes. C'est pour cela qu'il faut placer les conquêtes musulmanes dans leur contexte historique, dans un passé où les grands royaumes visaient l'expansion. Il n'y avait rien de plus normal alors. Ce n'est pas parce que des califes musulmans ont mené des guerres offensives d'expansion que c'est en soi autorisé par la religion. Le djihad armé est normalement une réaction à l'injustice, à l'occupation ou à une attaque en face de laquelle les musulmans peuvent se défendre, s'opposer et se protéger.

« Permission est donnée à ceux qui combattent à la suite d'une injustice et Allah veille à leur octroyer la victoire ». (Coran 22:39)

« Combattez dans la voie de Dieu ceux qui vous combattent, mais ne soyez pas des provocateurs, car Allah n'aime pas les transgresseurs ». (Coran 2:190)

Le Prophète a combattu seulement ceux qui le combattaient. Il ne tuait pas de prisonniers de guerre.

« Par amour pour Dieu, ils offraient de la nourriture au nécessiteux, à l'orphelin et au captif ». (Coran 76:8)

L'année dernière, j'ai regardé sur YouTube une vidéo dans laquelle des combattants de l'État islamique – dont des Tchétchènes – exécutaient sans pitié en Syrie une dizaine de civils – dont des enfants – qu'ils avaient enlevés. Les supplications de ces jeunes sont encore gravées dans ma mémoire : « Ne me tue pas au nom d'Allah. Ne me tue pas au nom d'Allah », criait un de ceux-ci. « Ce sont des enfants de dix ans », criait un des hommes enlevés. « Je suis musulman. Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et Mahomet est son Prophète », implorait un homme. Ils ont néanmoins été massacrés sous une pluie de balles.

Je trouve logique qu'il y ait des règles pour la conduite de la guerre et que l'on puisse se défendre quand on est attaqué. Le djihad armé en tant qu'opposition à l'injustice est légitime dans l'islam. Tout comme il est légitime en vertu du droit international de la guerre, que nous reconnaissons tous. On dit que l'histoire se répète. N'est-ce pas logique ? Il y a toujours des hommes qui naissent et qui sont confrontés à la haine, la jalousie, l'intolérance, le racisme, la guerre, la discrimination et le chagrin. N'est-il pas logique que chacun puisse gagner ce combat ? Car, disons-le clairement, la vie est un combat contre soi-même. Nous devons tenter de le gagner en remplissant notre cœur d'amour, nous devons être de vrais djihadistes. La vraie victoire est celle que l'on gagne contre soi-même.

Au cours des dernières années, j'ai étudié le comportement de centaines de djihadistes salafistes et d'organisations comme Al-Qaïda ou l'État islamique. Je suis arrivé à la conclusion qu'il s'agissait parfois de jeunes musulmans impatients qui ne pouvaient pas se résoudre à la manière dont sont gérées les affaires du monde. Leurs corps vivent dans notre monde. Mais leur esprit n'est (plus) dans notre monde. Ils rêvent de retourner au « bon vieux temps des compagnons du Prophète » où tout était encore clairement séparé. Une époque où le monde était divisé en plusieurs camps, en catégories. Pour une génération de jeunes qui se sent intérieurement insécurisée pour des raisons sociales et psychologiques, l'apaisement vient d'une organisation qui régit clairement les règles. Ce « contenant » comme disent les psychologues, procure un apaisement, donne un sens, explique et rassure. Ils aspirent donc au retour d'une « époque où le monde était fractionné par les musulmans en trois mondes :

- Le domaine de la soumission à Dieu (dar al-islam) comprenait les territoires contrôlés par les musulmans et où la loi islamique (la charia) était appliquée. Ce n'étaient pas seulement les gens du livre (les Juifs et les chrétiens) qui bénéficiaient d'un statut protégé, en vertu d'un régime juridique (désigné par le terme arabe dhimma). Les minorités non-monothéistes – comme les Yézidis qui sont considérés aujourd'hui comme des infidèles par l'État islamique et ne peuvent se voir reconnaître le statut de dhimmi – en bénéficiaient également.
- Le domaine de la guerre (dar al-harb) comprenait tous les territoires qui étaient dans les mains des non-musulmans ou des infidèles (et où il n'y a pas de paix entre les musulmans et les non-musulmans). Ils doivent encore être conquis par les musulmans.
- Le domaine de la trêve ou encore de l'alliance (dar al-'ahd), qui

apparaîtra plus tardivement est un domaine intermédiaire. Il comprenait des territoires avec qui des accords de paix, des cessez-le-feu ou des pactes de non-agression étaient signés.

De nouvelles théories ont été développées. Elles rompent avec la doctrine classique qui était orientée vers l'expansion et l'élargissement. C'est ainsi que le djihad armé est devenu progressivement défensif plutôt qu'offensif.

Pendant des dizaines d'années, les djihadistes salafistes ont voulu retourner vers les temps « simples » des califes bien guidés et devenir les nouveaux « Ali » ou « Omar ». Le djihad armé a été proclamé contre les régimes arabes qui « conspirent « avec l'ouest et/ou qui n'appliquent pas la loi islamique, qui est à leurs yeux supérieure à la démocratie.

Le Takfirisme et le djihad salafiste, des concepts nés pour faire la guerre ?

Shukri Mustafa est le leader du groupe extrémiste égyptien al-Jama'a al-Islamiyya (ou encore Jama'a al-Muslimin, une dissidence des Frères musulmans égyptiens) né dans les années 70' en Égypte. Le groupe portera le nom de « Takfir wa l-Hijra », qui peut se traduire par « Anathème et exil ». Le takfirisme, avec ses takfiris (noms des adeptes de cette idéologie violente), est la forme la plus extrême. Il compte peu de membres et considère les musulmans ne partageant pas leur point de vue comme étant des apostats, donc des cibles légitimes. Ils s'isolent complètement de la société « infidèle ». Shukri Mustafa a été inspiré par Sayyid Qutb (1906-1966), un frère musulman qui considérait sa société comme la seule société civilisée et considérait la société occidentale comme ignorante. Sayyid Qutb estime que la direction de l'humanité par l'Occident touche à sa fin, non pas parce que la culture occidentale est devenue pauvre ou parce que sa puissance économique ou militaire s'est affaiblie. L'ère de l'Occident se termine, car il est dépourvu des normes et des valeurs qui peuvent en faire le dirigeant de l'humanité ».

Shukri Mustafa ira encore plus loin : il ne considérera pas seulement les chefs d'État, le gouvernement, les régimes arabes et leurs soutiens comme infidèles, mais leur population entière. Il décidera même que lui-même et ses adeptes ne doivent pas assister à la prière commune du vendredi, car il n'est pas autorisé de prier derrière les « infidèles ». Pour lui, il n'est permis de prier que dans quatre

mosquées : la mosquée de Quba à Médine, la mosquée Masjid al-Haram à La Mecque, la mosquée du Prophète (Masjid al-Nabawi) à Médine et la mosquée al-Aqsa à Jérusalem, pour autant que ce soit un de ses adeptes qui dirige la prière. En 1977, Shukri Mustafa a enlevé et tué Muhammad Husayn al-Dhahabi, un érudit et ancien ministre des affaires religieuses qui avait critiqué son groupe. En 1978, Shukri Mustafa et quatre des principaux dirigeants de son groupe ont été condamnés à mort et exécutés. En 1981, le président égyptien Anouar el-Sadate, après avoir été qualifié d'apostat (Takfir) a été assassiné par le lieutenant Khalid Islambouli. En réaction à la paix conclue par Sadate avec Israël et à l'asile qu'il avait accordé au Shah d'Iran déchu, Mohammad Reza Pahlavi, la République islamique d'Iran a décidé de donner son nom à une rue de Téhéran en mémoire de Khalid Islambouli. Celui-ci avait été condamné à mort et exécuté avec ses trois complices. L'imam Khomeini[15], le guide suprême de la révolution islamique d'Iran, l'a déclaré martyr.

Les djihadistes salafistes considèrent le djihad armé comme une obligation religieuse, individuelle et personnelle (fard 'ayn en arabe) de tout musulman.

Les cinq piliers de l'islam sont cinq obligations importantes qui doivent être respectées par tout musulman. Les voici :

- La shahâda est l'attestation de foi de l'unicité de Dieu et de la prophétie de Mahomet.
- Les cinq prières quotidiennes (salât).
- L'aumône aux pauvres au l'impôt religieux (zakât).
- Le jeûne du mois de ramadan (saoum ramadan).
- Le pèlerinage à La Mecque, qui doit être exécuté si l'on en a les moyens physiques et matériels (hajj)

Les djihadistes salafistes y ajoutent un sixième : le djihad armé.

Abdullah Azzam, idéologue palestinien du djihad, a été décrit comme « l'imam du djihad ». En 1987, il a appelé à la création d'une « Base solide » (Al-Qaïda al-Sulba). En 1988, son disciple, le millionnaire saoudien Oussama Ben Laden créera l'organisation Al-Qaïda (La Base). Des combattants arabes se mobiliseront pour aller mener le djihad armé en Afghanistan contre les Soviétiques. Ils considéreront que le djihad armé est une obligation individuelle de tout musulman à partir du moment où un ennemi a attaqué une partie des terres d'Islam.

Les idéologues du djihad comme Azzam considèrent qu'à partir du moment où le djihad armé est une obligation personnelle, l'autorisation des parents n'est pas nécessaire. Tout comme l'autorisation parentale n'est pas nécessaire pour accomplir les rituels musulmans comme la prière ou le jeûne au cours du mois de ramadan, elle n'est pas plus requise pour aller combattre au nom d'Allah. C'est pourquoi de jeunes musulmans (européens) partent aussi en Syrie et en Irak sans l'autorisation de leurs parents car, à leurs yeux, elle n'est pas nécessaire.

Les idéologues du djihad iront encore plus loin en affirmant qu'il n'y a pas de différence entre ceux qui ne mènent pas le djihad sans excuse valable (alors que c'est une obligation) et ceux qui ne jeûnent pas sans excuse valable pendant le ramadan. Abdullah Azzam posait que le combat physique était obligatoire et que le financement du djihad, quel que soit le montant, n'était pas suffisant. Tout comme il n'est pas permis de remplacer par exemple des jours manqués de jeûne en donnant de l'argent aux pauvres, il n'est pas plus permis de s'absoudre du djihad armé en donnant de l'argent aux djihadistes. Le djihad armé est comme la prière et le jeûne : une obligation perpétuelle.

Abdullah Azzam affirme que le djihad armé est une obligation personnelle et individuelle pour tous les musulmans qui doivent y consacrer leur âme et leurs moyens tant que les infidèles occupent une portion des terres qui furent un jour musulmanes. Toute la communauté musulmane (oumma) – sauf les djihadistes – restera dans le péché tant que la dernière des terres d'islam ne sera pas libérée. L'État islamique veut ainsi que le califat soit restauré jusqu'à ses frontières les plus larges, y compris l'Espagne.

Il est clair que pour des idéologues du djihad comme Azzam, le djihad signifie surtout le combat armé sur le chemin d'Allah. Donc, contrairement à ce que disent certains érudits, le djihad armé n'est pas le petit djihad. Le hadith « Nous sommes revenus du petit djihad (le combat physique) vers le grand djihad (le combat intérieur) » est considéré par de nombreux idéologues du djihad comme un hadith faux ou inventé. Pour Azzam, ce n'est pas un hadith, mais une parole qui est en contradiction avec les preuves du texte et la réalité.

Pour Azzam, le djihad armé est le niveau le plus élevé de la dévotion à l'islam. Il peut être réalisé en plusieurs phases :

a. L'immigration (Hijra en arabe) qui se poursuivra tant que le djihad armé dure.

b. La préparation et l’organisation.

c. Des tâches de garde (ribat en arabe) aux frontières de l’islam afin de protéger les musulmans. Les combats n’ont pas lieu tous les jours. Un combattant peut mener des gardes pendant une longue période et participer à seulement quelques batailles pendant le combat.

d. La bataille.

Ces phases ont été décrites il y a trente ans par Abdullah Azzam, le père du djihad global, celui-là même qui a influencé Oussama Ben Laden. Et, aujourd’hui, ce sont aussi les étapes que l’on rencontre chez les jeunes musulmans européens qui sont partis combattre en Syrie, comme ont témoigné les jeunes Belges et Néerlandais que j’ai rencontrés sur place.

— L’immigration vers la Syrie

— La préparation dans un camp d’entraînement où ces djihadistes suivent un entraînement pour les mettre en condition (course, exercices de force), des exercices pour les familiariser au maniement des armes (tirs à l’arme lourde) ou encore un enseignement.

— Des missions de garde de ses propres frontières ou près de la ligne de front où les postes de l’ennemi sont visés ;

— Des combats sous la forme de missions armées contre l’armée gouvernementale ou sous la forme de garde de prisonniers, d’enlèvement, de mauvais traitement, de torture ou d’exécution des soldats d’Assad.

La toute grande majorité des djihadistes européens des djihadistes belges et néerlandais que j’ai rencontrés ont très certainement suivi les quatre phases. Je ne suis cependant pas certain qu’ils ont tous été impliqués dans de mauvais traitements, des tortures ou des exécutions de soldats gouvernementaux.

Abdullah Azzam considérait que le djihad armé au temps du Prophète Mahomet avait plusieurs formes :

— une bataille recommandée (mustahab en arabe)

— une bataille obligatoire pour tous les musulmans (fard ’ayn en arabe)

— une bataille collective, obligatoire pour la communauté, s’il n’y a pas assez de combattants (fard kifaya en arabe)

Selon Abdallah Azzam, le djihad armé pendant la vie des compagnons du Prophète et ses successeurs était surtout une obligation collective que ne devaient pas remplir tous les individus (fard kifaya), car il s'agissait de nouvelles conquêtes de l'armée musulmane dont était dispensé le fidèle musulman. À l'heure actuelle, il s'agit d'une guerre contre les musulmans et des pays musulmans en Palestine, Afghanistan et autre places et il est question d'une défense obligatoire et de reconquête. C'est donc une obligation individuelle. Seuls les malades, les éclopés, les aveugles, les enfants qui n'ont pas atteint la puberté, les femmes qui ne sont pas en état d'immigrer ou de mener le djihad armé ainsi que les personnes âgées en sont dispensés. Pour tous les autres musulmans, il n'y a pas d'excuse et c'est donc une obligation religieuse.

Et l'on conseille même aux personnes qui ne sont pas gravement malades, aux éclopés et aux aveugles de gagner les camps d'entraînement, de rejoindre les djihadistes, d'apprendre le Coran, de discuter avec les djihadistes et de les encourager. Un Néerlandais d'origine somalienne qui était aveugle, Abou Mu'adh Bashir as-Somali a suivi les conseils des idéologues du djihad comme Azzam et a rejoint en 2014 l'État islamique. Le djihad armé est donc considéré comme un acte collectif de dévotion et chaque groupe doit avoir un leader qui est obéi inconditionnellement. Le but ultime est d'atteindre le paradis.

---

1. Le voile qui couvre les épaules, les bras et le torse.
2. Le voile qui couvre la totalité du corps et laisse le visage dégagé.
3. Le voile qui couvre les cheveux.
4. Le voile qui couvre la totalité du corps et le visage, laissant parfois apparaître les yeux.
5. On estime à plusieurs dizaines le nombre de tribunaux anglais appliquant la sharia, principalement pour des problèmes de mariage, des querelles et des litiges financiers.
6. Conversations avec les gens dans la rue qui sont invités à entrer dans l'islam.
7. Jejoen est un jeune Belge converti parti en Syrie et revenu avec son père. Il a fait la Une des médias.
8. Avocats Sans Frontières est une ONG internationale spécialisée dans la défense des droits humains et le soutien à la justice.
9. Les Alaouites, une minorité chiite, étaient établis dans la région d'Hatay avant la Seconde Guerre mondiale alors que ces territoires étaient encore sous mandat français.
10. Film sorti en 2004, qui raconte la vie de Che Guevara.
11. Coiffe traditionelle des paysans arabes. Le keffieh noir et blanc est le symbole des Palestiniens. Les Jordaniens, quant à eux, le portent principalement rouge et blanc.
12. Les tribus arabes, avec le soutien des Britanniques sont partis en révolte contre les Ottomans pendant la Première Guerre mondiale, cela en échange d'une promesse d'autodétermination et de la création d'un État pan-arabe. Dans la réalité, les accords secrets conclus entre le diplomate français Picot et le Britannique Sykes partageaient les pays arabes entre les deux superpuissances.

13. L’État islamique (EI ou IS selon l’acronyme anglophone) ou plus simplement encore ad-Dawla (L’État) trouve son origine dans Al-Qaïda en Irak (AQI). Avant de devenir l’État islamique (IS) lors de la proclamation du califat, il est passé par plusieurs phases : État islamique en Irak (ISI), État islamique en Irak et Sham (ISIS) après la rupture avec Al-Qaïda et enfin État islamique en Irak et au Levant (ISIL).

Dans le texte, on parlera aussi bien de ISIS que de IS selon le contexte.

14. Toutes les taductions en français du Coran sont issues de Malik Chebel, *Le Coran*, Nouvelle traduction, Fayard, 2009.

15. Rouhollah Khomeini était le guide spirituel de la révolution islamique en Iran.

Chapitre 2 /
À ALEP AVEC LES DJIHADISTES

Flashback – Syrie

Installés dans la voiture, nous prenons donc la route d'Alep pour rejoindre ce qui sera mon lieu d'habitation pendant deux semaines avec les jeunes djihadistes belges.

Les seules choses que l'on peut voir sont des routes poussiéreuses, des maisons construites sans aucun goût, des trottoirs défoncés ou des immeubles éventrés. Nous passons par Atarib, une ville animée située à une vingtaine de kilomètres de la frontière avec la Turquie.

Ce n'est qu'à partir d'Atarib que se manifeste une certaine animation : la vie quotidienne se poursuit malgré les bombardements aériens quotidiens opérés par l'armée gouvernementale. Les réfugiés, à la recherche d'un semblant de sécurité, et les habitants, qui se fraient un chemin à travers la foule, ont un air préoccupé. Et je m'interroge : quelles épreuves ont-ils bien pu traverser ? À travers la vitre de la voiture, mon regard s'attarde sur de nombreux hommes en armes.

Nous n'irons pas jusqu'à Alep. Dix minutes après avoir quitté ce qui ressemble au centre d'Atarib, nous nous arrêtons devant le portail d'une énorme villa, dans laquelle je logerai pendant les deux semaines que je resterai en Syrie. Elle est occupée par les deux combattants venus d'Anvers, qui sont venus me chercher à la frontière. Abou Saïd et Abou Fulaan y vivent avec leur famille. La villa est située dans la campagne à l'ouest d'Alep, à Urem al-Kubra. La région est contrôlée par différents groupes djihadistes, qui dressent des checkpoints sur la route.

À l'époque, l'État islamique avait été refoulé à l'est d'Alep.

Dans la cour intérieure, tapissée de dalles, une petite fille joue. C'est la fille d'Abou Fulaan. On me désigne une chambre où je peux me réfugier et me reposer. Il est clair que je suis un invité et pas un simple combattant. La chambre, située au rez-dechaussée, a deux fenêtres. Elle est dans un état

impeccable. Le lit est propre. Il y a une bannière noire de Jabhat al-Nosra, affilié à Al-Qaïda, au mur. Un plateau avec de nombreux délicieux fruits frais trône sur une table basse : abricots, poires, raisins bien plus sucrés que ceux que l'on trouve en Europe. Il y a aussi des figues et des dates. Un tube de chips Pringles, une boîte de thon, un pot de confiture aux fraises, un carton de La Vache qui rit sont rangés sur une table de nuit à côté d'un Coran.

Umm Saïd et Umm Fulaan, les épouses des deux combattants, ont tout fait pour que mon séjour soit aussi confortable que possible : c'est clair que je suis privilégié. « Appelle-nous à partir de l'escalier lorsque tu seras prêt et que tu te seras changé. Tu viendras alors manger avec nous au premier », me dit Abou Saïd. Je ne peux m'empêcher de regarder par la fenêtre. Il y a deux jours, je rompais le jeûne avec la famille de mon frère. Et aujourd'hui, je vais prendre mon repas avec des combattants belges en Syrie. Dehors, j'entends des coups de feu.

Les volets endommagés de ma fenêtre ont claqué toute la nuit sous l'effet du vent. Je suis assis sur mon lit avec mes notes et j'analyse les premières discussions de la journée. Je lis une phrase pour la deuxième fois. Je la relis. Les mots d'un combattant belge, qui porte une ceinture d'explosifs, résonnent dans mon esprit. Ils font vaciller les valeurs auxquelles je crois. « Je suis prêt à me faire sauter », m'a dit cet Anversois âgé de 19 ou de 20 ans. Contrairement à ce jeune combattant, je réalise que j'en serais absolument incapable. Comment est-il possible de partir pour aller combattre ? De se retrouver dans le froid, de perdre toute sa famille restée en Europe et finalement de mourir. Tout au fond de moi, je suis à la recherche des raisons qui peuvent conduire un jeune né et élevé en Occident à aller combattre en Syrie ou en Irak.

Mais il est clair que ce jeune homme, ainsi que beaucoup d'autres que j'ai rencontrés, est parti pour mourir en martyr. Je les crois quand ils me le disent. Et quand on réfléchit, on se dit que pour être prêt à mourir, il faut être absolument sûr de sa croyance. Il faut être persuadé de la justesse de son idéologie, de son combat et des objectifs que l'on vise. Cela signifie aussi que l'idéologie est forte, puisqu'elle peut conduire certains à partir se battre loin de chez eux et même à y perdre la vie. Et l'on constate en plus que quelqu'un qui n'a même pas pris part à une réunion peut y adhérer, après avoir simplement suivi sur internet des discours de prédicateurs comme Anwar al-Awlaki, cet américano-yéménite qui a inspiré les frères Kouachi, mais aussi de très nombreux jeunes qui sont allés

combattre en Syrie. Parmi les Anversois qui ont suivi l'enseignement de Sharia4Belgium par exemple, et dont beaucoup ont rejoint le théâtre de combat syrien, les prêches d'Anwar al-Awlaki, qui a été tué par un tir de drone au Yémen en 2011, étaient parmi les plus fiévreusement écoutés. À mon sens, quelqu'un qui n'est pas certain de son projet ne va pas se faire exploser en se tuant lui et les autres.

Tous me déclament des vers du Coran proclamant que celui qui donnera sa vie pour Dieu sera récompensé. Le martyr est celui qui atteindra la plus haute place au paradis. Pour cela, il ne faut pas forcément être tué par les armes. La condition est d'agir pour Dieu. J'ai parlé avec une vingtaine de combattants néerlandais et une dizaine de Flamands : tous me disent la même chose ils veulent devenir des martyrs. Et beaucoup sont morts.

Les Occidentaux se posent souvent une question qui n'en est pas une pour eux. Peut-on mourir pour sa religion ? La réponse est oui. Oui, au XXIe siècle, des jeunes Européens décident de mourir pour leur croyance religieuse. Quand celle-ci est devenue le centre de sa vie et de son identité, on peut mourir pour sa religion exactement comme le faisaient beaucoup de Croisés qui partaient en Terre sainte. Notre siècle occidental sécularisé a des difficultés à appréhender ce phénomène psychologique, sociologique et politique qu'est la force de la croyance religieuse. Et pourtant le résultat est là : des jeunes musulmans nés et éduqués en Europe partent se battre.

La bannière de Jabhat al-Nosra vibre sous l'effet du vent. Je décide de me lever et de fermer la fenêtre. Je regarde par la fenêtre. Est-ce que l'esprit d'Oussama Ben Laden rôde toujours en Syrie sous la forme de Jabhat al-Nosra ? Les déclinaisons des drapeaux noirs du djihad armé se retrouvent partout. J'ai l'impression qu'il y a toujours quelqu'un qui va le porter. Oussama Ben Laden avait été inspiré par Abdallah Azzam, un Palestinien qui était parti en Afghanistan, car il n'y avait aucune perspective pour lui dans les territoires occupés. Les drapeaux noirs ont d'abord flotté en Afghanistan. Il y a ensuite eu l'Irak avec Abou Moussab al-Zarqaoui. Des mouvements salafistes djihadistes en Jordanie l'ont brandi. Le drapeau noir de l'État islamique bat au vent dans les villes jordaniennes de Zarqa et de Ma'an.

Les déclinaisons de ce drapeau, qui est celui du califat, sont portées aussi bien par l'État islamique que par le Jabhat al-Nosra. On le voit aussi dans le Sinaï, où

le groupe djihadiste salafiste Ansar Bayt al-Maqdis a fait alliance à l'IS, à Gaza et au Yémen. Il commence à apparaître au Liban où des combattants de l'État islamique ont pris la ville d'Arsal et disposent d'un important soutien à Tripoli, en Libye où des combattants affiliés à l'État islamique ont pris des villes comme Derna, et exécuté vingt-et-un coptes égyptiens et des chrétiens venus d'Éthiopie sur une plage. Ils ont également menacé l'Italie, le Maghreb et l'Indonésie. Et même dans nos villes européennes, comme à Anvers : ce sont des jeunes qui se sentent proches des mouvements salafistes djihadistes.

Alors que je me prépare à fermer la fenêtre, deux missiles tombent à quelques kilomètres. Ils ont été tirés par un avion ou un hélicoptère. Le bruit est assourdissant. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression très étrange de me retrouver sous le feu ennemi. Je suis sorti. J'ai appelé les deux combattants belges qui sont en train de discuter à l'étage. Je leur ai demandé s'ils avaient entendu. Ils me disent qu'ils sont habitués et que, d'ici quelques jours, moi aussi je n'y ferai plus attention. Et c'est exact : si les premières nuits, je dormirai mal, je n'éprouverai ensuite plus de difficultés à trouver le sommeil.

Le lendemain, après la prière de midi, Abou Fulaan et Abou Saïd frappent à ma porte. « As-tu un maillot de bain ? » me demande Abou Saïd. Je lui réponds que non. « Bien, je te prêterai un short, car on va aller nager » me répond-il. « Notre piscine est vide. Nous allons nager chez des amis », dit alors Abou Fulaan.

Nous prenons la route de Rif Muhandiseen, non loin de leur villa à Urem al-Kubra. En route, je peux voir de nombreuses villas avec des balcons et des piscines. Les routes sont en excellent état. Le paysage est magnifique. Notre Toyota s'arrête devant un portail, qui masque totalement la vue sur une énorme villa. Un homme particulièrement costaud nous ouvre la porte. Il nous salue et nous accompagne dans la cour intérieure.

Je ne peux pas en croire mes yeux et mes oreilles ! Il y a là plus de dix jeunes hommes qui plaisantent en néerlandais et jouent avec un ballon dans une piscine dont l'eau est tellement claire que l'on peut distinguer le fond. Je ne m'attendais vraiment pas à cela.

Je les salue d'un « Salam Aleikum »[1]. « Aleikum Salam », me répondent-ils, avant de reprendre leur jeu dans la piscine. Un des jeunes quitte la partie et vient discuter avec moi sur le bord de la piscine. « Montasser, tu es un homme courageux ! Un chercheur qui risque sa vie pour venir nous interroger, c'est

spécial. Heureusement que tu écris des choses bien sur nous. Je suis Abou Uthman et je te suis sur Facebook », me dit ce combattant à l'accent anversois marqué.

« Tu es Montasser ? J'espère que tu vas rester ici. Je ne pense pas que tu as une villa et une piscine à Bruxelles. Nous avons tous les avantages du djihad. Nous sommes libres », dit en riant à voix haute Abou Batal, l'homme qui nous a ouvert le portail, un Néerlandais qui vivait en Belgique. Il semble qu'il était impliqué dans les activités du groupe Sharia4Belgium, comme le laissent deviner les vidéos du groupe accessibles sur YouTube. En Syrie, il a rejoint le groupe Majlis Shura al-Mujahidin, avant de rallier Jabhat al-Nosra. En février 2015, le tribunal correctionnel d'Anvers l'a condamné par défaut à cinq ans de prison pour « participation aux activités d'un groupe terroriste ».

Lorsqu'Abou Batal parle de Bruxelles, je ne peux m'empêcher de penser à ma famille. Comment vont mes parents, eux qui pensent que je suis en Turquie ? Je préfère ne pas y penser pour ne pas faiblir dans ma détermination. J'enfile mon maillot de bain et je plonge dans la piscine. Je fais quelques mètres sous l'eau. Magique !

Après avoir nagé, peu avant le coucher du soleil, nous prenons congé. Je rentre avec Abou Fulaan et Abou Saïd. Nous devons rentrer pour l'iftar, le repas pris au coucher du soleil pendant le mois de ramadan.

Je passe une partie de la nuit à réfléchir dans mon lit. Ces jeunes ont fait des sacrifices : ils ont laissé leurs parents, leurs familles et leurs amis en Belgique, mais ils paraissent heureux et soulagés. Ils se battent pour leur idéal. Ils renforcent les liens d'amitié qu'ils ont avec de jeunes musulmans qui parlent la même langue qu'eux. Dans la piscine, Abou Batal me disait qu'ils étaient libres. Ils se sont libérés de leurs frustrations, de leurs déceptions et des débats sans fin sur l'intégration pour, ici en Syrie, se battre sans concessions pour une société rêvée, c'est-à-dire une société, dans laquelle, dans leur conception de la liberté, ils seraient libres.

L'idée que nous avons nagé des heures alors qu'à quelques kilomètres des hommes et des femmes sont abattus me procure un terrible sentiment. C'est avec ces pensées que j'essaie de trouver le sommeil.

Depuis quelques jours, je séjourne dans cette villa occupée par Abou Saïd et

Abou Fulaan. Les jeunes musulmans venus d'Europe combattent avec l'État islamique ou avec Jabhat al-Nosra. Les combattants de l'État islamique ne se battent pas seulement contre l'armée du président Bachar el-Assad en Syrie. Ils sont également engagés dans un conflit armé avec d'autres groupes rebelles. Ils ont proclamé le califat et estiment que les autres groupes rebelles doivent prêter allégeance au nouveau calife Abou Bakr al-Baghdadi. Celui qui ne s'incline pas devant lui est considéré comme un obstacle qui doit être écarté et donc tué.

Le Califat : une réalité ou un rêve ?

À la mort du Prophète Mahomet en 632, un successeur devait être désigné pour les matières temporelles et spirituelles. Le successeur (le calife, khalifa en arabe) devait assurer la relève en tant que chef d'État, juge suprême, chef des armées et commandeur des croyants.

Abou Bakr, un commerçant prospère a été désigné par une série de compagnons influents du Prophète comme son successeur. Ces compagnons lui ont juré fidélité (bay'a en arabe) par acclamation et il a été proclamé premier calife. Le califat (khalifa en arabe) en tant que forme de gouvernement existe donc depuis la mort du Prophète.

Abou Bakr n'était pas seulement un bon ami, un disciple et un conseiller du Prophète. Il était aussi le père d'Aïcha, une des femmes du Prophète. Lors de son règne, l'empire sous domination musulmane s'est étendu jusqu'aux frontières de l'Empire byzantin et de l'empire sassanide.

À la mort d'Abou Bakr, en 634, un conseil (en arabe shura) de cinq hommes a été installé. Il a transmis le pouvoir à Omar. Pendant son règne, les minorités ont reçu une protection en échange du paiement d'un impôt (en arabe la jizya) qui, du point de vue des souverains musulmans était une preuve matérielle de l'acceptation par les non-musulmans de la puissance souveraine et de ses lois.

À la mort d'Omar, assassiné par un captif perse en 644, Othman, issu du clan des Omeyyades Quraychites lui succède. Il était aussi un compagnon du Prophète. Il a été très critiqué, notamment en raison de son népotisme. Il a nommé gouverneurs de nombreux membres de son clan, ce qui a accru le mécontentement. Il a été tué par des rebelles.

Ali, qui a été à la fois le cousin, le disciple et le gendre du Prophète Mahomet, a

été désigné par une série de notables comme successeur. Mu’awiya, le gouverneur de Damas et proche du Calife assassiné Othman, était furieux. Il a refusé de céder son poste de gouverneur à l’homme qui avait été désigné pour ce poste par Ali. Beaucoup ne voulaient pas accepter Ali comme calife, car il refusait de venger la mort d’Othman.

D’autres l’accusaient de complicité. Parmi ceux-ci figurait Aïcha, la veuve du Prophète.

S’ensuit un combat fratricide (fitna en arabe) comme pour la bataille du chameau à Bassora en 656. À l’issue de cette bataille, Ali était vivant et des chefs de l’insurrection étaient morts. Contrairement à ce qui se déroulait à l’issue des batailles avec des non-musulmans, il n’y a pas eu de butin et l’on n’a pas poursuivi les combattants en fuite.

Lors la bataille de Siffin en 657 – non loin de Raqqa, la capitale actuelle de l’État islamique – les partisans d’Ali et de Mu’awiya se sont fait face. Il a été décidé d’un arbitrage. Des arbitres devront dire, à la lumière du Coran, si le califat d’Othman a été bon ou non. Si la réponse est positive, Ali devra se retirer. L’arbitrage tournera en la défaveur d’Ali qui se retirera à Koufa. Parmi ses fidèles certains ont reproché à Ali d’avoir accepté de se soumettre à un arbitrage humain. Ils ont quitté ses rangs. On les appellera les kharidjites (khawarij en arabe), car ce sont les sortants de l’armée (kharaja en arabe). Al-Qaïda considére l’EI comme néo-kharidjite parce qu’ils sont sortis du giron de l’organisation.

Ils se sont rebellés contre Ali, qui les a vaincus en 659 à la bataille de Nahrawan. Trois ans plus tard, les kharidjites ont fait assassiner Ali.

Ces quatre califes sont les califes bien guidés, ou les califes Rachidun, car ils sont considérés comme des chefs modèles ayant suivi scrupuleusement la voie du Prophète. Ils étaient pour la plupart des compagnons très proches du Prophète. Leur succession n’était pas héréditaire, ce qui deviendra ensuite la norme.

Beaucoup sont d’accord pour dire que le califat ne sera supprimé qu’en 1924 par Atatürk. Mais si l’on veut être critique, on peut postuler que le califat a été supprimé après la mort d’Ali. Le Prophète avait prévu que le califat durerait 30 ans après lui avant de devenir une monarchie. Si l’on additionne les règnes d’Abou Bakr (2 ans), d’Omar (10 ans), d’Othman (12 ans) et d’Ali (6 ans), on

arrive à 30 ans. Les musulmans considèrent l'État islamique sous la direction de ces quatre califes bien guidés comme l'exemple parfait du califat vers lequel ils tendent. L'État islamique (EI) prétend vouloir organiser la société comme l'avaient fait les califes bien guidés.

Hassan, le fils d'Ali et Mu'awiya ont été proclamés califes. Hassan décidera de se retirer. Mu'awiya n'aura plus d'obstacles et se fera proclamer calife en 661 fondant ainsi le califat omeyyade, avec Damas comme capitale. Le pouvoir se déplace donc de Médine vers la capitale actuelle de la Syrie. Mu'awiya a désigné son fils Yazid comme successeur. Il a transmis le pouvoir à son fils et a persuadé les personnalités de lui faire jurer fidélité. Pendant la dynastie omeyyade, le nombre des mécontents, qui contestaient la transmission héréditaire du pouvoir, grandira.

Les descendants d'Abbas, un oncle du Prophète ont réussi avec l'aide de mécontents, dont les chiites, à renverser les Omeyyades, qui avaient un lien plus lointain avec le Prophète. Ils déplaceront le pouvoir vers Bagdad où ils installent leur nouvelle capitale en 749. Le premier calife est Abou al-Abbas. Les Abbassides n'ont eu aucune pitié pour les Omeyyades, dont les princes ont tous été abattus, sauf Abd al-Rahman qui fondera le califat de Cordoue qui ne reconnait pas les Abbassides. En Afrique du Nord, Ubayd Allah fondera au XXe siècle le califat chiite des Fatimides, si bien qu'à l'époque, il sera question de trois califats rivaux. Malgré le fait qu'à l'époque, les Bouyides chiites avaient la haute main et que les califes abbassides n'avaient plus guère de pouvoir, ces derniers étaient en mauvais termes avec les Fatimides dont ils contestaient la généalogie.

À partir de 945, on a bien dû constater une fragmentation politique croissante et une forme de désintégration de l'empire, notamment après que les seldjoukides[2] eurent pris le pouvoir à Bagdad.

Le pouvoir de calife se réduisait de plus en plus à une reconnaissance de la souveraineté. Les califes abbassides, qui ne régnaient plus que sur papier, n'avaient pas perdu leur prestige, mais le pouvoir réel était dans les mains de dynasties régionales.

Pendant le califat des Abbassides, la civilisation islamique a fleuri et n'a cessé de se développer. En 1258, Bagdad est pris par les Mongols et le calife al-Musta'sim est assassiné. Les Mongols fondent sur Damas. Ils seront défaits par

les Mamelouks[3], une milice formée d'esclaves à Aïn Djalout en 1260. Ce sont ces mêmes Mamelouks qui prendront Saint-Jean-D'acre, marquant la fin du royaume latin de Jérusalem et de la présence occidentale en Terre sainte.

Les califes abbassides ont légitimé le pouvoir des sultans mamelouks qui ont exercé le véritable pouvoir.

L'Empire ottoman, qui existera plus de 600 ans, fera tomber les empires mamelouks et byzantins. Après la défaite de l'armée mamelouke en 1516 à la bataille de Marj Dabiq, (au nord d'Alep), les Ottomans ont occupé la Syrie et la Palestine. Les Ottomans ont pris Le Caire en 1517. Le sultan s'est présenté comme l'héritier du califat et a pris le titre de calife d'al-Mutawakil III qui était le dernier calife abbasside. Le titre de calife subsistera jusqu'en 1924 lorsque le dernier calife ottoman sera renversé par Atatürk. Exactement 90 ans plus tard, l'État islamique proclamera un nouveau califat dans des portions des territoires d'Irak et de Syrie avec Abou Bakr al-Baghdadi comme nouveau calife, ce qui est un premier pas vers le retour à une société islamique idéale, qui est l'âge d'or des quatre califes bien inspirés.

En fait, il n'a jamais vraiment existé de califat reconnu par tous les musulmans. On ne peut donc pas s'attendre à ce que tous les musulmans reconnaissent le califat de l'État islamique. L'idée, le rêve et l'idéal de restaurer le califat a toujours vécu depuis la suppression du califat ottoman en 1924. La flamme de l'espoir est toujours restée vivace dans le cœur des musulmans.

Le sentiment que le califat était nécessaire était d'autant plus prégnant à la suite des accords de Sykes-Picot prévoyant le partage du Moyen-Orient en zones d'influence entre les puissances françaises et britanniques, à la suite de la colonisation européenne, à la suite de la création de l'État d'Israël[4] au cœur du monde musulman, à la suite des injustices des dictatures séculières arabes, des guerres pour le pétrole et de déstabilisation de nombreux pays au Moyen-Orient. Le maintien d'Israël est considéré comme inévitable, par les djihadistes salafistes, tant que les musulmans ne sont pas réunis derrière le même drapeau.

Ibrahim al-Badri al-Samara'i, le dirigeant de l'État islamique (EI) comprend mieux que quiconque qu'il n'aura jamais le soutien de tous les musulmans. Mais il tente de rassembler autant de musulmans que possible autour de lui. En tant que calife, il a pris le nom symbolique d'Abou Bakr al-Baghdadi al-Husseini al-Qurashi. Analysons ce nom. Abou Bakr est le nom du premier « calife bien

guidé » après la mort du Prophète Mahomet. Al Husseini renvoie au nom de Hussein, le petit-fils du Prophète, qui, avec des membres de sa famille, sera tué à Karbala en 680. Hussein avait refusé de jurer fidélité à Yazid, le fils de Mu'awiya. Il avait fui avec ses femmes, ses enfants et ses partisans en Irak où sa caravane sera décimée. Hussein s'est battu courageusement contre l'armée de Yazid, mais est tombé l'épée à la main. Il a été décapité et sa tête a été envoyée à Damas au calife Yazid. Aujourd'hui encore, son martyre est commémoré chaque année. Al-Qurashi fait référence au nom de la tribu du Prophète.

Selon les partisans de l'État islamique, al-Baghdadi est un descendant du Prophète. Ses aïeux descendraient de la ligne des imams qui descendaient de Fatima, la fille du Prophète. Après que le « Calife Ibrahim », comme il est surnommé par ses sympathisants, eut fait sa première apparition à la grande mosquée de Mossoul, j'ai immédiatement compris qu'il voulait aussi s'attirer les bonnes grâces des chiites. Cela ne vient pas seulement de al-Husseini et al-Qurashi, mais aussi de ses vêtements. Il portait ainsi le même turban que les religieux chiites, comme Hassan Nasrallah, le dirigeant du Hezbollah par exemple.

Le groupe Jabhat al-Nosra collabore avec d'autres groupes rebelles. Il veut d'abord se débarrasser d'Assad. Les jeunes Belges que j'ai rencontrés combattent avec Jabhat al-Nosra, une milice qui compte essentiellement dans ses rangs des Syriens que l'on appelle « Ansar » (partisans). Les combattants étrangers sont appelés « Muhajirin » (immigrants). La coopération entre les Syriens et les Belges en vue de renverser le régime du président Assad se passe en apparence très bien. Le fait que les jeunes Belges essayent de parler correctement l'arabe levantin parlé en Syrie tendrait à démontrer que les interactions avec la population locale sont bonnes.

« Nous pensons qu'il est nécessaire de gagner les cœurs des Syriens. Le repli sur soi ne peut que nourrir l'ignorance, l'angoisse et l'incompréhension », explique ainsi Abou Uthman.

Au cours de mon séjour en Syrie, j'ai ainsi pu suivre les da'wa, de Jabhat al-Nosra. Nous sommes ainsi allés dans un camp de réfugiés près d'Atma, une ville située non loin de la frontière turque. Il abrite quelques milliers de déplacés, dont de très nombreux enfants et adolescents. Les militants de Jabhat al-Nosra, dont

des combattants belges et néerlandais, y ont distribué des colis alimentaires. « Nous allons faire des da'wa dans les camps. On appelle les réfugiés à se rassembler après la prière de Asr, la prière de l'après-midi. Il y a une conférence, une session de questions-réponses, des quizz et nous allons distribuer des cadeaux aux enfants. Nous voulons ainsi rappeler aux Syriens leur religion. Le combat que nous menons est le combat du cœur et de l'esprit. Nous ne combattons pas seulement sur le champ de bataille. On gagnera les cœurs en expliquant ce que l'on fait », dit Abou Batal.

J'ai ainsi pu observer une partie de ces réfugiés, assis sur des chaises en plastique alors qu'ils étaient harangués par des prédicateurs avec des hauts-parleurs. Une attention particulière semble accordée aux très jeunes enfants. Parmi les orateurs, un Algérien. Ou encore un enfant en tunique noire, âgé d'à peine plus de dix ans, une casquette bleue vissée sur la tête. Sur un podium improvisé, devant des hommes à l'aspect pieux, Il rappelle d'une voix stridente, en parfait arabe Coranique, les obligations de tout musulman. « La pire chose, ce sont les nouveautés que l'on veut apporter dans la religion. Toutes les nouveautés sont des innovations. Et toutes les innovations ne sont que déviations », crie-t-il.

Je pense qu'il s'agit du fils d'un combattant. Ils veulent aussi faire participer la foule. Mais, sur le visage des réfugiés, ce n'est pas toujours l'allégresse qui domine. On lit surtout de la résignation dans les regards des adultes qui ne paraissent que peu s'intéresser aux discours. La fatigue aussi domine chez ces déplacés, dont les préoccupations restent le logement, la nourriture et de vivre en sécurité dans un pays en paix. Ils s'expriment peu.

Le lendemain, je me suis rendu avec Abou Saïd sur le marché animé d'Atarib, petite ville syrienne que nous avions traversée lors de mon arrivée. Alep, situé à l'Est, est trop dangereux.

Sur le chemin, le trafic est dense. Beaucoup de maisons sont vides. Mais une fois à Atarib, je pense inévitablement à un décor de film. Je suis frappé par les immeubles détruits et les vitres brisées. Les murs portent les stigmates d'impacts de balles. Le 24 avril 2014, un missile, tiré par l'armée syrienne, est tombé en plein marché. Il y a eu des dizaines de morts.

Un marchand de légumes me raconte alors, avec des larmes dans les yeux, le

bain de sang dont il a été témoin : « C’est ici que j’ai perdu mon fils de 15 ans. Lorsque j’ai vu mon fils couché sur le sol, les entrailles béantes, je n’ai plus pu tenir debout. Le président Assad passe sa colère sur nous. Sur les citoyens, sur les innocents, sur les femmes et sur les enfants. C’est la première fois dans l’histoire qu’un président se comporte ainsi avec sa population. Tout le monde le déteste ici. Le Front al-Nosra est bien. L’État islamique est aussi venu il y a quelques mois. Ils ont tué des innocents. Nous ne voulons pas d’eux. Que Dieu donne la victoire aux rebelles ! » dit-il. Il rend hommage aux combattants belges. « Eux, au moins, ils viennent nous aider. Même Israël est plus miséricordieux qu’Assad. »

Dans une boucherie, le propriétaire me confie que des dizaines de personnes sont mortes ici : « Juste devant ma boucherie, une auto a explosé. Les débris étaient visibles à des dizaines de mètres. Mon oncle et son neveu sont morts. » Il m’explique qu’il y avait des fragments de corps partout. Une banderole, dressée au-dessus du marché, reprend les noms de tous les morts.

Après mon retour, j’ai cherché sur internet les traces du bombardement. Des vidéos existent. On peut ainsi voir le marché d’Atarib quelques instants après qu’il eut été frappé par le missile. La rue est jonchée de décombres, fouillés par les survivants pour s’enquérir du sort d’un proche. Des habitants restent impuissants au-dessus d’un corps inerte. Des restes de corps sont mélangés avec les légumes vendus sur le marché. Des hommes et des femmes, les bras au ciel ou croisés sur la tête, crient leur douleur. Çà et là, des petits foyers témoignent de la violence de l’attaque. Une fumée noire s’échappe de la rue.

Abou Saïd est venu avec moi en ville pour acheter de la nourriture. Il a une liste de courses rédigée par sa femme, Umm Saïd. L’écriture est belle, typiquement féminine, avec des déliés. Cela me fait penser que, même dans des circonstances hors normes comme celles de Syrie, la vie continue, avec ces innocentes tâches quotidiennes. Nous achèterons ainsi du poulet qui venait de Turquie. Le fait que la grande majorité des combattants belges est d’origine marocaine a son influence. La cuisine marocaine est délicieuse et beaucoup de ces jeunes n’apprécient pas la nourriture ici. « Les plats de ma mère sont ce qui me manque le plus », me dit ainsi Abou Saïd.

L’atmosphère est très étrange sur ce marché. Il y a foule dans les rues. Je vois des hommes en armes. Une voiture, qui pourrait être un véhicule de police de

l’Armée syrienne libre, nous dépasse. Avec ma longue barbe et mon keffieh palestinien, flanqué du combattant belge à la silhouette frêle et qui ne quitte pas sa Kalachnikov, j’attire une partie des regards. J’ai l’impression que les Syriens s’interrogent : suis-je un chef djihadiste ? Un porte-parole ? Dans certains des yeux qui se posent sur moi, je crois déceler de la crainte ou une forme d’angoisse. Ici, comme ailleurs en Syrie, je verrai très peu de femmes. Elles portent généralement le niqab. Je pense qu’en raison de la relative anarchie, les hommes ont peur que l’on enlève leurs femmes. Ne voir quasiment aucune femme dans la rue, c’est véritablement un autre monde pour un homme venu d’Europe.

Sur le chemin du retour, nous passons devant une base militaire qui a été conquise. Je regarde constamment vers le ciel quand j’entends un bruit. Je ne m’habitue pas à être sous cette menace venue du ciel. Je ne peux m’empêcher de me dire que c’est la dernière fois. Les combattants européens semblent ne plus rien entendre et être accoutumés à cette épée qui pèse sur leur tête. Ils réagissent tout à fait différemment de moi.

« Il y a toujours le risque d’être touché par un missile tiré par un avion de combat. Lorsque nous allons nous coucher, nous réalisons que c’est peut-être la dernière fois. Mais la mort ne nous fait pas peur. Mourir en martyr n’est pas réservé à tout le monde. De jour, nous sommes aussi prêts à mourir. Nous ne reviendrons peut-être pas à la maison. En fait, nous sommes les combattants les plus nobles, car contrairement aux autres soldats qui feront tout pour revenir, nous défions la mort », me dit Abou Saïd.

Dans la tête d’un jeune djihadiste

Juste avant le coucher du soleil, avec mes deux hôtes, nous retournons nous rafraîchir dans la piscine dans la villa de Rif al-Muhandiseen. Après les expériences difficiles de la journée sur le marché, je plonge dans la piscine pour tenter de tout oublier. Je joue avec une dizaine de jeunes Belges et Néerlandais, qui sont visiblement très proches, une partie de water-polo. « Nous avons des liens très étroits avec les combattants néerlandais.

C’est devenu ici en quelque sorte une Europe en miniature. Nous communiquons en néerlandais. » me dit Abou Uthman. Partout dans cette villa, c’est le néerlandais que j’entends dans ce décor qui n’a absolument rien du plat pays.

Une exception : dans la piscine, j'entends un homme s'exprimer dans un anglais des banlieues de Londres. Je nage dans sa direction et lui demande d'où il vient. « Je suis recherché par Interpol, car les Anglais me soupçonnent d'avoir commis un attentat. Si c'étaient vraiment des hommes, ils viendraient me chercher », dit-il dans un éclat de rire.

Comme la veille, nous rentrons à Urem al-Kubra. L'odeur du repas, préparé par Umm Saïd et Umm Fulaan, imprègne toute la maison. Ces deux femmes cuisinent merveilleusement. Chaque soir, c'est leur cuisine que je partagerai avec Abou Saïd et Abou Fulaan.

Le lendemain, en voiture avec Abou Saïd, je vois défiler des bâtiments détruits. Des rebelles se déplacent en vélomoteur. Abou Saïd s'arrête à une station-service. « Un des avantages de la vie ici est que l'essence ne coûte que 30 centimes le litre » me dit – il en souriant. Je demande à l'employé ce qu'il pense de la situation en Syrie. « C'est mieux maintenant : nous avons confiance en Dieu et avec son aide nous allons briser l'emprise chiite dans notre pays. Bien sûr la qualité de vie était meilleure auparavant. Mais la nourriture et le luxe viennent en seconde place. En premier lieu, c'est notre foi. » Et cet homme a aussi son opinion sur les combattants venus en Syrie : « Ceux que je connais sont bien. Je ne peux rien dire sur les autres. Je ne les connais pas. »

Nous poursuivons notre route et mon hôte poursuit :

« En Belgique, on ne peut s'imaginer vivre sans payer des impôts. Ici, nous ne payons ni impôts ni assurances. Dans un État islamique ou dans un califat, il n'y a pas de taxes à payer. En Belgique, les gens sont esclaves du système capitaliste qui les exploite. On y travaille jour et nuit pour satisfaire ses désirs matériels. Lorsqu'on devient vieux et que l'on se retrouve en maison de repos ou à l'hôpital, personne ne vient nous rendre visite, car ils sont occupés à construire leur vie. Vois-tu Montasser, ici, nous donnons notre vie pour l'œuvre de Dieu afin que nos frères et nos sœurs qui sont sous pression en Occident puissent vivre dans un état islamique. La plupart des gens ici ne croient plus en une aide venue de l'Occident », m'explique Abou Saïd.

Les (candidats) combattants en Syrie rejettent le capitalisme libéral qui, à leurs yeux, « se drape dans la démocratie et est représenté par les régimes de marionnettes néocoloniales et tyranniques ». Pour eux, le système ne peut pas

fonctionner sans la souffrance des peuples, en Occident même et dans le Tiers-Monde.

« L'avantage d'un État islamique est qu'il n'y a pas de facture d'eau, de gaz ou d'électricité. Il n'y a pas d'assurances. Et l'on ne paie pas d'impôts. Il y a bien la zakat, qui s'élève à 2,5 % des bénéfices d'une année. En Belgique, nous sommes esclaves du système. On travaille sans arrêt pour l'argent et pour le matérialisme », m'expliquait ainsi un Belge en Syrie.

L'État islamique qui gouverne avec la loi islamique (charia) représente pour eux la libération d'un monde qui, à leurs yeux, est troublé, injuste, chaotique et dépravé. La charia leur confère une stabilité interne et la clarté ; car la vénération d'Allah y est centrale. Ils veulent appartenir à une société pure et ultra-orthodoxe qui leur permet d'être dans l'honneur de vivre en bon musulman. L'Occident libre et l'expérience de l'islam vrai sont incompatibles.

Selon eux, le capitalisme a conduit l'homme à toutes sortes de dépendances qui font tourner l'économie. Les Occidentaux sont encouragés à fumer, à jouer, à boire de l'alcool et à regarder des films pornographiques. Tous ces vices conduisent à une accoutumance. Ce système profite des faiblesses, des désirs et des aspirations de chacun pour les amener à des pratiques malsaines comme la chirurgie esthétique, l'usure, le sexe hors mariage et la consommation égoïste qui conduisent à la décadence sociale, spirituelle, morale, physique et financière.

Les médias sont vus comme des outils de propagande et non d'information qui droguent et manipulent l'individu. Les djihadistes prétendent que le capitalisme utilise les médias pour faire revêtir les habits de la liberté à ce qui n'est que du malheur. Pour soutenir leur discours, un combattant néerlandais donne l'exemple de l'industrie du tabac qui avait engagé le pionnier des relations publiques modernes, Edward Bernays, pour amener – notamment grâce aux enseignements psychanalytiques de son oncle Sigmund Freud – les femmes à fumer et donc à consommer.

Bien souvent, ces jeunes venus d'Europe se sentent investis d'une mission. Ils pensent qu'ils combattent pour l'avènement d'un État islamique. Ils sont ainsi persuadés que les musulmans d'Europe viendront les rejoindre : ceux qui ne se sentent pas bien dans leur peau, ceux qui ont le sentiment de subir des discriminations, ceux qui n'ont ni revenus ni allocations, ceux qui n'acceptent pas l'interdiction du port du niqab dans les pays européens ou encore les

musulmans ultra-orthodoxes qui veulent vivre sous la charia.

Nous poursuivons notre route. « S'il fallait l'exprimer en termes occidentaux, je dirais que la population syrienne s'est complètement radicalisée », estime Abou Saïd. Il rit beaucoup.

Peut-être que l'humour est une bouée de sauvetage dans les eaux agitées de la Syrie.

Dans l'après-midi, je me rends à nouveau à la villa de Rif al-Muhandiseen. Je m'isole à l'ombre, sur une chaise, en face des trois combattants pour les interviewer. Abou Saïd, Abou Batal et un certain Abou Hudhayfa sont assis côte à côte. En tenue de combat, le visage masqué d'un keffieh arabe, mais chaussés de sandales. Lunettes fumées sur le nez, Abou Batal, assis au milieu, garde sa Kalachnikov sur les genoux et deux grenades dans une poche à hauteur de la poitrine. Abou Hudhayfa est porteur d'un pistolet et d'une ceinture d'explosifs. Abou Fulaan filme l'interview.

Je leur demande s'ils combattent en Syrie. « Nous sommes surtout occupés par le ribat (ce qui signifie garder les frontières). Pendant le ribat, on peut sentir la tension. À tout moment, une bombe peut exploser, les balles sifflent à nos oreilles, c'est à la fois un climat de tension et de crainte. Mais grâce à notre foi et surtout notre dévotion totale à Allah, nous sentons au fond de notre cœur protection et calme. Le calme est plus prégnant que la crainte qui nous habite », dit Abou Hudhayfa. C'est un jeune combattant qui a rejoint le Majlis Shura al-Mujahidin avant de rallier Jabhat al-Nosra. Comme Abou Batal, le tribunal correctionnel d'Anvers l'a condamné à cinq ans de prison pour « participation aux activités d'un groupe terroriste ».

À ma question de savoir s'ils ont un message pour les jeunes musulmans de Belgique, la réponse fuse : « Les plus âgés devraient prendre leurs responsabilités. Nous avons trop peu de combattants. Le peuple syrien a besoin d'hommes, d'argent et d'aide humanitaire. Pour la guerre, il faut de l'argent et les hommes ont besoin de djihad, comme l'a dit Abdullah Azzam », me répond Abou Hudhayfa.

Il tire une feuille de sa poche et nous la lit comme si c'était un poème. « Marche avec moi dans la caravane, la tête bien en avant. Ce chemin nous mènera à la victoire. Le pays où les anges ont déployé leurs ailes. La terre couverte. Des

martyrs souriants qui se réjouissent de la bénédiction reçue. Des hommes, des hommes qui préfèrent voir leurs corps déchirés par les crocs des chiens fous plutôt que d'être emmenés par l'Occident, les mains liées. L'âge d'or de l'islam ne reviendra qu'avec le fil de l'épée. L'âge d'or de l'islam ne reviendra qu'avec le sang sur l'épée au terme de combats sanglants ». Abou Hudhayfa, à la lecture de ce texte, est très ému. Il ne peut retenir quelques larmes. Il retire sa ceinture d'explosifs, enfile son short de natation et plonge dans l'eau. Il nage vers un autre combattant et tente de lui faire boire la tasse. C'est lui qui m'avait dit ne pas avoir peur de se faire exploser si c'était nécessaire.

Le soleil se couche. Je rentre avec Abou Saïd et Abou Fulaan qui a filmé la discussion. Après le repas, Abou Saïd m'en dira plus sur d'autres combattants belges en Syrie, dont certains sont morts aujourd'hui.

Le premier était Abou Jihad, surnom d'un Anversois de dix-neuf ans, qui vit actuellement à Raqqa, ville contrôlée par l'État islamique. Sur Facebook, il avait posté une photo de lui. Dans la main droite, il tenait un AK-47. Son index gauche était pointé vers le ciel, un geste qui renvoie vers l'unicité absolue de Dieu (Tawhid en arabe) et que font très souvent les djihadistes lorsqu'ils posent en photo.

« En fait, Abou Jihad est un suiveur. Il est venu en Syrie pour étancher sa soif d'aventures », explique Abou Saïd. Après la bataille de Khan al-Assal, où Abou Mujahid, un des chefs de Sharia4Belgium est mort, il a posé avec un drapeau du Front Jabhat al-Nosra. « Comment peut-on être aussi stupide ? Le régime nous (les groupes rebelles) accuse d'avoir véritablement provoqué un bain de sang, dont les victimes sont non seulement les soldats d'Assad, mais surtout les populations civiles. Et il pose avec un sourire jusqu'aux oreilles. J'ai toujours eu l'impression qu'Abou Jihad voulait rentrer en Belgique, mais en postant cette photo, il a tout simplement rendu sa situation plus difficile. Il cherchait à attirer l'attention, ne respectait pas les règles et était vraiment nonchalant. »

J'ai eu des contacts avec Abou Jihad via Facebook. Avant mon départ pour la Syrie, mais aussi quand j'étais sur place. Il était toujours prêt à discuter avec moi. Ce qui me frappait était qu'il n'avait que des mots durs pour les combattants du Front Jabhat al-Nosra, car ceux-ci n'étaient pas opposés à l'Armée syrienne libre.

Abou Jihad m'a raconté qu'au départ, il était un combattant de Jabhat al-Nosra.

Ensuite, mécontent, il avait quitté la milice. Selon les combattants de Jabhat al-Nosra que j'ai rencontrés, Abou Jihad a été expulsé de Jabhat al-Nosra, ce qu'il a toujours nié quand nous évoquions le sujet. Il ne voulait rien avoir à faire avec le Front Jabhat al-Nosra, car « celui-ci coopère avec les musulmans impies et les démocrates ».

« Jabhat al-Nosra n'est pas bien. Il combat avec l'Armée syrienne libre et le PKK contre nous. Ils sont loin de la vérité. L'Armée syrienne libre a tué des milliers de frères de l'État islamique. Jabhat al-Nosra n'a rien fait. Pire, ils ont combattu avec l'Armée syrienne libre à Deir ez-Zor. Des idéologues du djihad comme al-Maqdisi ne sont pas ici et ne connaissent donc pas la situation. Nous contrôlons presque toute la Syrie et l'Irak. Nous venons à Alep pour la conquérir. Faris al-Zahrani[5], qui est en prison, est de notre côté. Le groupe yéménite Ansar Sharia va nous soutenir. Nous sommes aussi actifs en Jordanie et en Palestine.

Jabhat al-Nosra n'applique pas la charia. L'Armée syrienne libre dirige. Jabhat al-Nosra n'a rien à dire. C'est risible. Alep, al-Bab et jusque Bagdad sont entre nos mains. Partout la charia est appliquée. Jabhat collabore avec l'Armée syrienne libre qui collabore avec les États-Unis. Le monde entier est contre nous. Notre État restera. Nos frères meurent pour que la charia soit appliquée. Jabhat al-Nosra se bat pour que les démocrates de l'Armée syrienne libre arrivent au pouvoir. Le califat a été proclamé. Tout le monde doit prêter allégeance à notre calife. Es-tu musulman ? Le califat a été proclamé et il est dès lors obligatoire de nous rejoindre. Il n'est pas autorisé de retourner en Belgique. C'est un pays d'incroyants. Le monde entier vient vers nous », affirme Abou Jihad.

Sur une des photos qu'il avait postées sur son compte Facebook, le 23 septembre 2013, Abou Jihad avait inscrit la phrase suivante. « Je ne suis qu'un petit serviteur. Ne l'oublions pas. C'est Allah qui a fait de moi un lion ». C'est la photo qui aurait été prise à Khan al-Assal. Il y a quelques mois, des informations de presse en Belgique ont fait état de la mort d'Abou Jihad lors de combats entre l'État islamique et l'armée syrienne. Il y a quelques semaines toutefois, j'ai appris qu'il serait toujours vivant et qu'il se serait même marié.

Abou Jihad aurait été un membre actif de Sharia4Belgium, d'après Abou Saïd. Après son départ en Syrie, le 15 ou le 16 juin 2013, ses parents avaient prévenu les autorités. Il a été condamné par le tribunal correctionnel d'Anvers à cinq ans

de prison pour « participation aux activités d'un groupe terroriste »[6].

Ce n'est pas le seul à avoir rejoint les rangs de l'État islamique.

Abou Saïd a aussi une opinion sur celui qui se fait appeler Abou Hanifa et qui fut un des dirigeants du groupe Sharia4Belgium. « Abou Hanifa n'est pas un bon combattant. À l'inverse du Prophète – que la paix soit avec lui – il n'est pas tendre, mais dur avec la population syrienne. »

En témoigne ainsi un court texte qu'Abou Hanifa a posté sur son compte Facebook le 6 mars 2015 : « Breaking News. Aujourd'hui les mains d'un voleur ont été coupées. Il a dû marcher en rue à Raqqa tandis que ses mains, attachées par une corde, pendaient autour de son cou. Je lui ai dit qu'il devait se repentir devant Dieu et que son âme en serait purifiée. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Il a dit : « Grâce à Dieu, c'est une renaissance ». C'est la charia, justice pour tous ! »

Abou Hanifa aurait été initialement le garde du corps et le second de Fouad Belkacem, le fondateur de Sharia4Belgium.

Alors que son mentor était en prison, Abou Hanifa a joué un rôle majeur lors des protestations organisées à Borgerhout (un quartier d'Anvers) après la diffusion, sur YouTube, d'extraits du pamphlet anti-islam « L'innocence des musulmans », le 15 septembre 2012.

Il y a pris la parole, criant toute sa colère : « Oh musulmans, Allah, l'inaccessible et le majestueux, dit dans le Coran : Dieu le tout-puissant et les anges expriment leur bénédiction envers le Prophète. Dieu maudit ceux ne respectent pas le message de Dieu ». La foule a bruyamment embrayé, criant « Dieu est grand. »

« Ces soi-disant démocrates qui attaquent les musulmans dans le monde entier, qui violent nos femmes. Et ce n'était pas encore assez. Ils ont maintenant offensé notre Prophète. Qu'Allah leur brise l'échine. Nous sommes ici, musulmans, pour le Prophète. Nous sommes ici pour toi, notre Prophète. Nous t'offrons notre sang, nos âmes, nos ressources, nos familles ». Toujours aussi déchaînée, la foule continue à crier qu'Allah est grand.

« Les infidèles vont de plus en plus loin. Ils ont fait un film sur notre Prophète. Ils ne nous laissent pas tranquilles. Le Prophète a dit : personne ne va réellement

croire tant qu’il ne m’aime pas plus que lui-même. » « N’est-ce pas à cause de cette démocratie que notre Prophète est insulté, que les musulmanes sont attaquées ? », a poursuivi Abou Hanifa, quasiment sans voix.

Il avait ainsi montré qu’il pouvait être un dirigeant. La foule, qui ne comprenait que des adolescents, de jeunes adultes et des militants de Sharia4Belgium, était chauffée à blanc. Un drapeau américain a été brandi. Les manifestants se sont précipités dessus pour le déchirer avant de l’enflammer aux cris de « Down, down USA. Bomb, bomb USA. Obama, Obama, nous sommes tous Oussama (Ben Laden). » Un immense drapeau noir, signe de ralliement des mouvements djihadistes, a alors été déployé à la place.

À l’issue de la manifestation, 230 personnes ont été arrêtées administrativement. Avec ce coup de force, Abou Hanifa, entouré par les adolescents, avait montré qu’il pouvait haranguer une foule avec son discours de haine.

Sur les images de la manifestation prises par des sympathisants de Sharia4Belgium, et qui sont toujours visibles sur YouTube, on reconnaît beaucoup de jeunes musulmans anversois qui ont rejoint la Syrie au fil des années. Qui dit arrestation administrative, dit évidemment liste dressée par la police. Celle-ci prouve qu’au moins 70 des 230 personnes interpellées sont parties en Syrie.

Abou Hanifa a rejoint Majlis Shura al-Mujahidin, qui fera allégeance à l’État islamique. De Syrie, il poste régulièrement des vidéos où il invite les musulmans à le rejoindre en Syrie. Il est actuellement membre de la police religieuse de l’EI – la Hisba – à Raqqa. Le tribunal correctionnel d’Anvers l’a condamné à quinze ans de prison pour « participation aux activités d’un groupe terroriste ».

Abou Saïd connaît également Brian De Mulder, un Anversois de vingt-et-un ans, « agréable et qui reste équilibré ». Ce dernier a aussi rejoint l’État islamique.

Je peux moi-même témoigner que Brian est un garçon aimable et enjoué. J’ai eu de longues discussions avec lui sur Facebook. Il a toujours été amical. Autrefois, il était chrétien. Il a failli devenir footballeur professionnel. Mais, après avoir été remercié par le club de football du Beerschot, un des deux principaux clubs d’Anvers, à l’âge de dix-sept ans, la pression est devenue trop forte sur ses épaules. Il est tombé en dépression. Ses résultats scolaires ont chuté.

Brian De Mulder a décidé de se convertir à l’islam. Via des amis, il est entré en

contact avec Abou Imran (Fouad Belkacem), la figure de proue du mouvement Sharia4Belgium. Il a peu à peu considéré que l'enseignement de Sharia4Belgium était le seul qui valait la peine.

Avec d'autres, comme Abou Hanifa, Abou Mujahid et Abou Faris, qui, comme lui, partiront en Syrie, il a suivi les leçons dispensées dans les locaux de Sharia4Belgium. Les cours sur l'islam y étaient régulièrement pimentés de discours haineux envers la société séculière belge. Il les a si bien intégrés qu'il a commencé à s'agacer du mode de vie de ses copains de classe.

Il a décidé de quitter l'école et de travailler. Il a commencé à étudier l'arabe, à lire le Coran, à porter des tenues musulmanes et à se rendre régulièrement à la mosquée. Il se sentait de plus en plus incompris dans sa famille et s'est isolé. Il a pris part à des actions de protestation menées dans la rue par le groupe Sharia4Belgium.

Il a été arrêté avec un ami pour trafic de cocaïne. En détention préventive, sa haine envers la société n'a fait que croître. Le 15 septembre 2012, il a participé à la manifestation de protestation contre le film anti-prophète « L'innocence des musulmans ».

Il a commencé à consulter de plus en plus de vidéos sur le djihad armé sur YouTube. Le 23 janvier 2013, en compagnie de dix amis, il s'est rendu à l'aéroport de Düsseldorf, pour y prendre l'avion à destination d'Istanbul. En janvier 2014 s'est tenu son procès pour trafic de cocaïne. Il a été condamné par défaut à dix-huit mois de prison et à 6000 euros d'amende. Cela fait maintenant plus deux ans qu'il est en Syrie. Il a fait savoir à plusieurs reprises qu'il comptait ne jamais rentrer en Belgique. Il combat à présent dans les rangs de l'État islamique.

Abou Saïd va plus loin : « Brian avait de bons contacts avec Mohamed Bali, un étudiant en économie à l'Université d'Anvers âgé de vingt-qautre ans. Ils jouaient ensemble au football sur une place. Mohamed Bali est mort l'année dernière. Khalid, son jeune frère qui l'avait suivi en Syrie, est mort quelques semaines avant ton arrivée. Leur grand frère, Abdelaziz, est aussi en Syrie. »

Fatima[7] avait trois enfants

Ses trois garçons se sont envolés, l'un après l'autre, pour la Syrie. Mohamed

Bali (Abou Hudayfa), brillant étudiant effectuant un Master en économie à l'université d'Anvers, est parti fin 2012. Il avait vingt-deux ans. Quelques mois plus tard, Khalid (Abou Hamza), le cadet a fait de même. Il n'avait que seize ans. L'aîné, Abdelaziz, est le dernier à avoir quitté le domicile familial. Et Fatima s'est retrouvée seule.

À son arrivée en Syrie, Khalid a posté un message sur son compte Facebook. « Sache que chacun qui continue à vivre parmi les mécréants vit dans le péché et est un pécheur. Le Prophète – la paix soit avec lui – a en effet dit : « Je me distancie de ceux qui vivent parmi les polythéistes (en arabe, mushrikin). Frère, la migration (en arabe, hijra) est une obligation (en arabe, fard) comme la prière (en arabe, salat) et l'aumône (en arabe, zakat). On ne parle pas de cela à l'école ou dans les cours de religion musulmane, mais c'est la réalité. Si Allah te demande de faire quelque chose, pourquoi dire que l'on ne peut pas le faire ou chercher des excuses. Sache que la vie ici-bas est courte et que la vie après la mort est éternelle. C'est pourquoi nous devons, dans cette vie qui est courte, faire tout ce qu'il faut pour être récompensé dans la vie que nous mènerons dans l'au-delà. Le Prophète – la paix soit avec lui – a dit : « La vie sur terre n'est pas plus longue que la pause sous un arbre lorsque l'on effectue un long voyage ». En d'autres termes, ce monde ne représente rien comparé au paradis. Bats-toi, mon frère. Je souhaite le meilleur pour toi. Le Prophète a dit : « personne ne croit vraiment tant qu'il ne souhaite pas pour les autres ce qu'il souhaite pour luimême ». Au nom d'Allah, je te souhaite le meilleur. Désolé, d'avoir été si long, mais j'espère vraiment que tu viendra en Syrie. Je pourrai t'aider à venir. » À côté de ce texte sur Facebook, Khalid avait aimé les pages Facebook de films dont Le Parrain, Troie, Gladiator. Est-ce surprenant ? Bien sûr que non ! Pour un adolescent, l'aventure et les héros sont évidemment des adjuvants puissants.

C'est un exemple de la façon dont les jeunes qui sont en Syrie attirent leurs amis. C'est là un des modes de recrutement les plus efficaces. Car tout est déjà réglé : le chemin à prendre, les personnes de contact, la manière de franchir la frontière entre la Turquie et la Syrie, le point de chute auprès de personnes que l'on connaît préalablement au départ.

Khalid postait régulièrement des photos sur son compte. On a ainsi pu le voir, un bras autour du cou de son frère Mohamed. Les deux frères portent un qamis neuf ou récemment lavé. Cette tunique pakistanaise est de couleur camouflage. Ils posent devant un tank pris à l'armée syrienne. Du linge pend à un fil. Ils lèvent

l’index vers le ciel, en référence à l’unicité d’Allah.

Mohamed est mort en septembre 2013. Un an plus tard, Abdelaziz, le plus âgé des trois frères et le dernier à être parti, m’a envoyé par le biais de WhatsApp, une photo du cadavre de Mohamed, décédé avant que lui-même ait rejoint la Syrie. Son visage ensanglanté ainsi que les taches de sang sur son uniforme témoignent d’une mort violente lors de combats.

Quelques jours après la mort de Mohamed, Khalid avait posté un autre message sur son compte Facebook. « Nous les musulmans n’avons rien à faire en Belgique ou en Europe. À notre époque, il est obligatoire d’immigrer et de faire revivre notre religion, comme au temps de notre Prophète Mahomet. On peut seulement y parvenir si l’on défend la religion en se levant et en donnant sa vie pour Allah. Nos parents ont seulement immigré pour l’argent et une meilleure vie du Maroc vers l’Europe. Pourquoi ne pourrait-on pas prendre la même décision pour Allah ? Cette vie sur terre ne vaut pas la peine. Ce n’est qu’une courte période au cours de laquelle on est testé par Allah pour voir ce que l’on fera. On doit être fort et accepter l’islam des deux mains, mes frères. Par Allah, regarde ce que ces sales infidèles font avec nos frères et nos sœurs dans le monde entier, comment ils les traitent, tuent nos frères et violent nos sœurs et comment ils les mettent en prison. Frères, il ne faut pas croire ce que les médias disent. Mensonges, mensonges et encore mensonges. Nous devons vraiment nous lever, croire en Allah et partir. Je suis seulement venu ici pour la gloire d’Allah. Nous ne devons pas oublier qu’il n’y a pas seulement un paradis, mais qu’il y a aussi un enfer…

Le jour du Jugement, qui durera 50 000 ans, une mère ne pourra rien faire pour son enfant. Chacun pour soi. Ce sera une journée d’angoisse, sauf pour les martyrs. Le jour du Jugement, les anges demanderont au pauvre immigrant (Muhajir) qui frappera à la porte du paradis : « Que fais-tu ici ? Ne devraistu pas prendre part à la journée du Jugement ? » Ce à quoi le pauvre immigrant répondra : « Pourquoi en tant qu’immigrant dois-je être interrogé ? Je suis un immigrant. » Ce sur quoi les anges lui donneront accès au paradis. C’est la faveur que les immigrants reçoivent. Que reçoivent donc les martyrs ? »

Lorsque j’étais en Syrie, des combattants syriens m’ont demandé si je ne voulais pas me battre. Ils faisaient référence aux faveurs accordées aux martyrs. Lorsque je leur disais que mon djihad était d’une autre nature, ils me répondaient alors de

penser non comme un combattant (Mujahid), mais comme un immigrant (Muhajir).

Régulièrement, j’ai appris que certaines familles sont parties vers ce que le Coran et les hadiths appellent la Terre Sainte de Syrie, non pour combattre, mais pour y vivre. C’est pour moi la preuve que tous ne partent pas se battre, mais que les faveurs accordées aux immigrants (Muhajirin) sont si séduisantes qu’ils préfèrent mener une vie dans un pays en guerre plutôt qu’en Belgique. Cela concerne surtout les femmes qui ont immigré en Syrie pour soutenir moralement leur mari. Les hommes qui combattent en Syrie et en Irak veulent aller plus loin : le statut de martyr, combiné à celui de Muhajir, est encore plus élevé. C’est le cas de Khalid, Mohamed et Abdelaziz.

Quelques jours après sa mort, en juin 2014, on a encore pu voir Khalid, souriant, sur son compte Facebook, sans uniforme. Ses cheveux avaient poussé. Sa coiffure le faisait ressembler à Marouane Fellaini, le footballeur belge d’origine marocaine qui fait les beaux jours de Manchester United. Accroupi, Khalid tenait dans ses bras un agneau.

En 2014, Abdelaziz a posté sur son compte Facebook, un texte qu’il présente comme la « lettre d’adieu de mon frère Abou Hamza » (Khalid Bali).

Après avoir longuement loué Allah, Khalid rend hommage à sa famille. Voici sa lettre :

« Je veux d’abord demander pardon à ma famille. Je veux dire à ma mère que je l’aime et qu’elle a toujours été là pour moi. Tu étais vraiment une bonne mère. Je veux t’en remercier. Mère, sois heureuse, ne sois pas triste. Je sais que cela est difficile pour toi, mais c’est une obligation. Sache qu’après cette vie, on n’éprouve plus aucune douleur, Inch Allah. Qu’est-ce qui peut être mieux que le fait que tous tes fils soient en marche vers Allah ? Que tous ils soient devenus des martyrs ? Qu’ils pourront le jour du Jugement dernier intercéder en ta faveur ? Un martyr peut intercéder pour que sa mère accède au paradis. C’est une faveur qu’Allah leur accorde.

Que peut-il arriver de mieux, mère aimée ? Sois patiente et persévérante et nous nous retrouverons au jannah (un terme arabe pour désigner le paradis).

À mon père, je veux dire que je l’aime énormément. Je n’aurais pu avoir un

meilleur père. Nous avons eu de très bons moments ensemble et j'espère que nous aurons encore des moments plus agréables dans l'au-delà. Sache qu'Allah nous a créés seulement pour qu'on l'honore. Allah a donné un répit au Shaytan (diable) et il essaie de nous égarer. Obéissez à Allah et craignezle. Redoutez sa sanction et espérez en sa miséricorde. Faites vos invocations et nous serons ensemble au jannah.

Je veux aussi demander pardon à tous les frères. Je veux vous dire que je vous aime au nom d'Allah. Offrez votre vie (qui vient d'Allah) pour Lui et vous recevrez une vie qui est bien meilleure que la première. Prenez les compagnons du Prophète comme exemple. »

Abdelaziz Bali a aussi posté un témoignage sur son frère Abou Hudayfa (Mohamed Bali), qui est décrit comme « un exemple pour la jeunesse d'aujourd'hui ». Je ne sais pas qui a écrit ce témoignage. Je n'ai pu en identifier l'auteur. Voici ce texte avec, à la fin de celui-ci, un appel à la communauté musulmane et, plus particulièrement, à ceux qui vivent en Belgique et aux Pays-Bas :

Son vrai nom est Mohamed Bali, mais il avait pris le nom d'Abou Hudayfa. C'est un frère âgé de 23 ans originaire d'Anvers. Je le connaissais mieux que quiconque. Il était un de mes meilleurs amis. Dans notre quartier, je jouais souvent au football avec lui. Très jeune déjà, il a commencé à encourager notre foi. Il voulait tout savoir sur l'Islam. C'est pourquoi, après l'école, il suivait des conférences. Le soir, avant de s'endormir, il écoutait pendant des heures sur son lecteur mp3 le Coran ou des conférences du Sheikh Anwar al Awlaki. Lorsqu'il avait le casque sur les oreilles pour étudier le Coran, il demandait souvent à son jeune frère Khalid de lui peigner les cheveux avec les doigts. Cela lui était très agréable. Très jeune, il était déjà très intelligent. Ses oncles maternels ont remarqué qu'il était très fort en mathématiques. Il a étudié à l'université d'Anvers. Après les cours et le week-end, nous allions souvent jouer au football. C'était son hobby et il était très fort. Il s'est inscrit dans un club de football en salle où il a joué presque deux ans. Ses équipiers l'appréciaient beaucoup. Il était extraordinaire. Il était toujours là pour ses parents, ses frères, sa famille ou ses amis. À Anvers, certains l'appréciaient davantage que leurs propres enfants. Il était très amusant. Il était un exemple pour ses frères. Lorsqu'il voyait que les droits des musulmans étaient bafoués, il était toujours un des premiers à se lever pour défendre l'islam.

Lorsque le Prophète – la paix soit avec lui – a été offensé dans le monde entier[8], il s'est levé et a pris part à une manifestation à Borgerhout qui a commencé de manière bizarre. Lorsque notre frère Abou Ateeq, un ancien patron de Sharia4Belgiqum, mort en Syrie, a été interpellé sans raison par la police, il a estimé qu'il ne pouvait pas se taire et il s'est adressé à la foule – qui comptait 300 hommes – et à la police. Il a demandé d'une voix claire et forte pourquoi notre frère avait été interpellé sans raison. Il a rejoint un groupe de jeunes à Anvers qui exhortait au bien et bannissait le mal. Allah a dit dans le Coran que vous êtes les meilleurs, car vous encouragez le bien et interdisez le mal.

Mohamed n'avait pas peur de s'exprimer en rue sur l'islam. Je suis allé avec lui et il s'adressait aussi bien aux musulmans qu'aux non-croyants. Il leur montrait combien l'islam et la prière étaient importants. Il a ensuite commencé à étudier de plus en plus le Coran et il voulait tout savoir sur la vie de notre bien-aimé Prophète Mahomet. Je recommande à tous de lire le récit de la vie du meilleur homme qui ait jamais vécu sur terre, le Prophète Mahomet.

Plus notre frère Abou Hudayfa lisait sur l'islam, plus il pratiquait. Après un moment, il s'est laissé pousser la barbe. Il a commencé à lire davantage sur l'importance du djihad dans la vie du Prophète Mahomet.

Au début de l'insurrection en Syrie, le monde entier a pu voir comment les soldats du dictateur Bachar el-Assad traitaient nos frères et nos sœurs musulmans. Comment rester sans rien faire lorsque le sang des musulmans coule. Le Prophète a dit : « La communauté des musulmans est comme un corps. Si une partie du corps souffre, toutes les parties se rassemblent pour combattre le mal. » Dans un autre hadith, il a dit : « celui qui ne se préoccupe pas de la situation des musulmans ne fait pas partie de la communauté ». Notre frère Abou Hudayfa ne pouvait pas regarder impuissant nos frères et nos sœurs se faire abattre en Syrie. Il a gagné la Syrie pour combattre et aider les musulmans. Une fois en Syrie, il s'est installé à Alep où il a été très rapidement apprécié par les moudjahidines et par les civils syriens. Il a laissé derrière lui ses parents, ses frères, sa famille, ses amis et ses études.

Simplement pour Allah. Puisse Allah le récompenser. Ainsi dans la sourate At Tawba (le repentir), il est dit : Si vos pères, vos enfants, vos frères, vos épouses et votre tribu, vos biens déjà acquis ou votre commerce qui vous semble battre de l'aile, ainsi que les demeures qui vous donnent pleine satisfaction, sont plus

agréables à vos yeux qu'Allah, Son Prophète ou le combat pour l'affirmation de Son chemin, alors attendez jusqu'à ce qu'Allah vienne avec Son décret. Allah n'oriente pas dans le même chemin le peuple des pervers. (Coran 9 : 24).

J'invite nos frères et nos sœurs musulmans qui vivent en Belgique, aux Pays-Bas et dans le monde entier à se rendre en Syrie (Sham) pour rejoindre l'État islamique en Irak et Sham (mieux connu sous le nom d'ISIS). Ce groupe fait tout pour appliquer les lois d'Allah dans tous les territoires qu'il conquiert. La guerre en Syrie (Sham) a maintenant trois ans. Nos frères qui dans le monde entier sont qualifiés de terroristes sont venus combattre pour Allah. Ils combattent avec leurs ressources, leur âme et leurs paroles. Leur but est de contenter Allah.

Abou Hudayfa, qui a vécu environ un an en Syrie, a consacré son temps à la lecture du Coran, a préparé des conférences qu'il donnait aux moudjahidines. Pendant la nuit, il montait souvent la garde, ce qu'on appelle le ribat. Il le faisait pour que ses frères puissent dormir en sécurité et pour que les ennemis d'Allah ne puissent gagner du terrain. Le Prophète a dit qu'un jour de ribat est meilleur que le monde et tout ce qui s'y trouve.

Abou Hudayfa était connu comme très doux et dévoué à ses frères. Envers les ennemis d'Allah, il était dur et ne montrait ni miséricorde ni pitié. Il est devenu martyr, dans la province d'Hama, au cours de la troisième bataille à laquelle il a pris part avec un millier de combattants. Puisse Allah accepter son martyre. Cette bataille, en septembre 2013, était jusque-là, la plus grande à laquelle avait pris part ISIS. Il était en première ligne avec, à ses côtés, Khalid, son jeune frère courageux. Au cours de cette bataille, il a été touché d'une première balle, qui a brisé son bras droit. Abou Amine, qui était à côté de lui, l'a immédiatement soigné. Tout comme son frère, il lui a conseillé de reculer. Mais ce lion a pris son AK-47 et s'est dirigé vers l'ennemi, malgré son bras cassé. Il a été atteint aux jambes de deux balles tirées par un sniper, si bien qu'il ne pouvait plus avancer. Ses dernières paroles ont été : « Frères, restez ensemble de telle sorte que le Shaytan[9] ne pourra pas vous tromper. » C'est alors qu'il a été touché d'une balle à la tête qui lui a été fatale. Puisse Allah lui accorder la place la plus haute au paradis. Finalement, nous avons gagné cette bataille et obtenu un énorme butin de guerre. Les frères qui étaient avec Abou Hudayfa et qui ont vu sa dépouille m'ont dit : « Par Allah, il sent le musc. Abou Hudayfa, tu as gagné une place près de Dieu. »

Allah a dit :

« Ne crois pas que ceux qui ont combattu dans la voie d'Allah sont morts. Non, ils sont vivants auprès de leur Seigneur. Ils seront gratifiés. » (Coran 3:169)

Récemment, Abou Hamza (Khalid Bali) – le jeune frère, âgé de dix-sept ans, d'Abou Hudayfa – est aussi devenu un martyr. Puisse Allah l'accepter. Ce soi-disant mineur était bien plus adulte et viril que la plupart des frères belges adultes. Khalid Bali prévoyait de bientôt se marier, mais Allah avait d'autres plans pour lui.

Et voici ce que j'ai à dire à la communauté musulmane d'Anvers : « Soutenez les parents de ces deux frères qui se sont battus comme des lions fisabililah (sur la voie d'Allah). Ils ont vendu leur âme à Allah. Par Allah, ces parents ont besoin de votre soutien. Puisse Allah faire patienter les parents de ces deux shuhada (martyrs en arabe). N'oubliez pas de faire vos invocations pour les moudjahidines, car ils continuent à se battre pour Allah et ne renoncent pas. Puisse Allah leur offrir la victoire. »

Abdelaziz, l'aîné des trois frères, est parti avant la mort de Khalid, mais après celle de Mohamed. C'est le seul qui est toujours vivant. Il vit plus que vraisemblablement à Raqqa, la capitale du califat de l'État islamique. Je l'avais longuement interrogé en septembre 2014.

« Aujourd'hui, disait-il dans un de ses derniers messages, il y a eu cinquante-huit morts dans un bombardement. Neuf frères de l'État islamique, dont un Belge, sont morts. Il y a eu de nombreux blessés graves. Des femmes et des enfants ont perdu des bras ou des jambes. Certains des cadavres sont à ce point brûlés qu'on ne peut les reconnaître ».

Il m'a dit que s'il était parti, c'était pour le djihad armé. Et il fait référence aux trois armées musulmanes annoncées par le Prophète Mahomet ; une au Levant, une en Irak et une au Yémen. « Lorsque les compagnons du Prophète lui ont demandé quelle armée ils devaient rejoindre, il leur a dit celle du Levant.

Ce que j'ai fait ».

C'est dans cette tradition qu'il situe son combat : « Allah a dit que ceux qui croient devaient émigrer et mener le djihad : ils recevront la plus haute place au paradis. »

Il ne trouve rien à redire aux décapitations pratiquées par l'État islamique, car on est dans un contexte de guerre entre les croyants et les incroyants. « Les États-Unis, relève-t-il, emploient des drones et tuent des innocents. » Il dit haut et fort – c'était peu après l'assassinat de deux journalistes américains – au sujet des décapitations : « Ce n'est pas une menace, c'est une promesse ». Pour lui, l'État islamique ne tue pas sans raison et ses méthodes à Raqqa portent leurs fruits : « Il n'y a plus de voleurs, car on leur coupe les mains », dit-il. Il n'y a que peu de place pour l'émotion dans son discours : « Tuer peut être rapide et clinique. Couper une tête provoque une peur panique chez l'ennemi. Depuis que notre frère a décapité les deux journalistes, le monde entier a peur de l'État islamique. C'est notre but. »

« Ses héros et modèles, comme ceux des autres jeunes venus d'Europe, dit-il, ne sont plus Lionel Messi ou Christiano Ronaldo, mais Oussama Ben Laden et Abou Bakr al-Baghdadi ». Il a la dent dure contre la Belgique d'où il vient : « Filip Dewinter (leader de l'extrême droite à Anvers) a fait photographier sa fille habillée comme une prostituée et lui a mis un niqab. Ces affiches politiques ont été placardées dans des quartiers marocains d'Anvers. Trouvez-vous cela normal ? En Belgique, il n'y a pas de liberté d'expression pour les musulmans. Si l'on dit que ce qu'a fait Ben Laden est bien, on est accusé d'incitation à la haine. » Il est convaincu que la Belgique prend des mesures orientées contre les musulmans : « Une interdiction du niqab, du voile et bientôt de la barbe ? » Et de poursuivre : « Si un juif va combattre en Israël et tuer à Gaza, il peut revenir, tandis qu'un musulman de retour de Syrie se retrouve en prison. » Quand on lui demande si la Belgique lui manque, il reconnaît que cela peut lui arriver, mais s'en sort avec une pirouette : « Ma famille et mes amis me manquent, tout comme les snacks qui préparaient du tiramisu sans alcool. » Et il est aussi critique sur la France : « On ne peut prier sur la voie publique. Ce qui signifie que si tu vas de la Belgique au Maroc en voiture et que tu t'arrêtes pour prier à une station-service, on peut appeler la police ».

Il dit connaître d'autres Belges à Raqqa : certains, comme lui, ont été jugés par défaut par le tribunal correctionnel d'Anvers. « Ce que la Belgique ou la justice décident ne nous intéresse pas, car nous ne voulons pas y retourner ». Et si certains envisagent de rentrer, ils savent qu'ils seront poursuivis, donc ils ne le font pas : « J'aimerais rendre visite à mes parents. Mais si je le fais, je vole le lendemain en prison ».

Il qualifie « d'important » le risque qu'un attentat soit commis en Belgique par des combattants de l'État islamique de retour. On était alors quatre mois avant l'assaut donné par la police belge contre une cellule de djihadistes à Verviers au cours duquel deux hommes de retour de Syrie ont été tués. « Si on laissait les musulmans tranquilles, il ne se passerait rien », poursuit-il : « L'État islamique n'a peut-être pas d'armes lourdes, mais il a des hommes. Nous ne sommes pas des lâches et nous n'avons pas peur de la mort ». Mohammed Merah, qui a tué trois militaires français et quatre personnes de confession juive, est un héros pour lui : « Ce qu'il a fait est juste. Je l'aime comme un frère. »

Et il le dit sans ambiguïté : « Mon rêve est de mourir en martyr pour Allah. Le jour du Jugement, tous les martyrs seront récompensés. Nous préférons la mort à la vie. Et c'est précisément la raison pour laquelle l'Occident a si peur de nous. »

J'ai encore des contacts quasi quotidiens avec lui sur WhatsApp. Je le fais pour pouvoir informer sa mère de sa situation en Syrie. Parfois, quand elle ne parvient pas à entrer en contact avec son fils, elle m'appelle ou elle m'envoie des SMS ou des messages électroniques très tard en soirée.

Elle me demande si j'ai encore eu des contacts avec Abdelaziz et voudrait que je le persuade de rentrer. Elle veut qu'il soit près d'elle, car il est le seul fils qui lui reste. Je tente de la rassurer : lui dire qu'il est toujours en vie, qu'il dit qu'il est plus heureux là-bas qu'en Belgique, qu'il m'envoie des photos où on le voit déguster des cocktails de fruits, qu'il l'aime, que je ferai tout pour l'aider, même si je devais aller avec elle à la frontière syrienne pour le voir.

Je vais parfois chez elle où je me sens toujours le bienvenu. J'ai parfois l'impression qu'elle me considère un peu comme son fils.

Deux de ses garçons sont morts. Le troisième est en Syrie. Elle projette son instinct maternel sur moi, qui suis un intermédiaire entre elle et Abdelaziz. Cela me touche. Quand elle parle de ses fils, et plus spécialement de Khalid, elle commence à pleurer. Je me sens tout à fait démuni, car je ne peux pas faire grand-chose pour atténuer son chagrin. Mais je tiens à lui montrer que je serai toujours là. Parfois un seul mot peut suffire pour lui redonner le sourire.

Lors de notre dernier contact, avant la publication de cet ouvrage, elle était très inquiète : Abdelaziz n'avait plus donné de ses nouvelles depuis dix-huit jours. Il était 22 heures. J'ai immédiatement tenté de joindre, via un message privé sur

Facebook, un combattant de l'État islamique qui connaissait Abdelaziz. À peine quelques minutes plus tard, il m'a répondu. J'ai rappelé sa mère pour tenter de la rassurer. Elle m'a dit qu'elle partait au Maroc trois jours plus tard et m'a dit que si elle habitait plus près de chez moi, elle préparerait mes repas. Elle m'a demandé si je voulais qu'elle me ramène une femme du Maroc pour épouse (rires).

L'attitude des autorités lui laisse un goût amer : « Mes appels à l'aide n'ont jamais été entendus. Chaque fois que j'ai cherché de l'aide, l'État n'a pas écouté. Et maintenant que la chèvre est noyée, tous les médias veulent me parler. Les photos et les noms de mes fils ont été publiés dans les journaux. Pour nous, c'est un déchirement. J'ai été complètement chavirée par leur départ. Le chemin qu'ils ont pris est un choix personnel et notre famille n'est pas en faute. Celle qui souffre le plus, c'est leur mère. J'ai droit à mon intimité. Le processus de deuil est extrêmement difficile. Aucun parent au monde ne pourrait supporter cette souffrance. Ma vie n'est plus qu'une suite de prise de calmants et de somnifères. J'ai éduqué mes enfants jour et nuit et maintenant ils ont disparu. Je ne pense pas que je pourrai jamais surmonter leur départ. Lorsque je serai vieille et malade, mes fils ne seront pas là pour m'embrasser ou me réconforter. Les autorités ne m'ont jamais dit un mot de réconfort. »

Ce n'est pas la seule mère que j'ai rencontrée : Umm Abou Muhajid est une femme de quarante-deux ans. Son fils Abou Muhajid est mort en 2013 en Syrie : « Mon fils, qui n'avait jusque-là montré aucun intérêt pour l'islam, a commencé à pratiquer en 2009 lorsque j'ai divorcé. Il s'est laissé pousser la barbe et s'est rendu régulièrement à la mosquée. Il s'est intéressé de plus en plus à l'islam. Il était choqué par l'interdiction du voile et l'interdiction du niqab. Il cherchait à savoir pourquoi les musulmans étaient maltraités partout dans le monde. C'est alors qu'il a découvert Sharia4Belgium. Après un temps, mon fils ne pouvait plus se promener en rue sans être arrêté et enfermé dans un cachot pour la nuit. Le lendemain, on disait que c'était un malentendu. Mon fils a senti que sa place n'était plus ici. Il a décidé d'aller aider ses frères en Syrie. Il m'a régulièrement téléphoné et me disait clairement que c'était son choix. Et que personne ne pourrait le dissuader. Dix mois après son départ, j'ai reçu un appel téléphonique de ma fille pour me signaler que mon fils était devenu un martyr. Mon monde s'est écroulé. Je l'avais à peine appris que la police était là. Abou Imran (Fouad Belkacem) était proche de notre famille. Il n'a recruté personne. Le véritable recruteur, c'est Filip Dewinter, le leader de l'extrême droite à Anvers qui a

toujours dit que les musulmans devaient partir s'ils pensaient que ce pays ne leur convenait pas. »

Le fils de Sarah, une autre de ces mères éplorées, combat actuellement avec l'État islamique à Raqqa, dans le nord de la Syrie. Elle explique : « J'ai le sentiment que personne n'a le moindre respect pour notre chagrin. Le départ de nos enfants est d'abord une perte pour nous, leurs parents. C'est nous qui devons tout supporter, comme si l'on devait être punis pour les actes que les autres ont commis. Nos fils sont partis en Syrie, car ils n'étaient respectés en aucune façon ici. Ils étaient continuellement discriminés et provoqués. Les autorités ne se sont jamais préoccupées de mon fils, sauf quand il était trop tard. Il est scandaleux que des membres de ma famille se retrouvent avec leur nom et leur photo dans les journaux. Je n'ai plus de vie privée. Je ne peux pas envisager l'avenir. Je n'ai plus rien. Nous essayons de vivre avec ce que nous avons perdu. Mais les médias ne nous laissent aucun répit. »

Ces mères restent mères, quoi que leurs enfants aient fait, où qu'ils se trouvent. Aujourd'hui, une association de mères de jeunes partis en Syrie a vu le jour à Bruxelles. Démunies, elles sont souvent la cible de la police, interrogées comme suspectes.

Elles présentent toutes le même profil : des femmes qui n'ont pas vu l'extrémisation violente de leurs enfants. Celles, plus rares, qui l'ont vu, sont les auteures d'actions désespérées pour essayer, sans succès, de les retenir.

Flashback – Syrie

En Syrie, au cours de cette même soirée pendant laquelle Abou Saïd m'avait parlé des combattants, Abou Fulaan était venu nous apporter des fruits. Quelques minutes plus tard, c'étaient Abou Uthman, Abou Hudhayfa, Abou Batal qui nous rejoignaient au salon du premier étage.

« Nous faisons tourner l'économie néerlandaise depuis la Syrie », déclare-t-il en s'asseyant dans un rire. « Je suis depuis neuf mois en Syrie, depuis octobre 2013, et pour moi c'est clair, le djihad armé est obligatoire », continue-t-il comme une déclaration d'identité. Je lui demande pourquoi il a choisi la Syrie. » Le chemin vers la Syrie, me dit-il, est une route aisée. Le Prophète – paix soit avec lui – a parlé d'al-Sham (le levant). Abou Handala m'a aidé dans mon cheminement vers

l’islam. Il me demandait de venir à la mosquée. Et chaque fois, je lui disais que ce serait pour une autre fois. Je suis allé avec lui quelques fois à la mosquée du Dôme à Anvers. Puis je m’y suis rendu de plus en plus. J’ai appris à connaître un autre islam et j’ai découvert des connaissances qui étaient cachées. Il y avait des interprétations qui ne me convenaient pas. La miséricorde, le bien envers ses voisins, les prières pour la Syrie ou la Palestine étaient insuffisants. »

En trempant mes lèvres dans le thé brûlant, je les écoute et les regarde. Mon esprit essaye de faire la liaison entre ces jeunes que j’aurais pu croiser dans les rues de la ville en jeans et t-shirt et ces combattants qui se trouvent à des milliers de kilomètres de l’endroit où ils sont nés, de leur famille, de leurs habitudes de vie du temps où ils étaient en Europe. Que se passe-t-il dans leur tête ? Comment justifient-ils un changement de vie si radical ? Comment leur personnalité s’est-elle remodelée ?

En demandant à Abou Fulaan s’il connaît Abou Mujahid, un des dirigeants de Sharia4Belgium mort le 22 juin 2013, je m’interroge. « Naturellement, me répond-il, je le connais. Il s’appelle en fait Noureddine Abouallal. Il était très connu à Anvers. Je le connaissais avant qu’il ne commence à pratiquer sa religion. C’est un frère qui est mort à l’âge de vingt-trois ans, deux à trois ans après qu’il soit devenu un véritable musulman. Il était auparavant un champion du jeu vidéo Counterstrike. Comme les autres enfants de la famille, il a eu tout ce qu’il voulait dans cette vie : ses parents lui ont donné une voiture. Il allait régulièrement au Maroc. Il était originaire du Rif marocain et n’était pas vraiment croyant. Ses parents ne parlaient pas le rifain. Lorsqu’il s’est rapproché de la religion, il a décidé d’aller chercher une femme dans le Rif. Il recherchait de manière correcte le contact avec les femmes. Il s’est finalement marié avec Umm Mujahid. Il allait d’abord dans la mosquée du Dôme à Anvers. Il a ensuite fréquenté Sharia4Belgium et c’est comme cela qu’il est devenu ce qu’il est devenu.

S’il a quitté le Dôme, c’est parce qu’il avait l’impression qu’il était sous la coupe des imams d’État. Après être devenu pratiquant, il a commencé à penser que la foi était bien plus que ce que l’on entendait au Dôme. Il est devenu livreur. Tous les jours, avec sa camionnette, il livrait des colis. Il était harcelé dans certains quartiers où des policiers le prenaient pour cible. Ils le reconnaissaient. Il était clairement victime de harcèlement. Montasser, je vais te donner un exemple. Par

manque de place, il lui était impossible de stationner sa voiture. Il a mis ses clignotants et a ouvert son coffre pour la livraison, ce que permet le Code de la route belge. Les policiers l'ont verbalisé bien que la loi autorise une livraison de cinq minutes. Selon lui, c'était en raison de son apparence. Ils ne voulaient pas le voir en rue. Les policiers ont des supérieurs. 80 % des musulmans sont maltraités et ces supérieurs le savent. Je pense que ce sont eux qui donnent des ordres dans ce sens.

Abou Batal abonde dans le même sens :

« Les policiers se comportent comme des racistes. Les musulmans qui veulent pratiquer leur religion sont harcelés. La population belge ne le sait pas. Ce phénomène est très répandu dans la société. Lorsque le parti d'extrême droite Vlaams Belang a recueilli davantage de suffrages, on a commencé à parler d'un problème marocain. Autrefois, c'était les Marocains qui étaient visés. Maintenant, ce sont les musulmans pratiquants. Abou Mujahid m'a dit que les policiers nous forcent à choisir un camp. Nous sommes stigmatisés. Cela ne va pas. Les musulmans doivent prendre leurs responsabilités. Ou bien tu fais partie de cette société en ne pratiquant pas complètement ta foi, ou bien tu suis l'islam qu'ils reconnaissent, mais qui n'est pas nôtre. Si tu choisis de pratiquer, cela n'ira pas. Tu subiras alors le harcèlement de la police, sur ton lieu de travail et à l'école. Tu seras confronté à des enseignants racistes. Le terreau sur lequel se développe la radicalisation violente est l'injustice. À l'école, un élève qui prend la défense des combattants partis en Syrie est poursuivi. Les enseignants et la direction de l'établissement donnent son nom à la police. »

Et Abou Uthman de poursuivre :

« Pensez-vous que vous croirez sans être testés ? Allah dit dans le Coran : « Les hommes croient-ils qu'on les laissera dire "Nous croyons", sans qu'ils soient pour autant mis à l'épreuve de leurs dires ? » (29:2). Afin de distinguer la vérité du mensonge, nous sommes testés. On reçoit une étiquette de musulman radicalisé si l'on s'exprime sur l'injustice commise par l'Occident dans le monde arabe. Nous ne devrions pas prendre un peu de ceci et un peu de cela, mais suivre notre foi. Nous pouvons vivre avec les autres, regarde combien de nationalités il y a ici. Il y a de la place pour les chrétiens et les Juifs en tant que peuples du Livre. Jabhat al-Nosra a libéré récemment des religieuses chrétiennes qui ne tarissaient pas d'éloges à notre égard. Abou Mujahid a choisi de vivre sa

foi dans la forme la plus pure, de marcher dans les pas des as-salaf as-salih (les trois premières générations de l'islam). Il était attiré par les da'wa (prêches de rue destinés à convaincre) de Sharia4Belgium. Cette organisation n'a pas commis ce dont on l'accuse. Elle n'a pas recruté de jeunes pour les envoyer en Syrie. Elle veillait simplement à ce que les musulmans se développent dans l'islam. »

Sharia4Belgium : une filière de recrutement pour la Syrie et l'Irak ?

La loi islamique (charia) est développée par des érudits musulmans (en arabe, ouléma). L'ensemble des lois et des règles auxquelles le musulman doit se soumettre pour créer une société juste est donc appelé la charia. La charia n'a pas été révélée, comme le Coran. C'est à partir de la jurisprudence islamique (fiqh, en arabe) que les érudits distillent les lois et les règles tirées du Coran et de la tradition du Prophète (hadith en arabe) en vue d'essayer d'en retirer les préceptes et les interdits de Dieu.

En Occident, le concept de charia renvoie souvent à l'image de la lapidation des femmes et des hommes infidèles, des mains coupées des voleurs ou du port de la burqa par les femmes. En réalité, le concept est bien plus complexe et compte cinq parties : la croyance (en arabe, i'tiqadat), les croyances et les pratiques du culte (en arabe, 'ibada), la manière de se comporter, les normes et étiquettes (en arabe, adab), les interactions entre les personnes (en arabe, mu'amalat) et les sanctions (en arabe, uqubat).

Ainsi, la plupart des versets du Coran ne se préoccupent que de la loi divine relative au culte et aux normes éthiques. Seuls quelques-uns ont trait au droit de la famille et au droit successoral, au droit pénal et aux interactions avec les non-musulmans. Le volet relatif au pénal n'est qu'une petite partie de la charia. En recommandant le bien (al-ma'ruf en arabe) et l'interdiction du mal (al-munkar en arabe), la charia est là pour maintenir un État islamique.

Dans le monde arabe, il y a des désaccords sur la manière de mettre en œuvre la charia. Pour beaucoup de théologiens musulmans, la charia devrait préfigurer le processus de transformation des musulmans eux-mêmes. Les musulmans devraient d'abord s'en tenir aux préceptes du Coran. Selon eux, la société en deviendrait elle-même plus juste. Ils estiment que la charia ne doit pas être

imposée, mais que les gens doivent tendre vers le bien de telle sorte que la charia viendrait ainsi d'elle-même.

Néanmoins, l'État islamique, certains pays musulmans, et des organisations salafistes djihadistes plaident pour la mise en œuvre de la charia par le haut et non à partir des gens ou de leur cœur. L'État islamique en Irak et en Syrie insiste sur l'importance de l'application radicale du droit pénal afin de structurer la société. Les djihadistes salafistes postulent qu'il est obligatoire d'organiser la société en vertu de la loi islamique.

Le Front Jabhat al-Nosra (la branche d'Al-Qaïda en Syrie) se basant sur les déclarations et les points de vue adoptés par des érudits et certains idéologues du djihad, pose que la charia n'est actuellement pas requise. Les combattants du Front Jabhat al-Nosra veulent combattre l'armée de Bachar el-Assad, faire chuter le régime et mettre un terme au bain de sang. Arrêter celui ou ceux qui combat (tent) et tue (nt) les musulmans est, selon les érudits et les idéologues du djihad qu'ils citent, la priorité religieuse (daf' al-sa'il en arabe). Le Front Jabhat al-Nosra compte appliquer la charia lorsque le moment sera propice. Il estime que la djizia (la taxe imposée aux non-musulmans en échange de leur protection) que réclame l'État islamique est absurde, tout simplement parce que l'État islamique n'est pas en mesure de protéger les chrétiens. Il n'accepte pas plus que l'on coupe les mains aux voleurs car, en temps de guerre, les gens vivent dans la pauvreté. Il est évident pour eux qu'aussi longtemps que la guerre se poursuit, le volet pénal de la charia ne doit pas être appliqué.

Pourtant, dès la proclamation du califat, le calife de l'État islamique Abou Bakr al-Baghdadi a tiré son pouvoir de la charia. L'État islamique est, aux yeux de ses dirigeants, de ses combattants, de ses soutiens et de ses sympathisants, un État pour lequel l'application de la charia est une obligation. Le califat doit être géré intégralement en fonction de la charia. Aussi longtemps qu'Abou Bakr al-Baghdadi appliquera la charia, son autorité et son leadership seront légitimés.

C'est surtout de là que vient le soutien dont le calife peut jouir en Occident parmi les sympathisants de l'État islamique. Les jeunes musulmans qui ont le sentiment que leur identité musulmane ne peut s'exprimer en raison de restrictions aspirent à vivre sous la loi divine. Leur départ vers le califat en Syrie et en Irak s'explique souvent simplement par le fait qu'ils ont l'impression qu'ils ne pourront vivre pleinement leur foi qu'une fois là-bas. L'État islamique fait

largement usage de cet argument pour recruter.

Pour Abou Muhammad al-Maqdisi, qui soutient le Front Jabhat al-Nosra, l'État islamique abuse de la sincérité et de l'enthousiasme de ces jeunes musulmans en faisant appel à ces concepts complexes de califat et de charia. Il n'est dès lors pas surprenant que les combattants venus de l'Occident s'affilient à l'État islamique. Pour Al-Qaïda, la restauration du califat est le dernier stade dans une série d'objectifs qui doivent être atteints avant de parvenir au rêve ultime de royaume panislamique ou de califat. À mes yeux, les six objectifs ont été décrits par Abou Musab al-Suri. Ce Syrien qui avait obtenu la nationalité espagnole par mariage est le plus important stratège d'Al-Qaïda. Arrêté au Pakistan en 2005, il serait détenu en Syrie.

1. Selon lui, il fallait d'abord frapper les États-Unis au cœur. On l'a découvert avec les attentats du 11 septembre 2001.
2. Il fallait ensuite que les États-Unis s'enlisent dans le monde arabe. Après les attentats du 11 septembre, on a pu observer comment les États-Unis ont lancé leur guerre contre le terrorisme. En mars 2003, ils ont attaqué l'Irak, avec pour conséquence la naissance de l'État islamique.
3. Puis, il fallait créer une base en Irak d'où l'on pourrait déstabiliser la Syrie et le Liban. Ce qui impliquait qu'au départ du Levant, on pouvait viser une confrontation directe avec Israël. Après que l'organisation d'Abou Moussab al-Zarqaoui (qui, ainsi qu'Al-Qaïda en Irak et ensuite l'État islamique en Irak) fit allégeance à Al-Qaïda, tout s'est passé comme prévu pour Oussama Ben Laden. Après le lancement en Syrie du Front Jabhat al-Nosra, une autre branche d'Al-Qaïda, le plan imaginé par Abou Musab al-Suri commençait à prendre forme. C'était compter sans Abou Bakr al-Baghdadi qui, en 2013, a diffusé une vidéo destinée au monde entier, indiquant que l'État islamique en Irak (toujours la branche d'Al-Qaïda en Irak) voulait fusionner avec le Front Jabhat al-Nosra (la branche syrienne d'Al-Qaïda). La direction d'Al-Qaïda n'était pas d'accord, ce qui a conduit à une rupture. Abou Bakr al-Baghdadi s'est retiré et a proclamé le califat. Seul l'avenir nous dira comment les relations avec Al-Qaïda évolueront.
4. Après la confrontation avec Israël, les régimes arabes s'en prendront aux djihadistes. Al-Qaïda le pense et son but est de montrer à la population arabe que ces régimes protègent Israël. L'organisation estime

qu’il y aura ensuite une confrontation entre les djihadistes et les régimes arabes avec pour conséquence (du moins l’espère-t-il) l’apparition de nouveaux régimes qui ne combattront pas les djihadistes et qui, dans le meilleur des cas, noueront des alliances avec eux.
5. Les djihadistes se prépareront pour le combat final avec Israël.
6. Dans la dernière phase, Israël sera attaqué et aura disparu. Al-Qaïda espère ensuite que le monde islamique sera uni.

L’État islamique mène clairement une autre stratégie qui a été influencée par les travaux de l’idéologue djihadiste Abou Bakr Naji. Les djihadistes doivent être recrutés et doivent immigrer pour déstabiliser l’Irak et la Syrie, pour créer le chaos. L’État central perdra ainsi le contrôle, victimes de la terreur et de la cruauté. Pour y arriver, ils prennent le contrôle des campagnes entourant les villes pour les priver de ressources. Il proclame le califat et restaure les catégories de dar al-islam et de dar al-harb. Dans la tradition musulmane, en effet, le monde est divisé en dar al-islam, qui est le domaine de la soumission à Dieu et dar al-harb qui est le domaine de la guerre. Le premier désigne les pays où s’applique la charia (ou ceux à majorité ou gouvernement musulman). Le dar al-harb, ce sont les contrées où l’islam doit être amené. L’État islamique, aussi longtemps qu’une trêve ou qu’un cessez-le-feu n’est pas instauré, est donc en guerre avec tous. Sa volonté de continuer à s’étendre par le djihad armé n’est donc pas mise de côté, en tout cas avec les pays qui le combattent, comme la Belgique ou la France.

Le combat des djihadistes salafistes n’est donc pas seulement un combat contre l’injustice, les Alaouites “infidèles”, les chiites, les musulmans “apostats” ou séculiers, l’Occident, les dictateurs arabes. Il est surtout un combat pour le califat et l’application de la charia.

Le djihad armé est pour l’État islamique un combat qui doit être mené aussi longtemps que le califat n’est pas restauré. Pour les djihadistes salafistes, le djihad intérieur est tout au plus complémentaire. « L’État islamique naîtra. Sans aucun doute. Mais avant une naissance, il y a un accouchement. Et il faut souffrir lorsque l’on accouche », affirme ainsi Abdallah Azzam.

Anwar al-Awlaki, un des inspirateurs préférés des djihadistes occidentaux, a comparé le djihad armé actuel avec le djihad armé d’expansion qui a été mené par les compagnons du Prophète au VIIe siècle.

Les théories qui ont ensuite été développées et qui ont conduit à voir le combat comme un djihad défensif ont été marginalisées par des idéologues d'Al-Qaïda comme Anwar al-Awlaki.

« Notre époque, que nous critiquons, est celle qui ressemble le plus aux temps des compagnons du Prophète. Il n'y avait alors, comme aujourd'hui, pas d'autorité islamique. Les musulmans combattaient tous ceux qui les entouraient, y compris les empires persans et romains. Tous les Arabes qui les entouraient leur étaient hostiles. Cela est comparable à la situation que l'on connaît aujourd'hui. On peut voir que le monde entier mène la guerre contre nous, comme c'était le cas à l'époque des compagnons du Prophète. Ce qui signifie que la récompense des contemporains peut-être très importante », assure Anwar al-Awlaki.

Certains djihadistes n'ont pas peur de commettre des attentats en Occident pour y mener le combat contre une majorité qui n'est pas musulmane. Abdelhamid Abaaoud est considéré comme le dirigeant de la cellule qui a été démantelée à Verviers en Belgique[10], peu après l'attentat contre Charlie Hebdo. Deux djihadistes sont morts dans l'assaut mené contre le point de chute de ces hommes qui comptaient vraisemblablement s'en prendre à des policiers. Abdelhamid Abaaoud s'est battu en Syrie où il pourrait actuellement se trouver. Il avait été signalé en Grèce. Celui qui se fait aussi appeler Abou Omar est le terroriste le plus recherché par la Belgique. Il a été récemment interrogé par Dabiq, le magazine de l'État islamique. Il reconnaît qu'il voulait commettre des attentats. « Nous avons voyagé vers l'Europe pour terroriser les croisés qui mènent la guerre contre les musulmans », écrit-il sous une photo – montage ? – où on le voit avec les deux Belges décédés à Verviers.

Des idéologues insistent, en s'appuyant sur la tradition prophétique, sur le fait que le combat armé ne sera jamais terminé et se poursuivra jusqu'à la fin des temps :

« Un groupe de ma communauté musulmane continuera à se battre, obéissant aux ordres d'Allah, jusqu'à ce qu'il vienne à bout de ses ennemis. Ils ne seront pas atteints avant l'heure (le jour du Jugement dernier) ».

« Un groupe de ma communauté continuera à se battre pour la vérité, triomphant de ses ennemis, jusqu'à ce que le dernier d'entre eux combatte le faux Messie ».

Après qu'une milice alliée à l'État islamique eut décapité vingt-et-un Coptes en Libye, un porte-parole du groupe a déclaré dans une vidéo que les combattants de l'État islamique étaient maintenant au sud de Rome et qu'ils attendaient le retour de Jésus.

Le 1er juillet 2014, un combattant belge de l'État islamique, qui, avant son départ, vivait à Molenbeek-Saint-Jean (comme moi) m'a envoyé ce message via Facebook. Il se faisait appeler Abou Ibrahim (ou Abou Omar Brams) : « Aleikum salam, le califat est de retour. Depuis le premier jour du ramadan frère, (akhi en arabe). Chaque musulman est obligé de venir, frère. »

Le 3 juillet 2014, il m'a envoyé le message suivant : « Salam aleikum, frère. Comment vas-tu ? Et le djihad pour Allah ? Tous les champs de pétrole sont entre nos mains. Louange à Allah. Le califat est là. Ne prends pas les fatwas des cheikhs qui sont sortis de prison il y a une semaine. Les frères qui ont été en prison, par exemple avec Fizazi et Haddouchi (des imams qui critiquaient l'EI), ont vu qu'ils ont dû signer des papiers pour se taire sur le djihad et l'hégire. Et c'est la réalité, frère. Ils ne savent rien sur Abou Bakr al-Baghdadi. Nous le connaissons. Il est le commandeur des croyants. As-tu entendu Mashallah, frère… Ce qu'ils disent, ce sont toujours des mensonges, frère. Par Allah, ils mentent au sujet des moudjahidines. Il n'y a pas de différences ente ses mots et ce que nous faisons. »

Abou Ibrahim souhaitait que je vienne aussi en Syrie.

Comment les djihadistes européens sont-ils recrutés ?

Depuis le départ des jeunes Européens, les analyses d'experts se succèdent. Et apparemment, elles ne donnent pas les résultats espérés. Le flux des départs malgré les mesures de signalement, les nouvelles lois votées en France et en Belgique, ne se tarit pas même s'il est en phase de ralentissement.

En février 2015, dans une interview au Figaro, la commissaire européenne à la Justice, Vera Joureva, annonçait qu'entre 5 000 et 6 000 jeunes Européens avaient rejoint la Syrie et/ou L'Irak. Le nombre de Belges partis s'élèverait à 300 personnes. Pour la France, on estime à 700 le nombre de départs, en Grande-Bretagne, 1 500. Elle signalait pour la première fois des départs d'Italie, d'Espagne et d'Autriche.

Il est malaisé de déterminer le nombre exact de départs, les États ne pouvant

fournir des chiffres sûrs, beaucoup échappant aux radars des procédures de contrôle.

La CIA a estimé en 2014 que le nombre d'étrangers partis faire le djihad s'élevait à presque 30 000 personnes. Les plus forts contingents de départs viennent de Tunisie (3 000), d'Arabie saoudite (2 500), de Jordanie (2 000), et du Maroc (1 500).

Sans compréhension des mécanismes psychologiques et sociologiques de ces départs, il sera vain d'édicter des procédures policières. Pour tarir le flux des départs, il faut agir en amont, mais avec des outils pertinents. Sans quoi, les candidats au djihad continueront à s'envoler pour la Syrie.

Pour commencer à saisir les processus de départ, il faut analyser le fonctionnement du recrutement, dont voici un exemple éclairant :

Le sheikh Sultan bin Bajad al-'Utaybi, Abou « Abd ar-Rahman al-Athari (Al-Qaïda dans la péninsule arabique) a écrit du « pays occupé des deux mosquées saintes » le texte suivant, dans lequel il appelle les musulmans à rejoindre la caravane du djihad et à ne pas rester en arrière.

« Oh, vous qui restez en arrière,

Avez-vous accepté de rester derrière avec les femmes ? »

« Ils ont voulu rester à l'arrière avec d'autres. Un sceau a été apposé sur leur cœur, mais ils ne comprennent rien. » (Coran 9:87)

C'est la vérité amère que vous ne voudrez jamais voir de vos yeux. Accepterez-vous de rester avec les hypocrites et les gens qui présentent des excuses ? Qu'avez-vous fait pour votre religion alors que l'islam est menacé partout et tous les jours ? Comment pouvez-vous rester parmi vos femmes alors que vos frères d'Irak sont exposés aux supplices infligés par les ennemis d'Allah ? Comment pouvez-vous profiter de la vie et du repos alors que vos sœurs sont violées dans les prisons d'Abou Ghraib ? Quelles sont vos excuses à l'égard d'Allah ? Vos frères sont déshabillés dans les prisons d'Abou Ghraib, de Guantanamo, d'Ar-Ruways et de Ha'ir (Arabie Saoudite). Vous avez, je pense, vu les photos des prisons d'Abou Ghraib. Ce sont les copies des photos de vos frères qui sont dans les prisons d'Israël, d'Amérique et de leurs collaborateurs dans la région. Les Croisés et les Juifs déshabillent et déshonorent les femmes et oppriment les membres de l'oumma dans les prisons d'Amérique, d'Israël et de leurs

collaborateurs. Qu’attendezvous ? Allah n’a-t-Il pas dit :

« Combattez-les jusqu’à ce que la dissension soit anéantie et que le culte soit entièrement consacré à Allah. Mais, s’ils s’arrêtent, Allah voit parfaitement ce qu’ils font. » (Coran 8 : 39)

« Combattez-les. Allah les punira par vos mains. Il leur fera honte et fera de vous les vainqueurs. Il guérira le cœur du peuple des croyants. Il éloignera la colère de leurs cœurs. Allah revient de Sa Colère au bénéfice de qui Il veut. Allah est le plus savant, le plus sage ». (Coran 9 : 14-15)

Et n’as-tu pas peur lorsqu’Allah a dit :

« S’ils avaient voulu aller au combat, ils se seraient préparés correctement. Mais Allah déteste leur fausse impulsion, Il les a immobilisés. Il leur fut dit : Restez avec ceux qui restent. S’ils avaient pris part à votre expédition, ils n’avaient ajouté que du désordre, et contribué à jeter le doute et la division dans vos rangs. D’autant que, parmi vous, il est des oreilles prêtes à les écouter. Allah est au courant des injustes. » (Coran 9:46-47)

Ne connaissez-vous pas l’histoire des trois hommes qui sont restés en arrière ? Quels étaient leurs péchés et leurs méfaits ? C’était de rester à l’écart du djihad. Regarde les compagnons du Prophète. Ils sont les meilleurs. Ils ont accompagné le Prophète – que la paix soit avec lui – lors de toutes ses expéditions. Quelle était leur peine ? Le Prophète – la paix soit avec lui – les a ignorés pendant cinquante nuits malgré leur repentir envers Allah. Mais Allah ne leur a pardonné qu’après cinquante nuits. Les choses sont sérieuses. Réfléchis donc ! Nous ne vous avons pas vus aider vos frères dans la péninsule arabique et vous n’avez pas combattu les Croisés. Pourquoi restez-vous à l’arrière ? Les gens qui ont vécu à l’époque de l’ignorance (dans des temps préislamiques) n’auraient pas accepté l’humiliation que traverse actuellement l’oumma. Ils n’auraient pas accepté de voir leurs sœurs dans les mains de leurs ennemis où elles étaient déshonorées. Si vous pensez que notre combat est discutable, alors regardez l’Irak où la guerre se poursuit, où les femmes sont déshonorées, où les musulmans sont tués alors qu’ils n’ont rien fait et où leurs biens sont pillés. Pourquoi restez-vous à l’arrière ? Si vous accusez les moudjahidin en général et plus particulièrement ceux dans la péninsule arabique, de combattre les soldats et

si vous défendez ces derniers parce qu'ils sont musulmans, alors, au nom d'Allah, nous vous le demandons : qui nous chasse ? Qui prend nos maisons d'assaut ? Qui arrête nos héros et nos érudits ? Qui tue les meilleurs d'entre nous ? Qui s'en prend à nos femmes, à nos possessions et nos royaumes ? Nous vous demandons au nom d'Allah, qui est l'œil du dirigeant corrompu (en arabe, Taghout) ? Qui est sa main et qui est son oreille qui espionne ? Est-ce que ce ne sont pas ces soldats des unités spéciales, des troupes de sécurité et des patrouilles de détectives ? Je vous le demande au nom d'Allah : ne sont-ils pas les protecteurs de la croix ? Qui sont ceux qui protègent les Américains et les Croisés dans nos pays ? Qui est entre nous et la croix ? Je vous le jure sur Allah, à Riyad, nous avons vu la garde nationale saoudienne devant les portes de la CIA, risquer la vie de ses soldats pour protéger celle des Américains. Je vous le demande, au nom d'Allah, la majorité de ces soldats ne savent-ils pas, alors qu'ils pourchassent les moudjahidin, que ces moudjahidin sont les ennemis de l'Amérique et de ses alliés ? Les érudits musulmans de Najd n'ont-ils pas dit que ceux qui aident les mécréants (en arabe, kufar), que ce soit avec leur âme, leur argent, leurs opinions, sont eux-mêmes des mécréants ou des apostats (en arabe, murtad). Je le jure sur Allah, j'admire l'exemple qu'un de mes frères m'a donné lorsqu'il m'a dit : « Quelle est la différence entre Peter et Hamud. Peter est venu du désert du Nevada et Hamud du désert du Najd et tous les deux combattent sous la bannière de la croix. (Coran 24-2 [1/2]) ». Pourquoi appelez-vous espions ceux qui aident les Juifs à Jérusalem et à Gaza ? Et agents ceux qui le font à Kaboul ? Et traîtres ceux qui les aident à Bagdad ou Falloujah ? Pour ceux qui sont actifs à Riyad, vous ne dites rien. La religion d'Allah est une, son Prophète est un et les règles divines (en arabe, hukm sharia) sont unes. Et donc ceux qui pourchassent nos frères en Palestine sont les mêmes que ceux qui sont actifs en Irak et en Afghanistan et c'est le même ennemi qui nous poursuit à Riyad. Les érudits musulmans autorisent de combattre l'ennemi oppresseur. Et donc s'ils ne sont pas des ennemis et donc des traîtres, qui sont-ils ? Je le jure sur Allah que j'ai vu de mes propres yeux comment des policiers réglant la circulation ont installé des barrages et ont dirigé leurs armes vers nos frères. Ces soldats le savent : Ibn Saoud (le roi) et ses frères sont les collaborateurs de l'Amérique. Que reste-t-il dès lors de leur virilité, de leur magnanimité et de leur religion ?

« Ô vous les croyants, répondez à l'appel d'Allah et de Son Prophète, lorsqu'Il vous invite à la vie. Sachez qu'Allah s'immisce entre l'homme et son cœur, et c'est encore autour de Lui que vous serez rassemblés. » (Coran 8:24)

« Ô vous qui croyez, sachez que beaucoup de docteurs de la Loi et les moines dévorent les biens des gens en se réclamant de vaines paroles et les éloignent du chemin de Dieu. Quant à ceux qui thésaurisent l'or et l'argent sans les dépenser dans le chemin de Dieu, tu leur annonceras un tourment cruel. » (Coran 9:34)

« Ils se sont donné des moines, des rabbins et le Messie, fils de Marie, comme divinités rivales d'Allah, quand bien même ils reçurent l'ordre de n'adorer que le Dieu Un. Il n'y a pas d'autres dieux que Lui, qu'Il soit glorifié comme étant supérieur à ceux qu'ils Lui associent. » (Coran 9:31)

Je vous le demande au nom d'Allah : comment appelez-vous ceux qui compatissent avec les Croisés ? Et c'est ainsi que nos frères dans la péninsule arabique sont tués, arrêtés et mis en prison, mais ils ne disent rien. Le jour où Allah favorisera les moudjahidin en emprisonnant un chrétien en haillons, les hypocrites et les érudits du Tawaghit crieront à l'assassinat. Comment pouvez-vous encore avoir confiance en ces érudits ? Le clergé d'État n'a pas aidé nos frères emprisonnés à Guantanamo, à Abou Ghraib, à Ar-Ruways, à Ha'ir et à Russeifah. Ils n'ont même pas édicté une fatwa pour exiger leur libération. Qu'Allah assombrisse les visages de ceux qui font du mal aux fils des Croisés et non pas aux fils des musulmans.

On avait dit à Khalid ibn al-Walid, compagnon du Prophète : « Où était ton intelligence lorsque la lumière de la prophétie était près de vous ? » Ce à quoi il a répondu : « Il y a des hommes devant nous dont on voyait les rêves comme des montagnes. » Le Prophète, la paix soit avec lui, lui a dit « Le djihad sera doux et vert aussi longtemps que la pluie tombera du ciel. Un jour certains diront : 'Ce n'est pas le moment du djihad'. À ceux qui penseront ainsi, faisons-leur savoir que c'est le meilleur moment pour le djihad. On lui a demandé 'Oh messager d'Allah, quelqu'un dira-t-il bien cela'. Il a dit : 'Oui ceux sur qui la malédiction d'Allah, ses anges et le reste de l'humanité se reposera. »

Rejoignez la caravane du djihad. Vos frères dans la péninsule arabique combattent les ennemis d'Allah. Soutenez-les et rejoignez-les. Et si vous ne parvenez pas à les rejoindre, sachez que les Croisés se meuvent librement sur la péninsule du Prophète Mahomet, paix soit avec lui. Et tue un infidèle et sache qu'il est dit dans un hadith qu'un infidèle et celui qui le tue ne seront pas ensemble en enfer. »

« Dépensez dans la voie d'Allah ce que vous pouvez, mais ne vous mettez pas en

situation de péril. Faites le bien. Dieu aime ceux qui font le bien. » (Coran 2:195)

« Ceux qui ont cru, qui ont émigré avec toi et mené combat à l'avantage d'Allah, tant avec leurs biens propres qu'avec leurs personnes, ceux qui les ont accueillis et qui les ont aidés dans leur victoire, tous ceux-là sont les alliés les uns des autres. Les croyants qui n'ont pas émigré, tu ne leur dois rien tant qu'ils n'ont pas émigré. S'ils te demandent quelque assistance au nom de la religion, il t'incombe de leur prêter assistance, sauf si cela devait se faire au détriment d'un éventuel pacte que tu aurais passé avec un autre groupe. Allah est clairvoyant quant à vos actes. » (Coran 8:72)

Quand on analyse ce texte et cet appel, on y trouve tous les ingrédients qui touchent le cœur et l'honneur des jeunes hommes.

D'abord, on fait appel à leur supposé manque de courage : le texte les accuse de se cacher derrière des femmes, d'être lâches et sans honneur. Ensuite on sollicite leur virilité : on déshabillerait les femmes et on les violerait dans les pays non musulmans. Images intolérables pour des jeunes musulmans dont l'honneur des mères, des sœurs et des épouses est un élément culturel et religieux extrêmement fort. Faire référence à la prison d'Abou Ghraib est un facteur de souvenir violent pour les musulmans ; les photos publiées dans la presse mondiale des sévices et humiliations endurés par les prisonniers sous garde de l'armée américaine ont créé un traumatisme extrême dans le monde arabe. Au niveau de la justification religieuse, le Coran est bien évidemment exploité. Les sourates souvent sorties de leur contexte justifient la guerre et le combat. Subtilement aussi, ce texte enjoint ses lecteurs à ne pas croire ou suivre les autorités religieuses qui pratiquent un "islam modéré". Ces dernières sont considérées comme des traitres à la solde des pays européens. Le conflit israélo-palestinien est lui aussi évoqué, tout comme le fait que l'Arabie saoudite, qui abrite la Mecque, est "souillée" par la présence américaine. Enfin, ce texte interpelle non seulement les futurs combattants, mais inclut tous ceux et celles (femmes, familles, personnes âgées) qui, à défaut de combattre, doivent apporter un soutien logistique au djihad. Pour finir, la peur du Jugement de Dieu clôture le texte.

Tous ces éléments finement agencés créent un texte coercitif, qui fait appel aux ressorts psychologique, politique, religieux et socio – culturel de jeunes qui le lisent. Quand on a entre dix-huit et trente ans, que l'on se sent perdu, discriminé, sans avenir, que la religion est devenue le seul refuge de votre identité, quand on

a quitté l'école tôt et que l'on est souvent dépourvu d'outils d'analyse, que fait-on à votre avis ?

La Fin des Temps : une réelle motivation des départs

L'histoire d'Abou Ibrahim (appelé aussi Abou Omar Brams) qui serait mort fin février 2015 près de l'aéroport de Deir ez-Zor est une des illustrations d'un processus d'extrémisation. Né dans une famille de "musulmans modérés", le jeune homme se radicalise suite à une déception lors de sa première année à l'université. Décrit comme un garçon intelligent mais très sensible, sa maman l'a vu s'éloigner peu à peu de sa famille. Elle a tout fait pour l'empêcher de partir en Syrie, jusqu'à lui confisquer son passeport et demander à la police de ne pas l'autoriser à quitter le territoire. Mais à dix-huit ans et quelques mois, il était majeur. Il a donc rejoint la Syrie et a changé d'identité. Abou Ibrahim, présent sur des photos avec Abdelhamid Abaaoud et qui venait aussi de Molenbeek, était considéré comme un des instigateurs des attentats planifiés depuis Verviers.

Début 2014, peu avant son départ, j'ai encore eu une discussion animée avec Abou Ibrahim. Et, à l'entendre, j'en arrive à la conclusion que l'on sous-estime une raison qui a conduit des jeunes musulmans installés en Europe à partir pour la Syrie : c'est l'eschatologie, soit la vision qu'ils ont de la fin des temps. Abou Ibrahim était persuadé que Jésus allait bientôt revenir. Il pouvait me dire exactement où : près du minaret blanc à l'est de Damas. Nombreux sont les jeunes musulmans partis combattre en Syrie, qui sont persuadés que l'on approche de la fin des temps. Ils estiment que c'est un honneur de prendre part au combat apocalyptique entre les troupes de l'islam et les incroyants. À leurs yeux, la guerre en Syrie est un prélude à la venue d'une figure messianique qui, selon certaines sources de l'islam, apportera la justice dans le monde. Selon la tradition islamique, ce sauveur sera le Mahdi. La guerre va accélérer la venue de l'antéchrist et de Jésus et l'armée du Mahdi combattra, avec Jésus, l'injustice dans la région. Certains des jeunes avec qui j'ai discuté étaient tellement convaincus de la justesse de cette prophétie que c'est elle seule qui a motivé leur départ vers la Syrie. « Si vous voyez venir les drapeaux noirs, rejoignez cette armée, même si vous devez ramper sur la glace. Car c'est l'armée du Mahdi et personne ne pourra l'arrêter tant qu'elle n'aura pas atteint Jérusalem », m'a dit un de ces jeunes, en citant un hadith. La majorité des musulmans partis de Flandre ont désormais rallié l'État islamique car ils croient qu'ils ont rejoint l'armée du Mahdi et qu'ils vont libérer Jérusalem. Ils jugent que c'est un grand

honneur de participer à ce projet. »

La deuxième partie de la profession de foi est : « J’atteste que Mahomet est son Prophète » est propre aux musulmans. Elle distingue l’islam des autres religions, monothéistes comme polythéistes.

Elle se considère comme la forme la plus absolue et la plus pure du monothéisme, qui condamne la trinité des chrétiens. Les djihadistes salafistes estiment que le Tawhid (l’unicité de Dieu symbolisée sur les photos des dhjihadistes par leur index levé) est supérieur au monothéisme, et que l’unité de Dieu et son message signifient que la charia – bien souvent une interprétation de celle-ci – fait autorité.

Cela a pour conséquence que non seulement une distinction est établie entre les musulmans et les polythéistes (mushrikin, en arabe), entre les musulmans et les autres monothéistes comme les Juifs et les chrétiens, mais aussi entre les “vrais musulmans” et les autres musulmans, qui en tant que “mauvais musulmans”, sont même parfois considérés comme des polythéistes.

Sur base du concept de Tawhid vu dans une interprétation politique plutôt que religieuse, les combattants de l’État islamique considèrent souvent les autres groupes rebelles (dont l’Armée syrienne libre) comme des infidèles (murtadin, en arabe), car ceux-ci croient en la démocratie. Les djihadistes salafistes de l’État islamique estiment qu’Allah est le seul législateur et que personne d’autre n’a le droit d’édicter des lois. Les Frères musulmans et le Hamas sont souvent rejetés comme des mouvements d’infidèles simplement parce qu’ils croient en la démocratie. Ils excluent tous ceux qui croient en d’autres idéologies ou systèmes politiques que la charia. Les dirigeants du monde musulman qui légifèrent sont vus comme des polythéistes (mushrik, en arabe). L’homme n’est pas un législateur. Seul Dieu légifère. On ne peut placer l’homme et Dieu sur un pied d’égalité.

Des combattants belges comme Brian De Mulder considèrent l’Armée syrienne libre comme une organisation incroyante car elle ne se bat pas sous la bannière de Dieu et parce qu’elle est composée de nationalistes “ignorants”. À leurs yeux, ce ne sont pas de vrais musulmans. L’État islamique considère la démocratie et les lois écrites par l’homme comme l’expression d’incroyance (kufr, en arabe).

Abou Muhammad al-Maqdisi, l’idéologue du djihad, a beaucoup abordé ce

concept. Il a étudié le Tawhid Hakimiyya (unicité divine dans l'autorité politique) : pour lui, un véritable État musulman est un état qui reconnaît l'autorité de Dieu en matière légale.

« Celui qui rend un jugement ou qui légifère en-dehors d'Allah a pris un autre Dieu qu'Allah et n'est plus dans l'islam », estime Abou Muhammad al-Maqdisi. Il renvoie à ce verset du Coran : « Celui qui était mort, Nous l'avons ressuscité et Nous l'avons doté d'une lumière grâce à laquelle il peut se mouvoir parmi les hommes. Est-il semblable à celui qui gît dans les ténèbres, d'où il ne peut sortir ? C'est ainsi que les infidèles voient leurs actions embellir. » (Coran 6:121)

Les membres de Sharia4Belgium s'inscrivent dans cette acception du concept de Tawhid. Ils appellent les musulmans à ne pas voter en brandissant notamment des panneaux sur lesquels on peut lire : « Ne votez pas, restez musulmans. » Seule la loi de Dieu doit être suivie. Les élections démocratiques sont une forme d'incroyance. En votant, on devient un polythéiste. L'État séculier, l'Atomium sont des idoles (Tawaghit, en arabe). Voilà qui explique pourquoi l'État islamique a détruit des statues antérieures à l'islam. Les images des combattants de l'EI détruisant des antiquités dans le musée de Mossoul ou sur les sites archéologiques ont horrifié l'Occident, mais aussi le monde arabe. Pour analyser le phénomène, il faut se rappeler que le Prophète a fait détruire les statues des idoles, sauf une représentation de Marie et de Jésus. La destruction des idoles (sculptures ou représentations) est commune à toutes les grandes religions monothéistes. Il suffit de se rappeler d'Abraham, qui les a détruites. Pour les musulmans stricts conservateurs, toute représentation doit être détruite afin que les générations futures ne puissent retomber dans l'idolâtrie.

De même, les drapeaux nationaux comme les drapeaux belge ou français, mais aussi le drapeau palestinien, deviennent le drapeau de tout ce qui est adoré en dehors d'Allah (Taghout, en arabe) et cette expression de l'incroyance doit être remplacée par le drapeau avec la proclamation de foi. Souvent, les combattants font référence à ce verset du Coran : « Nous avons envoyé à chaque communauté un Prophète afin que chacune d'elles vénère Allah et s'éloigne des Taghout. Il y a celles qu'Allah a conduites sur le bon chemin et celles qui ont cherché à être égarées. Allez de par la terre et voyez comment on finit lorsqu'on traite de mensonges les révélations. » (16:36).

Fouad Belkacem, dirigeant de Sharia4Belgium affirmait ainsi : « Plus nombreux

seront les musulmans qui prendront une telle initiative, plus rapidement nous atteindrons notre but qui est de libérer la Belgique de l'injustice, de la tyrannie et de l'idolâtrie. Il faut appliquer le Tawhid, dans sa forme la plus pure, dans notre vie. Puisse Allah nous permettre de vivre dans un État islamique où l'idolâtrie n'existe pas et où seule règne la foi dans le Tawhid. »

La montée de Sharia4Belgium dans la société était en partie due au fait que la communauté musulmane n'était pas suffisamment structurée, et ne pouvait offrir des solutions durables aux problèmes que les musulmans rencontraient.

Si des figures charismatiques comme Fouad Belkacem, qui peut s'exprimer parfaitement en français, en néerlandais, en anglais et en arabe, ont pu faire entendre leur voix et devenir puissantes, c'est notamment parce que des imams et certains responsables de la communauté musulmane ont échoué. Ils n'ont pu apporter de réponse aux jeunes qui sont à la recherche de connaissances et d'une place dans la société.

Ce ne sont pas seulement les autorités belges, c'est aussi la communauté musulmane qui a sous-estimé le désir d'activisme politique de ces jeunes. Dans la société actuelle, il est devenu impératif que les musulmans prennent leur responsabilités et qu'ils arrivent à s'abstenir de leurs différences en leur sein pour se concentrer sur les réponses à apporter aux jeunes musulmans.

Pour regagner la confiance de ceux qui se sentent frustrés, les hommes politiques doivent stimuler leur épanouissement identitaire au sein des sociétés dans lesquelles ils vivent et qui ne doivent pas être un obstacle pour eux. Dans un avenir proche, les autorités devront faire un choix entre stimuler l'intégration des musulmans afin qu'ils soient reconnus (et pas seulement tolérés), et accepter qu'il existe une société musulmane ultra-orthodoxe fermée au sein de notre société (comme pour les communautés juives ultra-orthodoxes d'Anvers) et un exode de ces musulmans vers le monde arabe et les lieux de combats. Il n'y a plus de temps à perdre. Il faut faire des efforts pour les intégrer dans la société. C'est la responsabilité de chacun. Cela commence par les parents qui doivent éduquer leurs enfants de telle sorte qu'ils trouvent l'équilibre entre participer positivement à la société et pratiquer leur religion. Si nous nions l'importance de la religion pour les musulmans et attendons que les musulmans se distancient de leur pratique religieuse, cela ne fonctionnera pas. La stabilité et la chaleur que l'islam procurent à ceux qui le pratiquent sont un fait que l'on ne peut nier. La

preuve en est que la prière est toujours pratiquée quotidiennement, non seulement à la maison mais aussi dans les mosquées, qui sont remplies pour la prière du vendredi. Des convertis donnent un sens à leur vie à travers l'islam. C'est pourquoi il est important que l'on se concentre sur la manière dont les musulman(e)s pieux(ses) s'intègrent dans notre société.

À mes yeux, en tant qu'Européen et belge, il est parfaitement possible pour une musulmane portant le foulard de s'insérer dans la société. L'interdiction du voile à l'école ou sur le lieu de travail a pour conséquence que les musulmanes pratiquantes n'ont que deux issues : vivre dans l'isolement dans notre société ou partir, par exemple pour la Syrie. C'est ce chemin qu'a choisi une étudiante belgo-marocaine en médecine qui ne pouvait porter de voile pendant ses stages. Elle travaille aujourd'hui dans un hôpital en Syrie. Il est clair que cette interdiction a pour conséquence que de nombreuses jeunes femmes se sentent rejetées et tenues à distance du reste de la société.

Ces dernières années, j'ai beaucoup discuté avec des musulmanes pratiquantes. J'ai souvent eu l'impression qu'elles vivaient avec le sentiment d'être déracinées. Ma conclusion est que plus on isole des jeunes filles vulnérables par des décisions politiques, plus on donne de munitions aux mouvements djihadistes internationaux dans leur œuvre de polarisation.

Nous ne pouvons absolument pas donner le sentiment à ces filles que leur vie dans notre société est incompatible avec leur identité. Il faut leur donner une place. C'est pourquoi il est nécessaire de reconnaître celles qui portent le voile en tant que citoyennes à part entière. « Je ne me sens pas bien. J'ai l'impression que même si j'avais un diplôme, cela ne me donnerait pas accès au marché de l'emploi. Je trouve que mon foulard ne m'empêche pas d'être une bonne employée », raconte ainsi une étudiante.

On doit comprendre que lorsqu'on interdit le foulard, les militants du mouvement djihadiste international peuvent les attirer avec l'argument qu'il leur sera possible de le porter dans les territoires qu'ils contrôlent au Moyen-Orient. « Viens dans le califat. Ici, tu pourras vivre dans un État où ton honneur ne sera pas bafoué », entendent ces jeunes femmes qui ne se sentent pas acceptées. L'immigration est alors plus rapidement envisagée.

Après des discussions avec des dizaines de musulmanes pratiquantes, j'en suis venu à la conclusion que les jeunes femmes (non-)mariées qui partent pour la

Syrie, n’y vont pas pour se battre mais parce qu’elles croient qu’elles seront plus libres là-bas.

« Pourquoi tout le monde est-il fâché contre nous ? C’est la politique qui m’a poussée du côté de l’État islamique. Je ne me suis jamais sentie comprise en Flandre. J’ai été marginalisée seulement parce que je voulais porter mon foulard. J’ai fui à Raqqa. J’avais le sentiment que je ne pouvais pas être moi-même ».

Pour mon interlocutrice, la raison pour laquelle la Belgique compte proportionnellement plus de combattants partis en Syrie que n’importe quel autre pays est claire.

« C’est en raison de l’oppression subie par les musulmans, naturellement. La conséquence de cette oppression est qu’ils se réfugient dans l’Islam. La Belgique est confrontée à un problème. On ne peut détruire la force de la al-wala’ wa l-bara’ et de notre da’wa », me répond-elle.

Cette discussion me ramène en Syrie, le jour où nous nous sommes rendus dans la banlieue Ouest d’Alep. C’est là que m’étais décidé à rentrer dans un petit magasin.

Le vendeur m’explique alors que la situation dans le pays s’est dégradée depuis l’insurrection. « Je suis déçu par tous, aussi bien par le régime que par l’Armée syrienne libre. De manière générale, la situation est devenue insupportable ». Je l’interromps et je lui demande ce qu’il pense des combattants étrangers. « Ce que je sais, c’est qu’eux au moins se battent sincèrement et sont prêts à donner leur vie pour plaire à Dieu », répond-il.

Un homme âgé venu acheter ses légumes confirme dans la foulée ses dires. Je lui demande s’il est satisfait de la situation actuelle en Syrie. Il rit de manière sarcastique et plonge ses yeux dans les miens. « La situation est très mauvaise, me dit-il, aigri. La vie sociale est nulle. Il y a la saleté dans les rues. Les déchets. Le chômage énorme. Il n’y a pas de sécurité. À tout moment, une bombe peut nous tomber sur la tête. Le régime est injuste. Mais, est-ce mieux maintenant ? Quelle misère ! ».

Je lui demande ce qu’il pense de la proclamation du califat. « L’islam est une religion extraordinaire. Ce n’est pas une religion de l’injustice. Nous ne voulons importuner personne. J’ai des amis chrétiens. Nous sommes amis depuis cinquante ans. On ne peut pas proclamer le califat comme cela. Il faut que des

conditions soient remplies. » Je l'interroge également sur les Belges venus combattre en Syrie. « Ce sont des gars courageux mais quelle est la valeur ajoutée de leur venue ? » dit-il. Et d'ajouter que les Muhajirin (immigrants) sont des gens bien. Ils ont quitté l'Occident riche et essayent de combattre l'injustice mais ils ne peuvent pas faire grand-chose. Nous avons besoin de l'intervention d'armées nationales. Nous n'avons pas besoin d'individus. »

« Il est vraiment difficile de savoir ce que pense la population, que ce soit des combattants étrangers ou de groupes comme le Front Jabhat al-Nosra ou l'État islamique », m'a confié Abou Batal. Si un combattant du premier groupe voit quelqu'un fumer en rue, il ne s'en offusquera pas, celui du second interviendra. « Quand l'État islamique était présent à l'ouest d'Alep, il était détesté par la population qui en avait assez. L'État islamique était trop dur. Par exemple, fumer était interdit », ajoute-t-il.

« À Al-Dana, dans la province d'Idlib, les combattants de l'État islamique, dont de nombreux Tunisiens, étaient actifs. Après qu'ils furent chassés par d'autres groupes combattants, nous avons vu comment les gens peuvent commencer à éprouver de l'aversion envers leur religion. C'est en raison des pratiques de l'État islamique », affirme-t-il.

Le 24 mars, une jeune femme m'avait envoyé le message privé suivant sur Facebook :

« À toutes les femmes qui ont juré fidélité à Abou Bakr al-Baghdadi. Pour nous les femmes, il y a de nouveaux ordres concernant le hijab. À partir de maintenant, nous sommes obligées de porter le noir. Cela vaut aussi pour les sœurs qui sont en Occident. (Ce qui est une preuve que des filles en Occident ont juré fidélité et sympathisent avec l'État islamique). Tout le visage – y compris les yeux – doit être couvert. Cela vaut seulement pour les femmes qui vivent dans les terres du califat. Les sœurs qui portent une arme de poing doivent la porter sous le khimar ou le long niqab et pas comme un sac à dos au-dessus du hijab. Cela vaut uniquement pour les femmes qui vivent dans le califat et qui ont une arme. Il y a des preuves de ceci dans le Coran et dans la Sunna. Dès que j'aurai traduit le texte, je le posterai. Inch Allah. »

Ce sont là des exemples des règles que l'État islamique impose aux femmes dans le califat. Celles-ci doivent donc être complètement couvertes. On ne peut voir un pantalon ou un pull-over : ils doivent être portés sous un long habit. Elles ne

peuvent pas voyager sans un homme de la famille (mahram, en arabe). Ces règles paraissent plus appréciées par les émigrants qui ont rejoint le califat que par la population locale.

Contrairement à l'Arabie saoudite, les femmes peuvent conduire dans le califat. Le 1er mars 2015, Umm Muthanna, une Britannique qui vit dans le califat a posté sur le compte Twitter Al Mujahirat (les émigrantes) une photo où l'on voit une jolie voiture blanche avec la légende suivante. « Je n'ai jamais eu mon permis en Grande-Bretagne mais ici je conduis ceci #IS You jealous women of Saudi ? »

Un membre de la population locale qui vit à Raqqa, m'a dit via WhatsApp que les habitants étaient partagés : « la moitié était favorable à l'État islamique, l'autre moitié y était hostile ». Dans l'ensemble, il me semble que la population syrienne soutient très peu l'État islamique qui, paradoxalement, a peut-être davantage de soutien à l'étranger. Il impose une interprétation très stricte du salafisme aux citoyens des territoires qu'il contrôle. Et tout le monde n'apprécie pas.

Les étrangers qui l'ont rejoint sont partis pour rejoindre un nouvel État tandis que la population syrienne – hormis des Kurdes, les soutiens de l'EI et d'autres djihadistes salafistes -n'ont pas comme objectif la création d'un nouvel État avec de nouvelles frontières. L'État islamique a plus de soutien parmi les sunnites irakiens - marginalisés depuis des années - qu'en Syrie.

Dans les yeux des Syriens, je lis la frustration provoquée par cette guerre, ces morts, ces hordes de réfugiés, par toutes les destructions. Ils voient le régime d'Assad qui utilise ses tanks contre sa population. Mais ils constatent aussi la corruption des groupes rebelles, ces combattants qui paradent avec leurs armes dans les quartiers. Et quel est l'avenir des enfants qui grandissent dans ce contexte ? Celui de devenir des futurs combattants djihadistes. Depuis plusieurs mois, l'EI met en scène des assassinats de soldats syriens par des enfants. Cela n'est pas un hasard, ce schéma s'inscrit dans la propagande pour terrifier les opposants et principalement les occidentaux.

Sur le chemin du retour, j'avais demandé à Abou Saïd pourquoi il avait choisi le djihad armé. « Tu pourrais aider dans les camps de réfugiés », lui dis-je. La réponse avait fusé : « Je suis partisan de l'aide humanitaire. Envoyer des colis de nourriture est toujours une initiative fantastique mais nous voulons nous attaquer

à la cause, pas aux conséquences. On peut aussi continuer à envoyer de l'aide pour la population de Gaza. À court terme, on arrive à quelque chose. Mais pas à long terme. Les musulmans doivent résister. D'ailleurs, le Front Jabhat al-Nosra aide aussi la population. De nouvelles canalisations d'eau sont installées et des secours sont distribués. Personnellement, j'ai aussi apporté ma contribution. »

Au milieu de la nuit, le vrombissement d'un avion de combat se fait entendre au-dessus de la maison où logent les combattants belges. On entend ensuite deux énormes explosions. « N'oublie jamais que les pilotes syriens n'hésitent pas à faire feu sur des maisons où se trouvent des innocents », me glisse un des combattants anversois.

La tombée de la nuit amène d'ailleurs les combattants syriens qui se déplacent encore à une conduite entièrement différente. Car, ils le savent, les avions de l'armée gouvernementale rôdent et sont prêts à faire feu sur tout ce qui bouge : « Toute voiture qui circule la nuit est une cible », m'explique ainsi Abou Hudhayfa.

J'ai expérimenté cette conduite alors que nous étions à l'ouest d'Alep pour rechercher un contact qui aurait pu me mettre en relation avec Abou Mohammad al-Joulani (le dirigeant du Front Jabhat al-Nosra), Sa'd al-Hunayti (un dirigeant influent des groupes djihadistes salafistes jordaniens, venu en Syrie pour tenter de faire une médiation entre Jabhat al-Nosra et l'État islamique) et al-Muhaysini, un prédicateur saoudien qui soutient les mouvements djihadistes syriens.

Le conducteur de la voiture a constamment les doigts posés sur la commande des phares et il l'actionne par intermittence pour pouvoir distinguer la route une fraction de seconde avant de plonger à nouveau l'extérieur dans l'obscurité. Cela a un côté quelque peu inquiétant mais on sent que les combattants ont l'habitude de se déplacer dans ces conditions.

Un des combattants anversois m'a d'ailleurs filmé dans cette voiture et je revois ma tenue d'alors : mon keffieh duquel émerge ma longue barbe ainsi qu'une tunique de couleur bordeaux, portée au-dessus du pantalon, que j'avais achetée dans une boutique tibétaine de la ville de Louvain, où j'ai fait une partie de mes études universitaires.

Pendant mon séjour, je me suis rendu compte que les habitants de Syrie sont endurcis. Moi, en revanche, je ne peux évacuer l'image de cette petite fille

grièvement blessée, en pleurs, sa famille autour d'elle que j'ai vue dans un hôpital proche de la frontière turque. Trois combattants syriens m'avaient emmené dans cette clinique pour voir un de leurs émirs blessé, mais que je n'ai pu voir car il dormait. Les pensées et les images de la guerre en Syrie m'ont poursuivi toute la nuit. Et aujourd'hui encore, je ne peux me dire qu'une chose : pourquoi ?

Les souvenirs affluent et me replongent dans mon passé syrien.

Le lendemain de cette expédition, Abou Fulaan et Abou Saïd m'emmènent à Idlib. En chemin, ils me racontent qu'ils veulent déménager. « Pourquoi ? », dis-je. « Nous devons régulièrement changer de résidence afin d'éviter les espions d'Assad », répond Abou Fulaan. Il conduit très rapidement, en direction d'Idlib. Je ne peux m'empêcher de lui demander : « Mais pourquoi roules-tu si vite ? » Ils rient tous les deux. « Il le faut car des avions de chasse peuvent nous bombarder », répond Abou Saïd. « Imagine que l'on meure dans un accident de voiture en Syrie, ce serait vraiment bizarre », leur dis-je. Ce qui déclenche de nouveaux rires.

Une fois à Idlib, nous nous dirigeons vers une base de Jabhat al-Nosra. Ils savent tous que nous venons : en route, Abou Saïd a pris contact par talkie-walkie. Je reste dans la voiture tandis que les deux combattants d'Anvers se rendent dans la base. Je suis seul dans la voiture et je pense à une ville-fantôme : des maisons sont devenues des bases militaires. On voit des impacts de balles dans les murs. Abou Saïd et Abou Fulaan reviennent avec deux hommes en tenue militaire. Un Syrien s'installe à mes côtés sur le siège arrière de la voiture. Il nous dirige vers une maison vide où Abou Fulaan et Abou Saïd pourraient bien emménager. En route, le Syrien m'interroge. Je lui dis que je suis Palestinien, sur quoi il lance un « Longue vie à la Palestine ». Le quartier où nous arrivons est pauvre : les habitants sont sur le pas de leur porte, des enfants jouent dans les rues. La maison vide que l'on visite n'a rien de la villa où Abou Saïd et Abou Fulaan vivent avec leur famille. Les murs sont abimés, la cuisine empeste. Abou Saïd, qui filme pour leurs épouses, me demande ce que j'en pense. Je lui explique que je ne comprends pas comment il pourrait quitter une villa avec piscine à dix minutes d'ici, pour ce quasi taudis. Il rit mais me dit qu'il montrera néanmoins les images à sa femme. Je les laisse seuls : ils vont voir si une autre maison ne pourrait pas convenir.

J’ai, quant à moi, une mission à remplir à Idlib.

Je suis ici à la recherche d’une jeune Néerlandaise qui est partie en Syrie au début de 2014.

Le vent fort qui souffle dans les rues vides me fait penser à elle. Il n’y a que peu de signes de vie dans ce quartier. Graduellement, le silence est brisé par le vrombissement d’avions de combat. Je me couche sur le sol. À Idlib, il n’y a pas de trace de cette jeune néerlandaise qui y a pourtant habité. À Alep non plus. Où estelle ? Comment va-t-elle ? J’espère qu’elle est toujours en vie.

L’histoire d’Aïcha est particulière. Début 2014, cette jeune convertie néerlandaise de dix-huit ou dix-neuf ans, originaire de Maastricht, était partie en Syrie. J’avais appris à la connaître sur Facebook avant son départ : grâce aux messages qu’elle postait, j’avais compris son intention de partir. Je voulais l’en dissuader. Je lui avais proposé d’aller à Dubaï en vacances. Une de mes sœurs vit en effet dans les Émirats arabes unis. Mais mon offre n’avait pas eu d’effet. Elle était partie.

Peu après son départ pour la Syrie, Monique, sa maman, gardait des contacts avec elle. Mais depuis la mi-mars 2014, Aïcha n’a plus donné signe de vie. « Je suis folle de chagrin. Le cœur d’une mère pleure jour et nuit », m’écrivait-elle avant mon départ.

Un combattant néerlandais, que je rencontrerai à Rif al-Muhandisin quelque temps plus tard, me confiera que la jeune fille habite actuellement à Raqqa, une ville sous le contrôle de l’État islamique.

La jeune fille est plus que vraisemblablement mariée à un combattant de l’État islamique. Les combattants belges et néerlandais présents dans la ville ont tous fait allégeance à Abou Bakr al-Baghdadi et dans cette ville, la charia est appliquée. Elle ne peut donc pas quitter la maison sans l’autorisation d’un homme.

Monique à laquelle je confie l’état de mes recherches est heureuse d’apprendre que sa fille est vivante et vit à Raqqa. Elle souhaite lui parler et est même prête à lui rendre visite à Raqqa. « Ma petite fille me manque terriblement. Je ne peux pas l’abandonner à son sort. Aux Pays-Bas, personne n’agit. La seule chose que je peux faire est attendre et préparer mon voyage en Syrie », dit la mère.

À son retour en novembre, Aïcha confiera qu'elle n'était pas à Raqqa et elle reprendra contact avec sa mère.

Après une prière dans une mosquée à Urem Kubra, j'avais demandé à un imam ce qu'il pensait de cette question, sur ce qui pousse les jeunes à quitter leur famille alors que l'islam est très précis sur ce thème : on doit obéissance et respect à ses parents. L'imam d'Alep m'avait cité ces versets du Coran.

« Ton Seigneur a établi de ne pas adorer d'autres dieux que Lui, d'être bon envers son père et sa mère. S'ils vieillissent auprès de toi, les deux ou séparément, ne leur dis pas : Fi ! Ne les repousse pas brusquement et tiens-leur des propos respectueux. Incline vers eux l'aile de l'humilité et de la grâce, et dis "Seigneur, accorde-leur Ta miséricorde comme ils m'ont élevé alors que j'étais petit" ». (Coran 17:23-24)

Il m'expliqua alors qu'en vertu de l'islam, les liens familiaux doivent être entretenus. Selon lui, beaucoup de choses dépendent de la manière dont les parents se comportent avec leur fille. Si les parents n'acceptent pas son choix, ils ne doivent pas s'étonner qu'elle ne veuille plus de contacts avec eux. Pourtant l'islam ne permet pas de couper les relations avec ses parents. Je conseille à la fille de continuer sur le chemin de l'islam mais aussi de prendre contact aussi rapidement que possible avec sa mère. Elle a le droit d'être rassurée. »

Le 8 décembre 2014, je recevrai un message d'Aicha. Elle me demandait si ma sœur était toujours à Dubaï et me disait qu'elle n'avait pas oublié mon offre. Elle était alors revenue de Syrie.

Lorsque je lui avais fait cette offre, celle-ci lui avait fait plaisir mais elle n'avait pas donné suite. Celle que lui avait faite un Turc parti combattre en Syrie, Omar Yilmaz, qu'elle avait rencontré sur internet, était bien plus attirante. Il lui avait proposé de le rejoindre.

Pour Monique, savoir sa fille vivante était bien sûr insuffisant. Elle voulait la revoir et que celle-ci revienne. Après mon retour, j'ai pris contact avec des combattants belges en Syrie, à Raqqa et Alep. Je leur ai demandé s'ils savaient où pouvait se trouver Aïcha. Un Belge a transmis ma demande à la police religieuse de l'État islamique à Raqqa pour qu'elle la recherche. Sans succès.

Peu avant le 26 octobre 2014, date à laquelle Aïcha devait fêter son dix-neuvième anniversaire, Monique m'a recontacté pour me dire qu'elle voulait aller chercher sa fille en Syrie. Le 22 octobre 2014, j'ai mis Monique en contact avec une jeune fille qui était rentrée de Syrie et qui allait l'aider à prendre contact avec d'autres jeunes filles qui étaient à Al-Bab, une ville située près d'Alep. Deux jours plus tard, Monique partait pour la frontière turco-syrienne pour chercher de l'aide. Sans résultat. Elle est rentrée à Maastricht. Après son retour, Aïcha lui a envoyé un message via WhatsApp. Elle est immédiatement repartie à la frontière turco-syrienne où sa fille l'a rejointe. Les deux femmes sont alors rentrées aux Pays-Bas.

Le 8 décembre, j'ai eu une longue conversation avec Aïcha sur WhatsApp. Elle m'a raconté qu'une fois en Syrie, elle s'était mariée avec Omar Yilmaz. Ils ont rapidement divorcé et elle s'est remariée avec un homme qui accepta, après le divorce, qu'elle rentre en Europe. Arrivée aux Pays-Bas, elle essaie depuis lors de se reconstruire et de mener une nouvelle vie. Le 17 décembre, je lui ai proposé de venir travailler dans le centre que j'ai créé. Le 12 février suivant, elle m'envoyait son curriculum vitae, mentionnant qu'elle était prête à aider les jeunes qui connaissent des problèmes, et leurs parents.

Les parents qui ont été confrontés au départ de leurs enfants éprouvent toujours un terrible sentiment de culpabilité et se sentent souvent négligés par les autorités. Ils ont le sentiment qu'ils sont seuls avec leur chagrin,

Car les jeunes qui partent en Syrie n'informent quasiment jamais leurs parents avant leur départ. Cela ne pourrait qu'affaiblir leur résolution. Une fois qu'ils sont en Syrie, ils prennent contact, soit directement, soit via un proche qui est resté en Europe. Les parents se demandent ce qu'ils peuvent bien faire et se sentent impuissants. J'ai reçu de nombreux appels de parents, de sœurs, de frères, de cousins et cousines, de neveux et de nièces, d'amis et de connaissance de jeunes partis en Syrie. Quinze minutes avant d'écrire, j'ai reçu un message d'une jeune fille qui m'annonce qu'elle a un ami en Syrie qui veut rentrer. Lorsque des mères inquiètes m'appellent, j'ai le sentiment qu'elles savent d'emblée ou comprennent que je ne peux rien faire ou très peu pour leur enfant en Syrie mais que je peux leur prêter une oreille attentive.

Je suis en contact régulièrement avec des mères qui ont perdu des fils dans des combats en Syrie, qui ne savent pas où sont exactement leurs fils ou leurs filles,

qui aimeraient les ramener en Europe, qui me demandent de les persuader de revenir ou encore de les convaincre de ne pas partir.

Je ne fais pas que les écouter. Souvent, j'effectue une médiation avec leurs filles ou leurs fils en Syrie et discute avec des jeunes qui envisagent d'y partir. Beaucoup de parents m'ont contacté au cours des derniers mois, notamment parce que j'ai écrit de nombreux articles dans les médias, de manière nuancée sur les jeunes qui sont partis. Je ne partage pas leur vision. Mais je suis prêt à entendre leurs récits. Je ne suis donc pas qu'un chercheur, je suis devenu un intermédiaire entre eux et la société. Si la société ne parvient pas à canaliser la douleur de ces parents et de ces enfants, je suis heureux de porter leurs voix et leurs messages. J'ai sacrifié un mouton pendant la fête de l'Aïd. Je l'ai partagé avec des familles de jeunes partis en Syrie.

Ma pensée me ramène invariablement en Syrie et les souvenirs défilent, comment ne pas se rappeler mon enlèvement par des membres d'Al-Qaïda.

Enlevé par Al-Qaïda

Flashback – Syrie

J'étais alors en route avec Abou Saïd vers une base militaire du Front Jabhat al-Nosra. Des avions de combat visent tout ce qui bouge. Le risque d'être touché par un missile est important. Nous quittons aussi rapidement que possible les quartiers ouest d'Alep.

Abou Saïd m'a alors raconté l'histoire de son neveu. « Mon neveu était à l'école primaire à Anvers. C'était la fête de Pâques et l'institutrice a réparti les élèves en deux groupes. Dans l'un les musulmans, dans l'autre, les non-musulmans. Les non-musulmans ont reçu des œufs de Pâques. Les musulmans pas. »

J'ouvre les vitres de la voiture. Le sifflement des avions à réaction n'impressionne pas les combattants. Il poursuit : « Sur le marché de l'emploi, il y a de la discrimination. Autrefois, je suis allé avec mes amis chercher un travail de vacances via une agence d'intérim. Mes amis belges de souche ont obtenu un travail tandis que nous musulmans ne recevions rien. Par contre je trouve très bien qu'il y ait du racisme dans les discothèques. Certains videurs refusent de laisser entrer les musulmans. C'est très bien. Les musulmans n'ont rien à y faire. »

Nous continuons notre chemin vers la base militaire, les fenêtres de la voiture ouvertes, le bruissement des avions de combat en arrière-fond. Devant le portail de la base militaire, un jeune homme lit le Coran, assis sur une chaise. À côté de lui, un livre « Fortress of the Muslim »[11]. Il porte sur les genoux un fusil d'assaut Kalachnikov. Ses cheveux, comme sa barbe, sont d'un blond très clair, presque blanc.

Je lui demande d'où il vient. « De Finlande », me répond-il. Je lui demande alors si son pays ne lui manque pas. « Non, me répond-il. Seuls le café, le lait et les paysages me manquent. » « Et tes parents ? ». « Non, dit-il. Mes parents sont des infidèles. » J'insiste : « Ne te demandent-ils pas de revenir ? ». Et le Finlandais de répondre sèchement : « Non, ils ont perdu tout espoir. »

Plus tard, je découvrirai le parcours de ce très jeune homme. Il vivait à la campagne. Il était passionné de jeux vidéo en réseau. Il avait fait connaissance d'un jeune Néerlandais musulman avec qui il jouait. Ils ont discuté. Le jeune Finlandais s'est converti et a commencé à prier. Un jour, son ami néerlandais lui a dit qu'il allait se battre contre l'injustice en Syrie. Le Finlandais a fait de même. Il a préparé son sac et a acheté un ticket d'avion pour Istanbul, d'où il a gagné la Syrie pour rejoindre son ami qui combattait dans un groupe radical. Les convertis sont toujours plus vulnérables : ils dépendent souvent de la personne qui leur a permis de découvrir la religion. Avant de quitter son pays, ce jeune Finlandais n'avait jamais rencontré ni parlé en face à face avec des musulmans. Maintenant, il combat en Syrie. Je l'ai vu plusieurs fois en train de monter la garde près de la base.

Je suis devant la porte de cette base de Jabhat al-Nosra, quand dans un bruit fracassant un véhicule blindé s'approche à toute allure et s'arrête près du trottoir. Deux hommes armés me font comprendre par un signe que je dois m'approcher. « Dépêchetoi. Monte dans le véhicule », m'ordonne le chauffeur. Je lui demande pourquoi. « Tu ne souhaitais pas parler avec notre émir ? Il t'attend. Viens avec nous à son bureau », me dit-il calmement.

Je me dépêche et je saute dans le véhicule. Le chauffeur roule à grande vitesse comme s'il était poursuivi. Le combattant armé qui est à côté du conducteur me bande les yeux. Je reste calme et je souris car je me dis que je vais parler à un des dirigeants d'Al-Qaïda en Syrie. Je vais pouvoir évoquer les jeunes dhjihadistes belges et puis si ma dernière heure est arrivée, c'est que tel était

mon destin.

Nous arrivons un quart d’heure plus tard. Deux hommes armés m’attachent les bras. Je dois marcher vite. Nous grimpons rapidement des escaliers et tout à coup, je reçois l’ordre de m’arrêter. Un homme prend mon carnet de notes et me fouille.

Dehors, j’entends le bruit de bombes. Les yeux toujours masqués, j’essaie de trouver le mur avec mon bras gauche. Je compte ainsi me protéger. « Reste-ici ! Ne bouge pas », me crie l’homme et je reste calme.

Cinq minutes plus tard, deux autres hommes viennent me chercher. « Installe-toi ici. » Je m’assieds et j’enlève le bandeau. Je suis dans une pièce sombre. Deux hommes armés de Kalachnikov sont devant la porte. Un des deux hommes me rend mon carnet de notes. Personne ne sait où je suis. Je me demande ce qui va se passer.

À ma question de savoir quand arrive l’émir, la réponse calme d’un des combattants me rassure « Ne t’inquiète pas. » Les heures passent. L’émir du Front Jabhat al-Nosra ne vient pas. Je m’impatiente et décide d’interroger les gardiens.

Je demande alors si je peux poser des questions. « Naturellement ! mais n’es-tu pas un combattant ? Avec quelle milice combats-tu ? » me répond un des deux hommes. Je lui dis alors que je viens poser une série de questions à l’émir.

Je lui demande s’ils viennent d’Alep. « Non, nous venons de Hama », me répondent-ils. Et pour tenter de quelque peu détendre l’atmosphère, je les interroge dans un sourire sur la différence entre les femmes d’Alep et celles de Hama. « Une femme de Hama cuisine mieux et obéira plus facilement à son mari. L’éducation à la maison est également différente. À Hama, nous sommes plus traditionnels. Peut-être veux-tu te marier avec une femme syrienne ? », me demande un des hommes. « Non mais j’en ai assez de toujours parler de la guerre », lui dis-je. Les deux hommes commencent à rire et, à mon grand étonnement, retirent leurs cagoules.

Ils se présentent. Ils sont syriens et combattent pour le Front Jabhat al-Nosra. « D’où viens-tu en Syrie ? », me demande celui qui se présente comme Abou Shayma. Je lui réponds que je suis un chercheur belgo-palestinien. « Nous aimons les Palestiniens. Je veux me marier. Ma future femme devra avoir des

cheveux noirs et de préférence de grands yeux noirs. Imagine-toi. Je dois combattre et je ne peux pas me marier », me dit Abou Shayma dans un soupir.

Je lui demande alors ce qu'il pense des combattants étrangers venus en Syrie. « Ils ont tout laissé derrière eux pour Dieu. Nous les aimons. Personnellement, je trouve qu'ils sont meilleurs que les Syriens car ils combattent par conviction. J'aime seulement les étrangers qui combattent avec le Front Jabhat al-Nosra. Les combattants étrangers qui se battent avec l'État islamique sont injustes. Ils suivent leurs chefs sans être critiqués. Ils ont été trompés et nous combattent. »

Abou Shayma, qui est âgé de 18 ans, a quitté l'école après sa troisième année d'études secondaires car il était source de problèmes dans sa classe. Il a suivi une formation militaire de 20 jours dans un camp d'entraînement.

Abou Suhayb, qui est âgé de dix-neuf ans, a suivi une formation militaire de 30 jours. Il a perdu un neveu, renversé par une voiture à Yabrud. Il dit qu'il n'aimait pas étudier et qu'il est le seul dans sa famille à avoir atteint la troisième année d'humanités.

« Nous recevons 10 000 lires syriennes par mois (quelques dizaines d'euros), le butin de guerre : argent, armes, voitures, moutons d'un berger qui travaillait pour le régime. Nous sommes pour l'application de la charia. Nous avons rejoint Jabhat al-Nosra car la religion y est centrale et car nous voulons l'application de la charia. Les combattants étrangers avaient tout ce qu'ils voulaient dans les pays d'où ils viennent. Ceux que nous préférons sont les Jazrawiyyin (Saoudiens). Nous sommes durs pour nos ennemis mais nous ne tuons pas de musulmans.

Nous ne tuons ni les femmes ni les enfants. »

Rassuré par le calme de cet entretien, je continue à les interroger ;

Que pensez-vous de l'État islamique ?

« Les hudud (peines légales prescrites par le Coran et la sunna) ne sont pas autorisées en temps de guerre. On ne peut pas non plus déclarer quelqu'un infidèle ou apostat. L'État islamique est un groupe déviant. Ce sont des takfiris. Ils suivent aveuglément leurs dirigeants sans être critiqués. Ils sont désagréables et ignorants. »

Quel est votre rêve ?

« Après la révolution, je voudrais voir la charia appliquée. Un État régi par l'islam est notre rêve. Pour le moment, nous n'avons pas d'autre objectif que de combattre. Celui qui a un objectif ne combat pas. Nous espérons que davantage d'étrangers viendront et que tous les pays deviendront musulmans. »

Que pensez-vous de l'Armée syrienne libre ?

« Ils ne savent pas pourquoi ils se battent. Certains disent qu'ils sont des héros et d'autres qu'ils se battent pour l'argent. Ils luttent seulement contre Assad. Nous n'acceptons pas leur gouvernement. Quand Assad sera renversé, nous les inviterons vers l'islam. Nous voulons un État islamique. Notre rêve est de nous battre contre l'incroyance. D'abord en Syrie et ensuite dans d'autres pays au Levant. Ensuite, les autres pays arabes et enfin, les Etats-Unis. » (Ils rient)

Pourquoi Assad est-il si dur pour sa population ?

« Il veut rester au pouvoir. L'Iran, la Russie et la Chine dirigent ici. Ils se battent contre notre foi. Partout, on peut voir des influences chiites. Chaque jour, il y a des bombardements. À toute heure. Pour la seule Alep, et surtout dans sa zone industrielle, plus de 50 conteneurs largués. En proclamant l'émirat, tout changera. L'État islamique nous affaiblit. Il nous a chassés de Deir ez-Zor. Ils ont retardé notre lutte. Je me battrai jusque la mort. »

J'écoute attentivement.

La doctrine du al-wala' wa l-bara

C'est une de ces doctrines qui peut être interprétée d'une manière si radicale que cela peut aller jusqu'à ce qu'un enfant non seulement commence à haïr son père ou sa mère mais aussi à les considérer comme des infidèles ou des incroyants.

La doctrine de la al-wala' wa l-bara est un des plus importants fondements idéologiques du wahhabisme et des mouvements djihadistes internationaux comme Al-Qaïda ou l'État islamique. Elle peut être à la base de la pensée du « eux » contre « nous » car certains musulmans utilisent ce concept pour faire une distinction entre les musulmans (les croyants) et les non-musulmans (les incroyants). Pour eux, le concept de al-wala' wa l-bara c'est la loyauté (al-wala') et l'amour pour l'islam et les croyants et le rejet et la prise de distance (al-bara') de l'erreur et des incroyants.

Voici ce qu'a dit de la al-wala' wa l-bara l'imam Abou Umama, qui est affilié à

l’État islamique lors d’une prière du vendredi à Lattaquié, en Syrie :

« Tu verras beaucoup d’entre eux se mettre sous la coupe des impies. Nées de leurs mauvaises âmes, les actions qu’ils commettent sont condamnables, au point qu’Allah S’irrite et Se courrouce contre eux. Ils demeureront éternellement dans le tourment. Car, s’ils avaient cru en Dieu et en Son Prophète, et en ce qui lui a été révélé, ils ne les auraient pas choisis pour protecteurs, mais beaucoup d’entre eux étaient des mécréants.

La doctrine est un fondement important du ’aqida (fondement de la croyance) dans l’islam.

La al-wala’ wa l-bara’ a toujours été une doctrine profondément ancrée chez les Prophètes et leurs disciples. C’est la base de notre foi. Lors de ce prêche il avait critiqué le dialogue interreligieux et la cohabitation avec les incroyants :

Tu n’exprimes pas seulement en priant, en faisant le jeûne et en allant à la mosquée mais aussi en montrant ton hostilité envers les incroyants et ta loyauté envers les croyants. Sans la al-wala’ wa l-bara’, il n’y a plus de foi. C’est comme la mosquée : elle ne peut pas être construite sans ses piliers. Sans ces piliers, la mosquée s’écroule sur nous. Et c’est ainsi que cette doctrine est le pilier de notre foi. Sans celle-ci, il n’y a pas de religion. C’est pourquoi nous devons être loyaux envers la vérité et les fidèles et rejeter le faux et ceux qui sont dans l’erreur. Le Prophète nous a appris à avoir de l’amour et éprouver de la haine au nom d’Allah.

« Car vos tuteurs et protecteurs sont Allah et Son Prophète, ainsi que ceux qui ont cru, qui s’acquittent de leurs prières, qui concèdent leur aumône et qui s’inclinent devant Dieu ». (Coran 5:55)

« Vais-je prendre un autre protecteur en dehors d’Allah, Créateur des cieux et de la terre, Celui qui donne à manger et qui, Lui-même, n’est nourri par personne ? Dis : J’ai reçu l’ordre d’être le premier à me soumettre, et garde-toi d’adorer d’autres dieux. » (Coran 6:14)

Nous devons montrer notre loyauté seulement envers Allah. Et être loyal envers Allah a pour conséquence que nous devons être loyaux envers ses fidèles.

Avant d’appliquer le concept de al-wala’ wa l-bara’ dans notre vie quotidienne et dans nos contacts sociaux, nous devons le faire en tant que musulmans. »

Lorsque Fouad Belkacem a créé Sharia4Belgium, de jeunes musulmans frustrés ont rejoint le groupe pour les mêmes raisons. Dans leur quête pour trouver une place dans la société, ils ont suivi Fouad Belkacem. À leurs yeux, il était le seul à proclamer ce qu'ils ressentaient. Ils n'étaient pas assez forts pour exprimer ou canaliser leurs frustrations et pour donner forme à leur identité. De cette manière, Fouad Belkacem – qui a pris le nom d'Abou Imran – était le dirigeant, et plusieurs dizaines de musulmans étaient ses disciples.

Pour de jeunes musulmans en recherche qui ont éprouvé le sentiment de ne pas appartenir à la société, l'identité musulmane apporte un sentiment de paix et de solidarité avec la communauté musulmane (oumma). Tout comme moi par le passé, de nombreux jeunes musulmans d'origine marocaine se sentent coupés de leurs racines. Ils ont l'impression de ne pas appartenir à la société belge car ils ont l'impression de vivre éternellement comme des « invités » dans leur propre pays. Mais ils ne sentent pas plus chez eux dans la culture marocaine. L'islam leur donne ce qu'ils recherchent.

À leur arrivée en Irak ou en Syrie, des combattants qui ont rejoint l'État islamique ont brûlé leur passeport. Ils voulaient ainsi souligner le fait que leur seule identité était l'identité musulmane. Pour ces jeunes, c'était vécu comme une délivrance : ils n'avaient désormais plus de questions à se poser sur le fait de savoir qui ils étaient, sur leur combat, sur leur sentiment de ne pas avoir de chez soi. Ils étaient délivrés des dénominations comme citoyens de second rang, nouveaux Belges, musulmans arriérés, "sales Marocains", "profiteurs" ou allochtones. À partir du moment où leur passeport a été brûlé, ils sentaient que les flammes qui brûlaient leur cœur et leur âme s'éteignaient.

N'est-ce pas le propre de l'homme de réfléchir en termes de « eux » et « nous » et de polariser, consciemment ou non. La plupart des gens recherchent, consciemment ou non, des certitudes. Et cela a pour conséquence que l'on en arrive parfois à répandre des idées totalitaires : « Mon pays – ou mes compatriotes – sont les meilleurs, mon équipe de football est la plus forte, mon école est la plus cool, ma classe est la plus agréable, mon peuple est le plus brillant, ma race est supérieure, mes coreligionnaires sont les élus, mon identité est la bonne, notre parti politique est au sommet, nos valeurs sont les plus nobles, notre religion est la seule juste, nos frères et nos sœurs sont les seuls que l'on chérit, notre civilisation est la plus brillante, notre idéologie est la vérité… »

Comme les autres religions, l’islam veut donner aux gens des certitudes et pense en terme d’eux et nous (les non-musulmans et les musulmans). Tout musulman convaincu dira que sa foi est juste, tout comme un juif le dira. Je ne veux pas dire que ce processus mental, qui est souvent innocent et inconscient, est un problème. Mais cela le devient à partir du moment que l’on va attaquer, injurier, rabaisser, condamner ou bombarder de préjugés l’autre, tout simplement parce qu’il ou elle est autre, appartient à un autre groupe ou professe une autre religion : les non-musulmans sont “mauvais”, les musulmans sont “arriérés”, les juifs sont “sales” et “avares”, nous sommes les seuls “vrais” croyants, l’État islamique est la “vérité” et les autres ne sont que des “groupes égarés”, être musulman n’est pas suffisant pour atteindre le ciel, ceux qui pensent autrement, sont des “psychopathes”, des “égarés”, des “ignorants” ou des “lâches”, ceux qui ne sont pas de notre parti politique sont des “débiles”, la culture islamique est “inférieure à la nôtre”, les “femmes sont inférieures”. »

Ceux qui sont allés le plus loin dans cette polarisation sont les nazis qui sont allés jusqu’à éliminer les juifs. Ils ne les voyaient pas comme des humains et ils devaient donc être exterminés. Actuellement, il n’y a pas de place pour les chiites dans le califat de l’État islamique, car il veut créer un État homogène. Les chiites ont trois options : se convertir au sunnisme, fuir ou être exterminés. La guerre civile a conduit à ce que certaines milices chiites pensent de la même manière.

Le dogme de al-wala’ wa l-bara’ paraît donc à première vue problématique mais en fait ce n’est pas le cas.

L’islam en appelle – et de manière obligatoire – à l’amour, à l’union, à la protection au soutien, à l’alliance et à la miséricorde entre les musulmans (al-wala’). Comme musulman, on doit se soutenir en tant que membre d’une communauté. Le Prophète a ainsi dit : « Les croyants sont comme un corps. Lorsqu’une partie du corps souffre (de maladie), c’est alors tout le corps qui souffre d’insomnie ou de fièvre. » Il va donc de soi que l’islam encourage fortement l’unité des musulmans. Le terme ‘bara’ fait référence à la résistance que les musulmans, en tant que communauté, doivent montrer face à l’injustice. Cela est aussi clair au sujet de la relation des musulmans avec leurs ennemis,

ceux qui pensent autrement et les incroyants. C’est pourquoi il est très important de voir le contexte historique dans lequel les versets ont été communiqués. Ils font clairement référence aux mecquois incroyants qui combattaient les musulmans. On ne peut donc pas les appliquer aux personnes aimantes, sincères, tolérantes et amicales qui ne combattent pas les musulmans. Il est clair que lorsqu’on ne prend pas en compte le contexte historique, l’interprétation des versets peut prendre des formes radicales dans lesquelles ils ne concernent pas seulement les Mecquois incroyants mais tous les incroyants, les non-musulmans et même les musulmans qui pensent autrement.

Dans les vers suivants, on retrouve les termes wala’ et bara’:

« Ô vous qui croyez, ne prenez pas les juifs et les chrétiens comme alliés, ils sont alliés les uns pour les autres. Celui qui, des vôtres, en fera des alliés sera des leurs. Allah ne guide pas un peuple d’injustes. » (Coran 5:51)

« Ceux qui ont cru, qui ont émigré avec toi et mené combat à l’avantage d’Allah, tant avec leurs biens propres qu’avec leurs personnes, ceux qui les ont accueillis et qui les ont aidés dans leur victoire, tous ceux-là sont les alliés les uns des autres. Les croyants qui n’ont pas émigré, tu ne leur dois rien tant qu’ils n’ont pas émigré. S’ils te demandent quelque assistance au nom de la religion, il t’incombe de leur prêter assistance, sauf si cela devait se faire au détriment d’un éventuel pacte que tu aurais passé avec un autre groupe. Allah est clairvoyant quant à vos actes. » (Coran 8 :72)

« Ô vous qui croyez, combattez ceux des infidèles qui sont dans les contrées voisines et qu’ils trouvent chez vous quelque dureté. Sachez qu’Allah est avec ceux qui Le craignent. » (Coran 9:123)

« (Tel est le) désaveu de Dieu et de Son Prophète pour le pacte que vous avez conclu avec les polythéistes. » (Coran 9 :1)

« Et lorsque Abraham dit à son père et à son peuple : Je suis innocent de ce que vous adorez ! » (Coran 43 :26)

« Vos incrédules sont-ils meilleurs que ceux-là ? Avez-vous matière à frayer avec l’impunité conférée par vos Ecritures. » (Coran 54 :43)

« Vous avez eu en Abraham et ceux qui l’entouraient un bel exemple. Lorsqu’ils dirent à leur peuple : Nous sommes innocents de ce que vous êtes et de ce que

vous adorez en dehors de Dieu. Nous vous renions. Que la haine et l'inimitié scellent à jamais nos rapports jusqu'au jour où vous croirez en Dieu seule exception faite de la parole d'Abraham pour son père, auquel il dit : J'implorerai Dieu pour qu'Il te pardonne, mais je n'ai à cet égard aucune certitude préalable. Ô notre Seigneur, c'est à Toi que nous nous confions, c'est vers Toi que nous revenons car c'est Toi qui es le dépositaire de notre destinée. » (Coran 60 :4)

Il faut savoir que de nombreux jeunes musulmans commencent à pratiquer leur religion innocemment, ce qui est leur droit naturellement. Ne perdons pas de vue que la religion peut apporter à une personne la stabilité qu'elle n'a jamais connue. Certains jeunes musulmans qui commencent à pratiquer sont de bonne foi et visent le bien. Mais tout le monde ne peut de soi-même et sans professeur entrer dans l'islam. Il est donc inévitable que certains, dont des convertis fragiles, dévient du juste milieu.

C'est ainsi qu'un jeune peut soudain commencer à haïr ses parents. Lorsqu'on lui demande l'origine de cette haine, il répond qu'il hait ses parents pour la grandeur d'Allah : il a évidemment appris que l'on doit prendre ses distances de ce qui est faux et que l'on doit seulement aimer les croyants. Ses parents ne sont pas assez croyants à ses yeux. Peut-être que son père ne prie pas et que sa mère ne porte pas de voile. Qui sait ?

Lorsqu'on m'a parlé de ce cas, je me suis demandé si ce jeune ne commettait pas lui-même des erreurs. Le Prophète a dit : « Tous les enfants d'Allah font des erreurs et les meilleurs sont ceux qui se repentent ». Ne le sait-il pas ? Il était lui-même il y a peu de temps non-pratiquant et peut-être même n'étaitil pas un bon musulman aux yeux des autres musulmans. S'il a vu la lumière, pourquoi n'a-t-il pas essayé que ses parents l'aperçoivent aussi ? Je compare cela à un enfant avec de l'argile en main, confectionnant une jolie figurine qui, tout à coup, s'écroule sur le sol, réduisant le travail de l'enfant.

On doit tous concéder que de tels jeunes ont de bonnes intentions mais peuvent chuter dans leur quête. Peut-être est-il plus facile pour lui de dire que leurs parents sont des incroyants plutôt que de faire l'effort d'accepter leur différence. Peut-être est-il difficile pour un jeune qui pense avoir vu la lumière d'accepter que ses parents ne l'ont pas vue ? Peut-être n'a-t-il pas lu le verset suivant :

« S'ils militent pour que tu m'associes à quelque autre entité dont tu n'as que faire, ne leur obéis pas et comporte-toi avec eux de manière amicale et

conforme-toi à ce qui se pratique ici-bas. Mais tu suivras le chemin qui t'amènera vers Moi. Car vous reviendrez à Moi et Je vous informerai alors de ce que vous faisiez. » (Coran 31:15)

Dans l'islam, c'est une obligation de traiter correctement ses parents ; En tant que musulmans, on doit traiter ses parents de manière respectable, même s'ils veulent faire de toi un athée. D'après ce que je sais, de nombreux jeunes musulmans ne connaissent pas ces règles de base de l'islam. Ils sont immédiatement confrontés à une interprétation de concepts comme la al-wala' wa l-bara' sans avoir jamais lu le Coran. Le Prophète a dit : « Ta mère, ta mère, sois aimable avec ta mère. »

En soi, il n'y a rien d'erroné avec le fait que l'on s'entraide en tant que musulmans. Mais utiliser ce concept pour combattre ceux qui pensent différemment n'est pas juste. Chacun est libre de haïr qui il (ou elle) veut. C'est pourquoi je conseille aux gens – s'ils veulent haïr – de haïr les actes répréhensibles et pas les personnes. Nul ne peut obliger quelqu'un à haïr ou à aimer. Personnellement, je ne hais personne mais cela ne signifie pas pour autant que j'apprécie tout le monde. Ce n'est pas parce que tu ne hais pas quelqu'un que tu éprouves de l'amour pour lui.

Certaines attendent que tu en haïsses d'autres. Et si tu ne le fais pas, elles vont t'attaquer, soulignant que si tu ne les hais pas c'est parce que tu les aimes. Pourquoi devrai-je haïr quelqu'un ? Je refuse de haïr. Le Prophète pleurait sur ceux qui le combattaient. Il pleurait sur le manque de foi des non-musulmans car il aurait souhaité qu'ils le rejoignent au paradis.

« Sois patient, car il n'est de patience que par la grâce d'Allah. Ne t'afflige surtout pas pour les incroyants et ne sois pas inquiet des ruses qu'ils ourdissent. » (Coran 16:127)

***

Alerté par un bruit, je regarde par la fenêtre. Je vois un homme arriver dans une Mercedes noire. « Le chef est là, le chef est là », dit Abou Shayma.

Il est lourdement armé. Il porte de longs cheveux et une barbe courte. Il dépose son arme sur un siège et s'assied devant moi. Je ne sais pas qui il est : est-il un dirigeant important ? Je n'en sais rien. Qui es-tu ? me demande-t-il. Je lui dis

que je suis un Palestinien, né en Jordanie et qui a grandi en Belgique. Que fais-tu ici ? m'interroge-t-il. Je lui explique que je réalise une thèse de doctorat en sciences politiques et sociales et, qu'en raison de mes recherches sur les combattants étrangers venus en Syrie, j'ai décidé de rencontrer les Belges et les Néerlandais qui ont rejoint Jabhat al-Nosra. J'explique que j'étais en contact avec eux, notamment sur Facebook et que c'est pour être le plus nuancé possible que je suis venu ici. Je lui explique que j'écris aussi de courts comptes-rendus sur mon séjour pour un site internet.

« C'est intéressant, mais peux-tu me fournir les preuves. Et pourquoi est-ce que je te croirais ? », me répond-il. Et je lui montre les cartes qui prouvent que je travaille pour l'Université catholique de Louvain et pour l'Université d'Anvers. J'ai aussi une lettre de l'université que j'avais déjà montrée aux combattants belges. Je ne l'ai pas avec moi », lui dis-je. Il me demande pourquoi je veux interroger les dirigeants de Jabhat al-Nosra, Abou Mohammed al-Joulani, Sard al-Hunayti et al-Muhaysini. Je lui réponds que c'est pour rendre mon travail plus objectif.

Cela paraît le rassurer, et je peux ainsi lui poser quelques questions.

Pourquoi ne vous mettez-vous pas d'accord avec l'État islamique. En quoi êtes-vous différents ?

« Il y a de grandes différences. Les membres de l'État islamique sont des khawarij (ceux qui sont sortis de l'islam, en traduction littérale). C'est un groupe déviant. Ce sont des extrémistes. Ils ont commis des injustices et des bains de sang. Sur base de ce qu'ils disent, on voit immédiatement qu'ils sont des khawarij. J'ai combattu les Américains en Irak aux côtés d'Abou Bakr al-Baghdadi. Je sais par exemple qu'Abou Bakr al-Baghdadi est vraisemblablement arrivé au pouvoir de manière illégitime. Lorsque Abou Omar al-Baghdadi, prédécesseur d'Abou Bakr al-Baghdadi a été tué par les Américains, la plupart des dirigeants d'Al-Qaïda en Irak étaient incarcérés. Abou Bakr al-Baghdadi savaient que les Américains connaissaient la cache d'Abou Omar al-Baghdadi, mais il ne lui a rien dit. C'était une bonne chose pour Abou Bakr al-Baghdadi. Il n'est pas vraiment charismatique. Ce sont les gens qui l'entourent qui détiennent le pouvoir. »

Pourquoi les étrangers rejoignent-ils surtout l'État islamique ?

« Les étrangers sont plus proches des idées de l'État islamique, en tout cas depuis qu'il s'est retiré de la structure de commandement d'Al-Qaïda. Les étrangers voient que l'État islamique applique la charia et cela leur parle. Nous avons actuellement d'autres priorités. Ils ont en plus davantage de moyens que nous. L'émirat n'est pas encore officiellement proclamé. »

Prêterez-vous un jour allégeance à l'État islamique ?

« Notre manhaj (la méthode par laquelle nous atteignons la vérité), et notre aqida (les fondements de la croyance religieuse) sont différents. Si Abou Bakr al-Baghdadi se repent publiquement, alors nous serons prêts à collaborer. Le Coran dit que « si deux clans issus du rang des croyants se combattent, établissez la concorde entre eux. Si l'un des clans persévère dans sa provocation, combattez celui qui en est responsable jusqu'au moment où il s'en remet à l'ordre normal d'Allah. Si cette partie reconnaît ses torts et cherche à s'amender, la réconciliation entre eux doit être menée dans un esprit de justice et d'équité, car Allah aime les gens équitables (Coran 49:9). Nous ne sommes pas pour le fait de faire la paix, mais l'État islamique doit monter qu'il veut la paix. »

Que pensez-vous de l'Armée syrienne libre ?

« Seules deux divisions de l'Armée syrienne libre se sont clairement prononcées pour un État séculier. Les autres sont partisanes d'un État islamique.

L'émir a encore critiqué le fait que des bases militaires du régime se trouvent toujours dans le territoire du califat proclamé par l'État islamique. Pour lui, c'est une preuve que l'État islamique combat Jabhat al-Nosra et ménage Assad.

Dehors, il fait désormais sombre. L'émir me demande de lui donner mes notes. Je l'ai fait. Tout ce compte-rendu est basé sur ma mémoire. Il quitte alors la pièce. Je reste seul dans le local. Les deux gardes du corps reviennent. Ils me posent un bandeau sur les yeux. Après quelques minutes, ils m'emmènent à l'extérieur. Deux autres hommes me conduisent dans une voiture. Sur la route du retour, nous avons entendu des bombardements. Ils m'ont déposé ensuite dans une base militaire. Après une longue attente, deux combattants, un Syrien et un Égyptien m'ont ramené chez Abou Saïd et Abou Fulaan. Je frappe à la porte. Après plusieurs minutes, j'ai entendu une voix féminine. « Qui est là ? ». « Montasser, les hommes sont-ils là ? » Elle me répond par la négative. Et je lui dis que je les attendrai dehors.

Quelques pas plus loin, un homme âgé, en face de sa boutique est en train de fumer une pipe à eau. Je lui demande si je peux m'installer. Il s'apprête à l'éteindre. Il m'avait vu régulièrement entrer et sortir au cours des derniers jours, de la maison des deux combattants belges. Et, avec ma longue barbe et mon keffieh, il imaginait vraisemblablement que j'étais un combattant. Et bien que je lui dise que sa pipe à eau ne me dérange pas, il l'éteint. « Non, c'est une question de respect », me dit-il. Est-ce exact ? Je ne sais pas. Peut-être est-ce tout simplement par crainte qu'il agit de la sorte.

Il va me chercher une chaise. Je vois qu'il n'est pas complètement rassuré. Pour l'apaiser, je lui dis que je suis journaliste. Mais, à son expression, je devine qu'il ne me croit pas. J'attendrai une heure avant le retour d'Abou Saïd et d'Abou Fulaan. Ils me disent qu'ils étaient très inquiets et qu'ils n'avaient rien à voir cela. « Avec quoi ? », dis-je. « Nous n'avons rien à voir avec ton arrestation. Je pense que quelqu'un t'a dénoncé lorsque tu as demandé à parler à Abou Mohammed al-Joulani. Pour eux, c'était suspect. »

Et là, je commence à comprendre : « Ai-je été arrêté ? ». Les services de renseignements de Jabhat al-Nosra t'ont donc emmené.

Nous avons téléphoné pour tenter de joindre le chef des services de renseignements de Jabhat al-Nosra. C'est pourquoi, ils t'ont libéré. Qui t'a interrogé ? », me demande Abou Fulaan. Je lui dis qu'il s'est présenté comme Abou Muhammad al-Shami ». Et là, Abou Saïd montre son étonnement : « Même nous, nous ne pouvons pas parler avec lui ! ».

J'avais donc été enlevé, séquestré. Rétrospectivement, je me rends compte que tout cela aurait pu finir très mal… par un kidnapping avec demande de rançon ou une mise à mort. Je devais ma « libération » à mes hôtes.

Tout ce que je vis ici depuis quelques jours me semble surréaliste, je suis à des années lumières des bancs de mon université, de mes repères, de ma vie quotidienne, je dépends de ces hommes que je n'avais jamais vus avant. Et pourtant mon travail de chercheur prend sa réelle dimension ici. Je suis sur place je peux voir, comprendre, parler et interroger. Et mes souvenirs ne font que renforcer la décision que j'avais prise. Il faut parler et échanger pour comprendre.

Ce jour-là, un combattant belge qui est devenu par la suite un commandant local

pénètre dans la base. Je m’assieds et trois enfants m’entourent. Le combattant claque bruyamment la porte. Un des enfants se réfugie alors de peur derrière une voiture. Pensait-il qu’une bombe avait explosé ? Ces enfants ont dû vivre des épreuves douloureuses, me dis-je à moi-même. Je demande à l’ un d’eux s’ils aiment les combattants étrangers. « Oui, ils combattent pour Dieu. Ils sont nos frères et Assad est notre ennemi. Plutôt eux que les Alaouites. Les Alaouites sont des infidèles. Ils idolâtrent Ali, le gendre du Prophète, et se moquent des autres compagnons », dit-il.

Un de ces garçons, prénommé Ayman, a des larmes plein les yeux. Il explique qu’il a été blessé à la jambe. « Assad et son armée ont jeté un container rempli de TNT sur un quartier d’habitation. J’ai très mal. Même après un an. La broche sera retirée après la fête du sacrifice », dit-il. Je lui demande s’il a un message pour la communauté internationale. « Que Dieu maudisse l’Occident. Pourquoi sont-ils du côté d’Assad. Pourquoi acceptent-ils qu’ils continuent de nous bombarder ». Je lui demande alors ce que l’Occident devrait faire « Nous livrer la tête d’Assad. Je le déteste. Il a tué les gens que j’aime », me répond-il. Le garçon est visiblement frustré. Je lui demande quels sont ses rêves. « La libération de la Syrie et le martyre », me répond-il, sur un air convaincu. Je demande s’il n’a pas d’autres rêves. « Si Allah est content de nous, tout se passera bien », répond-il avec aplomb. Je lui demande si lui et ses amis vont à l’école. « Oui, nous suivons les cours d’un combattant du Front Jabhat al-Nosra. Nous avons appris une partie du Coran par cœur. Nous aimons Oussama Ben Laden. Lui au moins s’est levé pour nous défendre » répond-il en me regardant droit dans les yeux.

Lors de mon enquête, j’ai constaté que le Front Jabhat al-Nosra avait créé des écoles dans les territoires qu’il avait conquis. On y enseigne que l’honneur de l’oumma (la communauté des musulmans) doit être restauré par le djihad armé. Des garçons comme Ayman sont formés pour l’avenir. Le rêve ultime des djihadistes du Front Jabhat al-Nosra est de libérer la mosquée al-Aqsa à Jérusalem. « On ne met un terme aux souffrances des Palestiniens que par le djihad armé », me dit un djihadiste néerlandais.

Un combattant anversois, Abou Oussama, nous rejoint. Je lui pose quelques questions. Je lui demande comment cela se passe ici. « Nous ne sommes plus opprimés », me répond-il. Et quand je lui demande s’il se sentait opprimé en Belgique, il s’offusque.

« Es-tu sérieux ? L’interdiction du voile, l’interdiction du port du niqab en rue, la discrimination sur le marché du travail, le racisme de la police d’Anvers. Notre religion est constamment offensée. Même un chien partirait d’Anvers », me répond-il. Je l’interroge alors pour savoir comment ont réagi ses parents lors de son départ. « Ma mère me comprend, mais pas mon père. Il dit constamment que je dois rentrer et que le djihad armé n’est pas obligatoire.

Ces combattants belges s’interrogent tous : « Comment pouvons-nous contrer Assad ? Comment pouvons-nous nous concentrer sur notre combat ? Le Front islamique nous attaque à Deir ez-Zor. Que devons-nous faire ? », se demande un combattant belge avec un mélange de frustration et de colère dans la voix. Il est visiblement déçu par le cours des événements.

La base militaire devant laquelle nous parlons est située non loin de la maison où je vis. C’est une sorte de lieu de rencontres pour les combattants de Jabhat al-Nosra. C’est là qu’ils discutent, qu’ils mangent, et éventuellement, pour certains, où ils dorment. C’est là qu’ils déposent les armes. Quelle fut donc ma surprise, quand j’ai appris, plus de deux mois après mon retour que ce gros immeuble avait été bombardé par l’aviation américaine. Sur une vidéo postée par un combattant néerlandais, on voit l’immeuble ravagé. Et l’on voit ce combattant néerlandais brandir une arme, le visage masqué. On ne peut voir que ces yeux. Il crie sa colère : « Regardez ce que les Américains et leurs alliés nous ont fait. » Cet homme, qui se présente sous le nom Muhajiri Sham appelle les musulmans à se lever contre les autorités néerlandaises. Ce bombardement, le 23 septembre dernier, aurait fait quelques dizaines de morts, dont trois Néerlandais. Sur la vidéo, j’ai reconnu une ambulance que j’avais vue sur place. Je n’ai pu m’empêcher de m’enquérir du sort des combattants que j’y avais rencontrés. J’ai appris qu’un Belge avait été légèrement blessé.

Ce jour-là, assis dans le salon de la villa avec quelques combattants belges et néerlandais, je les observe discrètement. La majorité d’entre eux sont en train de tapoter l’écran de leur smartphone. Le vent souffle à travers les fenêtres qui s’ouvrent vers l’intérieur. J’ai demandé à Abou Mohammad al-Hollandi si je pouvais l’interroger. Il me regarde calmement et commence son récit :

Au départ, nous étions une dizaine de Muhajirin (émigrants). Grâce à ma connaissance de l’arabe, j’ai essayé d’inculquer la structure et la discipline aux partisans (Ansar). J’avais des contacts avec Sharia4Belgium, mais je n’ai pas été

recruté par ce groupe dont je n’ai jamais été membre. Anwar al-Awlaki m’a inspiré.

Je suis passé à travers plusieurs phases :

1. Jahiliyya, la période d’ignorance.
2. J’ai trouvé la paix en pratiquant l’islam (cela a duré un an).
3. Comprendre que la foi signifie davantage que pratiquer ou se sentir bien. Le djihad armé, le martyre, le croyant (iman) et l’incroyant (kufr). Bush nous a divisés, il y a deux camps, il n’y a pas d’entre deux. Nous avons lu dans nos livres d’école que les croisés combattaient contre les païens. Qui étaient ces païens ? C’est en fait une guerre des civilisations.
4. Vouloir faire quelque chose, la da’wa et ensuite partir en Syrie.

Abou Mohammad al-Hollandi, est un Néerlandais de 27 ans qui, après un bombardement américain qui avait coûté la vie à trois de ses compagnons, a appelé les musulmans néerlandais à réagir fermement. Son discours est rôdé.

« C’est une obligation pour les musulmans de combattre. Les pays musulmans sont occupés par les ennemis de l’islam. Mon souhait de longue date est de mener le djihad armé, notamment pour le soulèvement en Syrie. C’est une obligation de l’islam de combattre l’injustice. De nombreux musulmans sont tués. Je veux aider les plus faibles et apporter ma modeste contribution. Je me bats évidemment pour la parole d’Allah, pour appliquer la charia et créer l’État islamique. »

En quoi l’idéologie du djihad a-t-elle joué un rôle dans ton départ ?

« J’étais dans la jahiliyya (ignorance) jusqu’à mon XVIIIe anniversaire. Je suis alors devenu pratiquant. Selon moi, on ne peut pas utiliser l’idéologie du djihad, car le djihad armé est une partie de l’islam. À travers le djihad, nous adorons Allah. Le djihad est un acte d’adoration bien que nos âmes éprouvent une forme d’aversion pour la guerre. En utilisant le terme idéologie du djihad, ils veulent tout pervertir afin de créer une forme de division. »

Et il cite ce verset du Coran : « La division, ils l’ont déjà suscitée auparavant, en chamboulant l’ordre des choses jusqu’au moment où, la Vérité s’étant produite, l’ordre d’Allah s’est érigé en bien malgré eux. » (Coran 9:48)

Sur ces mots, un hélicoptère nous survole.

L’islam est notre religion et le djihad armé est un pilier de cette religion. Le djihad n’est pas un but en soi, mais un instrument pour disséminer la parole d’Allah. La différence entre nous et les incroyants est un mode de vie qui englobe tout. Croire en Allah (l’Islam), c’est plus qu’une série d’obligations spirituelles. L’islam est un mode de vie complet avec la charia.

As-tu lu sur le djihad ?

J’ai lu beaucoup de livres. Ce que les érudits en matière de djihad disent est exact. C’est important pour moi car je veux pratiquer ma foi complètement. Je n’accepterai jamais de pratiquer ma foi à moitié. Les érudits insistent d’ailleurs sur ce fait. Il est temps de retourner vers l’honneur de notre religion. Les idéologues du djihad le disent.

Le Prophète a dit. « Lorsque vous pratiquerez la vente, que vous attraperez les queues des vaches, que vous serez satisfaits de l’agriculture et que vous délaisserez le djihad, Allah fera s’abattre sur vous une humiliation qu’il ne retirera pas jusqu’à ce que vous reveniez à votre religion. »

L’oumma (la communauté musulmane) est tombée dans une certaine forme de faiblesse. On ne pourra restaurer son honneur qu’en retournant vers le djihad armé. Le djihad armé est clairement une obligation de notre époque, comme l’ont montré les érudits al-Awlaki ou Azzam. Les preuves sont dans le Coran.

Et de citer : « On vous a prescrit le combat bien qu’il vous répugne, car il arrive que vous détestiez une chose qui vous est utile, de même qu’il vous arrive d’aimer une chose alors qu’elle est néfaste pour vous. Allah sait, et vous ne savez point. » (Coran 2 :216)

Dire que le grand djihad est le djihad intérieur est un faux hadith.

Il est clair qu’Abou Mohammad al-Hollandi ne suce pas ces mots de son pouce. On peut en conclure que le djihad an-nafs (le djihad intérieur) est le grand djihad et le djihad armé est le petit djihad. Selon Abou Qatada al-Filistini, un des idéologues du djihad, c’est une interprétation fabriquée, et donc erronée.

Selon Abou Qatada, le jugement d’Ibrahim ibn Abi Abla al-Maqdisi ne correspond pas avec ce que dit par exemple Ibn Taymiyyah, théologien et

jurisconsulte du XIIIe siècle.

« Ce hadith n’a aucune base et personne versé dans la connaissance de l’islam n’a transmis cela. Le djihad contre les incroyants est le plus noble des actes et c’est l’acte le plus important qui puisse être fait pour l’humanité.

Selon Abou Qatada, ce hadith est aussi en contradiction avec le Coran.

« Ne sont pas égaux les croyants qui sont passifs – hormis les infirmes – et ceux qui en martyrs paient de leurs personnes et de leurs biens dans la voie de Dieu. Allah préfère les martyrs dans la voie de Dieu à ceux qui sont passifs. Certes Dieu a promis des récompenses à tous les croyants, mais Il met les combattants au-dessus des non-combattants en leur octroyant une belle récompense. » (Coran 4 :95).

Abou Mohammad al-Hollandi va plus loin : il affirme qu’un frère l’a aidé. « Il y a contribué, c’est pourquoi il n’est pas en Syrie. Je vérifie toujours que ce qu’ils disent est correct. Je ne suis pas un suiveur. Les ouvrages d’Abdallah Azzam, d’Abou Qatada et d’Abou Muhammad al-Maqdisi sont accessibles. Ils sont appréciés par les moudjahidines. Oussama Ben Laden inspire le respect. Pour beaucoup, c’est un exemple. Al-Maqdisi est connu des moudjahidines mais pas de tous, contrairement à Ben Laden.

Lors des attentats du 11 septembre, je me suis demandé ce qui se passait. Je n’étais pas encore religieux. C’était spectaculaire, comme dans un film. Ces attentats ont été commis trop tôt pour que j’en aie vraiment conscience. J’estime que ces attentats sont acceptables. Mais en Jordanie, j’ai rencontré Munif Samara, une figure importante dans le mouvement salafiste djihadiste. Il était opposé aux attentats. Il était opposé au meurtre d’innocents. Il pensait que les services de renseignements occidentaux ont permis les attentats du 11 septembre pour pouvoir ensuite coloniser le monde musulman. Selon lui, le mollah Omar n’était pas au courant.

C’est son opinion. Pour moi, Mollah Omar leur a accordé le droit de faire ce qu’ils voulaient. Mollah Omar a dit : « Vous êtes chez nous. Nous vous protégeons et faites ce que vous voulez. » Les Américains sont très intelligents. Ils font semblant d’avoir permis les attentats. Je ne crois pas ces théories du complot selon lesquelles l’Occident a commis lui-même les attentats. Nous sommes capables de mener une opération militaire au cœur de l’Occident.

L’Afghanistan a été attaqué parce que l’Occident craignait qu’il devienne la base d’un futur califat.

Des guerres sont menées contre les musulmans, notamment en Palestine, depuis des dizaines d’années. Anwar al-Awlaki disait que si tu coinces un chat dans un coin, il fera des sauts bizarres. Que faut-il dès lors attendre de l’homme ? Une réaction agressive de l’Occident.

Et il cite :

« Le mois sacré contre le mois sacré. Les interdits sont soumis au talion. Celui qui vous agresse, agressez-le à la manière dont il a agi. Pour le reste, craignez Dieu, car Allah aime ceux qui Le craignent. » (Coran 2:194)

Il ne croit pas qu’Al-Qaïda ait pu créer une base en Irak après l’invasion américaine. Les moudjahidines se battent contre l’injustice. Leurs motivations sont nobles. L’Occident perdra en raison de sa folie des grandeurs.

« Car les incroyants dépensent leurs biens pour éloigner les bons fidèles du chemin d’Allah. Ils feront ces dépenses mais ils seront contraints et vaincus. Les infidèles seront finalement rassemblés dans la géhenne de façon qu’Allah distingue le traître du sincère et qu’Il mette en tas le traître avec le traître. Après quoi, Il les mettra dans la géhenne, car tous seront les perdants. » (Coran 8:36)

Il relève que l’Occident dépense beaucoup d’argent pour lutter contre le djihad. Il fait référence à la crise économique et souligne que les musulmans ont coincé les Américains en Afghanistan.

Le cadavre d’Oussama Ben Laden a été abandonné en mer. C’était nécessaire afin que sa tombe ne devienne pas un lieu de pèlerinage pour les musulmans. Le respect qu’il suscite en Syrie est énorme. Abou Mohammad al-Hollandi dit qu’il ne connaît personne qui dit du mal de lui qui a donné tous ses biens pour aider la communauté musulmane (oumma).

Il se dit en guerre contre l’impérialisme. Personne parmi les combattants syriens ne reconnaît les frontières coloniales.

Dans cette base militaire de Jabhat al-Nosra qui sera plus tard bombardée par les Américains, j’ai discuté avec un émir local de l’État islamique en Irak et au Levant qui avait pris le contrôle d’importantes portions du territoire des deux

pays. À l'époque, me dit-il, les combattants de l'EIIL contrôlaient notamment Al-Bukamal, Deir ez-Zor, Raqqa, Jarablus, al-Hasakah, al-Anbar et al-Mosul. L'EIIL comptait plus de 30 000 combattants. Jabhat al-Nosra est présent dans les campagnes au nord de Homs, près de la ville de Hama mais aussi à Deraa où ce groupe affilié à Al-Qaïda compte entre 2 000 et 3 000 combattants, dont de nombreux Jordaniens. Jabhat al-Nosra est aussi actif dans la région de Ghouta, à l'est, à Qalamoun, Idlib et la campagne autour de Hama et à Lattaquié, mais aussi au nord et à l'ouest d'Alep où je me suis rendu et où il y aurait, selon l'émir, 2 000 combattants de Jabhat al-Nosra.

Selon celui-ci, Jabhat al-Nosra disposerait de 6 000 à 10 000 combattants, dont des dizaines de Belges et de Néerlandais.

Il faut opérer une distinction entre l'EIIL et Jabhat al-Nosra. Ce dernier groupe compte beaucoup moins de combattants que l'EIIL. Contrairement aux territoires tenus par l'État islamique, Jabhat al-Nosra les contrôle conjointement avec des groupes comme l'Armée syrienne libre, Ahrar al-Sham, le Front islamique et parfois même l'État islamique (en Irak et au Levant). Lorsque j'étais en Syrie, l'État islamique (en Irak et au Levant) était aussi actif dans la région de Ghouta, à Qalamoun et dans la campagne de Homs. L'émir n'était pas satisfait lorsque j'ai parlé avec lui. Il devait bien reconnaître que Jabhat al-Nosra représentait peu par rapport à l'État islamique. Lorsque j'étais en Syrie, Jabhat al-Nosra disait préparer la proclamation d'un émirat islamique. À ce jour, il ne l'a pas encore fait.

Le 29 décembre 2014, j'ai demandé via Facebook à un combattant anversois que j'avais rencontré en Syrie, quand Jabhat al-Nosra allait proclamer l'émirat. Il m'a répondu que ce n'était pas si simple : « Ce n'est pas comme ouvrir un supermarché. On y travaille, dit-il. Mais il faut pouvoir le gérer et répondre aux besoins de la population. Chaque jour, plus de cent immigrants (muhajirin) viennent en Syrie pour rejoindre l'État islamique. Deir ez-Zor a été conquis par les rebelles, notamment par Jabhat al-Nosra mais a été attaqué par l'État islamique qui a conquis cette région riche en pétrole. Les raffineries de Deir ez-Zor sont sources d'importantes rentrées financières pour l'EIIL. Par le biais d'intermédiaires, il vend le pétrole au régime d'Assad. Si on leur demande s'ils ne renforcent pas ainsi son régime, ils disent qu'ils vendent à des intermédiaires et que la suite ne les intéresse pas. Cela n'a évidemment pas de sens. Chacun sait que l'EIIL a besoin d'argent et que c'est pour cela qu'il vend le pétrole à Assad.

Pour Jabhat al-Nosra, c’est une perte financière. » Le combattant anversois s’interroge : « Pourquoi les combattants de l’EIIL attaquent-ils Jabhat al-Nosra et laissent-ils Assad tranquille ? Un combattant de l’EIIL affirme qu’ils doivent d’abord se battre contre les musulmans infidèles et ensuite Assad. » Pour cet Anversois, c’est évidemment inacceptable. L’État islamique veut que Jabhat al-Nosra s’inscrive dans son projet. Si ce n’est pas le cas, il combattra Jabhat al-Nosra. Et il sera encore plus impitoyable qu’avec les troupes d’Assad. L’émir m’a affirmé que les officiers de Bachar el-Assad avaient publiquement rendu hommage à l’EIIL car ils avaient tué un combattant d’Ahrar al-Sham, un tireur d’élite qui leur avait posé beaucoup de problèmes.

Abou Batal poursuit. « L’EIIL a demandé que les combattants de Jabhat al-Nosra à Deir ez-Zor se soumettent. Ils ont refusé et l’EIIL les a attaqués. Les combattants de Jabhat al-Nosra étaient dès lors pris entre deux feux : l’État islamique d’un côté et les troupes d’Assad de l’autre. À al Hasakah, Jabhat al-Nosra et Ahrar al-Sham étaient les plus forts. Ces deux groupes se sont déployés dans le nord où ils ont perdu 300 hommes. L’État islamique en a profité pour prendre la ville d’al-Hasakah. Selon ce combattant anversois, il existe également des problèmes avec les Kurdes.

Majlis Shura al-Mujahideen et Jaysh al-Muhajirin wa l-Ansar ont fait allégeance à l’EIIL. Il y avait des Belges et des Néerlandais dans le premier groupe, tout comme dans Jabhat al-Nosra. En juillet 2013, il y avait donc un schisme entre ces occidentaux qui étaient dans deux groupes différents. Abou l-Athir, qui dirigeait les hommes se battant sous la bannière du Majlis Shura al-Mujahideen, ne s’entendait pas avec des chefs de Jabhat al-Nosra, ce dernier groupe ayant refusé de faire allégeance à l’EIIL.

Les djihadistes du Front Jabhat al-Nosra, un groupe affilié à Al-Qaïda, suivent les enseignements des grands idéologues du djihad comme Ayman al-Zawahiri, Abou Muhammad al-Maqdisi et Abou Qatada. Ils trouvent que l’approche de l’État islamique est sanguinaire. À l’inverse de l’État islamique, le Front Jabhat al-Nosra coopère avec les autres groupes rebelles syriens.

L’État islamique s’est retiré de la structure de commandement d’Al-Qaïda. Abou Muhammad al-Adnani, son porte-parole de l’État islamique, a proclamé le

califat. Abou Bakr al-Baghdadi, le leader de l'État islamique est devenu le nouveau calife. Il exige que les autres groupes rebelles lui fassent allégeance. Il combat ceux qui ne lui jurent pas fidélité.

L'État islamique a conquis de grandes parties de l'est de la Syrie et d'Irak. La plupart des combattants belges combattent aux côtés de l'État islamique. Il y a toutefois des Belges qui veulent maintenir des liens avec Al-Qaïda. Ils continuent à combattre avec le Front Jabhat al-Nosra et refusent de reconnaître le califat de l'État islamique. « Les combattants de l'État islamique sont un groupe déviant », me disait ainsi un combattant flamand.

Aussi longtemps que durera le combat entre l'État islamique et le Front Jabhat al-Nosra, des Belges combattront les uns contre les autres en Syrie. « Le Front Jabhat al-Nosra veut aussi restaurer le califat et appliquer la charia mais il faut d'abord arrêter Assad. L'État islamique a d'autres priorités mais nous voulons d'abord combattre l'injustice », me dit un combattant belge. Les jeunes partis en Syrie ne se sont pas rendu compte en s'engageant qu'ils allaient probablement s'entretuer.

Les combattants belges de l'État islamique estiment, eux, que le Front Jabhat al-Nosra coopère avec des musulmans « infidèles ».

« Le Front Jabhat al-Nosra coopère avec des rebelles qui sont soutenus par l'Occident. Comment veux-tu que nous les prenions au sérieux ? », disait ainsi récemment un combattant anversois de l'État islamique qui est installé à Raqqa.

Des occidentaux ont pris du galon au sein du Front Jabhat al-Nosra. C'est un Anversois qui est le numéro trois du groupe à l'ouest d'Alep. « Je suis né et j'ai grandi à Anvers. Il y a un an et demi je suis parti pour la Syrie. Je n'ai aucun regret d'avoir fermé la porte derrière moi. Dans les quartiers ouest d'Alep, je suis le troisième plus haut commandant du Front Jabhat al-Nosra. Aujourd'hui, je fête la naissance de ma fille. Les frères du Front Jabhat al Nosra ont tué quelques chèvres. Le repas est prêt et des dizaines de combattants ont été invités ».

Il y avait là de très nombreuses nationalités représentées. J'y suis venu avec les deux Anversois chez qui j'ai résidé. C'était une véritable fête qui avait été organisée pour cette naissance survenue quand j'étais en Syrie. Sur le sol, à l'extérieur de cette maison mais à l'intérieur du mur d'enceinte, de longs

rouleaux de plastique avaient été déployés sur le sol. Ils formaient une sorte de nappe. Il y avait de grandes assiettes et l'on mangeait du riz, de la salade, de la viande de chèvre. Et, de ma vie en Belgique, j'avais reconnu la sauce qui ne pouvait qu'avoir été préparée par une Marocaine, comme l'est la femme de cet émir anversois. Il y avait du Pepsi et du Miranda. Nous n'étions que des hommes. Les femmes mangeaient ailleurs, entre elles. Les épouses des deux combattants chez qui j'ai logé étaient là aussi. L'une d'elles est arrivée en même temps que moi, en compagnie de son mari bien entendu, couverte d'un niqab. Elles ont pris le repas avec les femmes, vraisemblablement dans une autre villa.

Après le repas, l'heure de la quatrième prière est venue. Nous nous sommes retrouvés dans une pièce à l'intérieur de la villa, assis sur le sol. Il y avait là un prédicateur algérien. Il citait Abou Qatada, un Palestinien qui a longtemps résidé en Grande-Bretagne et qui est actuellement en Jordanie. Abou Qatada, dont on a dit qu'il était « l'ambassadeur d'Al-Qaïda en Europe », s'est prononcé contre l'État islamique et contre l'établissement du califat. Le prédicateur algérien, quand il parlait de l'État islamique, employait le terme de « chiens de l'enfer ». Il disait aussi que c'était un « groupe décadent ».

Quelle ne fut pas ma surprise quand, quelque mois plus tard, j'ai cliqué sur un lien posté sur mon compte Facebook. Il renvoyait vers une vidéo sur YouTube, où l'on peut voir ce prédicateur algérien décapiter des soldats d'Assad, qui avaient été faits prisonniers. J'étais terriblement choqué, me disant : « Mais c'est cet Algérien que j'ai entendu prêcher. » C'est un fait : tous les groupes commettent des atrocités en Syrie. L'État islamique et le Front Jabhat al-Nosra décapitent. Les soldats d'Assad aussi.

C'est véritablement une sale guerre où tous commettent des crimes de guerre.

À un certain stade , les soldats, les combattants et les djihadistes sont tellement impliqués dans le conflit qu'ils n'ont plus le choix. Leurs yeux sont aveuglés par les injustices commises par leurs ennemis.

Cet Anversois, qui a rapidement gravi les échelons au sein du Front Jabhat al-Nosra et qui fêtait la naissance de sa fille, expliquait qu'à la suite d'un bombardement de l'armée syrienne hier à Atarib, des dizaines de civils étaient morts. « Où reste l'Occident ? Contrairement à la communauté internationale, nous avons pris nos responsabilités. Nous avons tout laissé et sommes même prêts à offrir notre vie. »

Il voit les Flamands comme xénophobes, racistes sous des apparences bienveillantes, soupçonneux et étroits d'esprit.

« Comment pourrais-je me sentir bien parmi eux ? Je dois dire que les Wallons sont plus tolérants. En Belgique, nous sommes considérés comme la cause de tout ce qui ne se passe pas bien. « C'est toujours la faute des étrangers », disent-ils. « À l'école, j'ai été accusé injustement de vol. Les gens mes regardent de travers car j'ai la peau foncée. »

Et ce commandant de poursuivre : « Les populistes et les racistes peuvent dire ce qu'ils veulent. Qu'ont fait les autorités quand Dewinter (le leader du parti d'extrême droite flamande Vlaams Belang, qui était très présent à Anvers) a prononcé des discours racistes. Dewinter disait que le problème n'était pas le « vergrijzing » (soit le grisonnement de la population, c'est-à-dire le vieillissement) mais le « verbruining » (soit le brunissement de la population, c'est-à-dire le fait qu'il y avait de plus en plus de personnes à la peau plus foncée). Wilders aux Pays-Bas, Dewinter en Belgique et Le Pen en France peuvent dire ce qu'ils veulent. Mais quand Fouad Belkacem, le leader de Sharia4Belgium (émanation belge du groupe à vocation salafiste djihadiste Sharia4UK, dont de nombreux membres sont partis en Syrie) parle, toute la Belgique est sens dessus dessous. »

« La Palestine, l'Irak et l'Afghanistan. Notre génération en a assez vu. Donnez-moi un pays où les musulmans ne sont pas opprimés. Regardez vers les populistes. À Anvers, les musulmans sont opprimés. Les francophones sont plus tolérants que les flamands. La majorité s'en prend à la minorité. L'histoire se répète. Avec ma famille, j'ai émigré via Düsseldorf. Mes parents n'étaient au courant de rien. J'ai confié ma clé à quelqu'un. Il devait aller chez mes parents trois jours plus tard. La voiture, les meubles, j'ai tout laissé derrière moi. Cela fait un an et trois mois que je suis ici. Ma femme est venue car cela était trop difficile pour elle aussi. »

Il ne croit pas à la liberté d'expression pour tous. « Bart De Wever, le bourgmestre (maire) d'Anvers est sélectif. Les néofascistes de la N-SA peuvent manifester, mais lorsque Sharia4Belgium le veut, il y a une interdiction de rassemblement. Deux poids et deux mesures. »

Il dit ne pas comprendre que Sharia4Belgium, qui a été la cible d'actions policières et judiciaires d'envergure pour avoir, a dit le tribunal correctionnel,

encouragé des jeunes à partir en Syrie, soit considéré comme un groupe terroriste. « Ils n'ont planifié, ni commis d'attentat. Les combattants belges sont partis en Syrie alors que Fouad Belkacem était en prison. Pourtant il est accusé d'avoir recruté des djihadistes. Je n'étais pas membre de Sharia4Belgium et je suis parti en Syrie. »

« À Anvers, un musulman est soumis sans raison à des contrôles d'identité. Il est clair que certains policiers sont racistes. Je ne me sentais pas accepté en Belgique. Je n'ai jamais été frapper à la porte du Centre public d'aide sociale pour demander une allocation. Mais les personnes d'origine étrangère sont considérées en général comme des profiteurs. Beaucoup de Belges projettent leurs frustrations sur nous. L'histoire se répète. Je n'étais pas pratiquant. Un frère m'a amené à la résipiscence. Après être devenu pratiquant, j'ai ressenti un calme intérieur. Plus tard, j'ai compris que la foi c'était davantage que se sentir en paix. Un vrai musulman se lève pour les opprimés. La seule manière de rétablir l'oumma, la communauté mondiale des croyants, est de prendre les armes ».

L'éducation qu'il a reçue ne trouve pas plus grâce à ses yeux. « À l'école on nous a appris que les Croisés combattaient les infidèles. Qui étaient les infidèles à leurs yeux ? Les musulmans ! L'Occident veut nous laver le cerveau. Bush a divisé le monde en deux camps. Le camp des Etats-Unis, injuste, et le camp du rejet de l'impérialisme. Pour Bush, il n'y a pas de voie médiane. Finalement, j'ai choisi le camp des soi-disants terroristes. En Syrie, je suis dans le camp de la rébellion. Je combats l'injustice. Assad est-il juste ? »

Cet homme dit qu'il n'est pas seulement parti combattre : « J'ai immigré avec ma femme et mes enfants. Je n'ai pas tenu mes parents au courant. Ma femme vient du Maroc et se sent mieux en Syrie. Elle peut enfin porter le niqab. En Syrie je suis un émir. Je parle arabe et je veille à la discipline des combattants.

Et de conclure sur un mode sarcastique : « Je remercie les autorités belges pour l'oppression subie. Finalement, vous avez fait en sorte que je me réveille. Je veux vous rassurer et vous le dire : je ne reviendrai jamais. »

Mes recherches m'ont montré que les combattants belges et néerlandais, qui sont parmi les premiers occidentaux à partir pour la Syrie, n'ont pas immédiatement trouvé leur place. Initialement, la grande majorité des Belges et des Néerlandais a rejoint à leur arrivée le conseil Mujahidin Shura. Certains ont combattu avec le Jais al-Muhajirin wa l-Ansar, d'autres avec le Front Jabhat al-Nosra, affilié à Al-

Qaïda.

Le conseil Mujahidin Shura était sous la direction de l'émir Abou l-Athir. Initialement Abou l-Athir était l'émir de la milice Usud as-Sunna à Homs. Lorsque son frère est mort, il est parti à Alep. Il y a créé le conseil Mujahidin Shura. Des combattants de différentes nationalités ont rejoint le groupe. Parmi eux, il y avait quelque 70 Belges et 60 Néerlandais.

« Abou l-Athir s'est servi de nous pour accroître son pouvoir. Nous devions payer notre nourriture. Le butin de guerre n'était pas partagé. Nous avons dû acheter nos armes. Les six premiers mois, nous pouvions seulement sortir une fois par semaine. Il voulait nous tenir à l'écart de la réalité. Lorsque nous sommes arrivés en Syrie, nous vivions dans une maison de seulement trois pièces : une chambre pour nous, une pour les femmes et une pièce de séjour. Tous les jours, une famille différente pouvait rester la nuit dans la pièce de séjour. Les combattants mariés ne recevaient pas plus d'argent que les autres. Abou l-Athir reportait sans arrêt l'arrivée de nos femmes. Tout d'abord il a dit qu'elles pourraient venir après décembre 2012. Il a ensuite dit que ce serait mieux si elles venaient en mars 2013. Avant de se raviser une nouvelle fois en disant que ce serait préférable après la libération de toute la région d'Alep. Lorsque nous lui demandions pourquoi nos femmes ne pouvaient pas venir, il a dit que nous vivions sans doute toujours dans la réalité de Bruxelles. Finalement, les premières femmes sont venues en avril 2013. Il ne se préoccupait pas non plus vraiment des blessés. Quelques hommes sont rentrés en Belgique en raison des mauvais traitements. L'émir Abou l-Athir combattait avec nous. Nous trouvions cela bien », m'a expliqué un combattant venu d'Anvers.

Les premiers frères sont retournés en Belgique en raison des mauvais traitements qu'ils ont reçus. C'est ainsi qu'un frère de Bruxelles est rentré. Un frère néerlandais a dû se faire soigner dans des hôpitaux turcs où il y avait également des Alaouites. Il était touché aux intestins. Après deux ou trois jours, il y est mort. Qui sait, peut-être a-t-il été tué par des Alaouites en vue d'un trafic d'organes. Au début, nous étions ici 80 hommes et nous n'avions même pas de voitures. Des missiles Scud étaient tirés sur Kafr Hamrah. Il fallait vivre avec des familles dans des logements communautaires. Notre responsable se demandait s'il fallait évacuer les familles d'Abou l-'Athir car les troupes d'Assad préparaient une attaque. L'émir a estimé qu'il n'était pas nécessaire d'évacuer les familles. Une série de frères a vu comment le frère Abou

Muhammad al-’Absi a évacué sa famille d’Abou l-’Athir. Ils ont été évacués et pas nos familles.

Finalement, nous avons dû déplacer nous-mêmes les familles.

Certains Belges ont rejoint le Jaysh al-Muhajirin wa l-Ansar. Selon un combattant belge, il y avait une vingtaine de Belges dans ce groupe qui était dirigé par Umar ash-Shishani (Umar le Tchétchène).

La branche d’Al-Qaïda active en Syrie, le Front Jabhat al-Nosra a été créée pour combattre Assad. Celle d’Al-Qaïda en Irak, plus connue sous le nom État islamique en Iraq (ISI), a commencé à s’agiter. Abou Bakr al-Baghdadi, le leader de l’État islamique a voulu étendre son influence et a décidé de se retirer brutalement de la structure de commandement d’Al-Qaïda. Il a envoyé ses combattants en Syrie. L’État islamique est devenu l’État islamique en Irak et au Levant (ISIS, connu dans les pays francophones comme EIIL).

L’État islamique en Irak et au Levant a exigé que tous les djihadistes présents en Syrie prêtent allégeance à Abou Bakr al-Baghdadi. Selon des djihadistes belges et néerlandais du Front Jabhat al-Nosra, l’État islamique en Irak et au Levant a lancé des rumeurs mensongères pour que les djihadistes les rejoignent. « Ils nous ont fait croire qu’Ayman al-Zawahiri, qui a succédé à Oussama Ben Laden à la tête d’Al-Qaïda, avait donné l’ordre à Abou Bakr al-Baghdadi d’étendre ses territoires. « Un terrible mensonge », juge un combattant belge.

Abou Bakr al-Baghdadi a exigé que le Front Jabhat al Nosra se fonde dans l’armée de l’État islamique en Irak et au Levant. Abou Muhammad al-Joulani, le leader de Jabhat al-Nosra, a refusé. al-Zawahiri a exigé que l’EIIL se retire de Syrie. Abou Bakr al-Baghdadi a refusé, si bien que la rupture avec al-Zawahiri et avec Al-Qaïda était consommée.

Le conseil Mujahidin Shura et Jaysh al-Muhajirin wa l-Ansar ont placé leurs hommes sous le commandement d’al-Baghdadi, si bien que quasiment tous les Belges et les Néerlandais en Syrie sont devenus des combattants de l’EIIL.

Certains Belges et Néerlandais sont restés fidèles à Al-Qaïda et ont rejoint le Front Jabhat al Nosra. Mais la plupart d’entre eux sont restés auprès de l’EIIL. Après la proclamation du califat, l’EIIL est devenu l’État islamique.

Après la proclamation du califat, Abou Bakr al Baghdadi est devenu le djihadiste

le plus important. L'État islamique est l'organisation la plus prestigieuse auprès des candidats djihadistes qui rêvent d'action. Elle tente de dominer le mouvement djihadiste mondial. Les combattants belges de l'EI considèrent comme un grand honneur le fait d'être des combattants du califat.

« Le Front Jabhat al-Nosra n'est pas bien. Ils se battent avec l'Armée syrienne libre. J'étais auparavant un combattant du Front Jabhat al-Nosra. Beaucoup de Belges et de Néerlandais ont quitté l'organisation. Le Front Jabhat al-Nosra collabore avec les démocrates et les musulmans « dissidents ». Le fait que d'importants idéologues du djihad les soutiennent n'est pour moi pas une preuve qu'ils sont dans la vérité. Les idéologues ne sont pas ici. Ils n'ont que peu de connaissances de la réalité », m'a dit un combattant belge de l'État islamique à Raqqa.

Le Front Jabhat al-Nosra prépare, lui, la proclamation d'un émirat en Syrie. Les combattants belges du front sont dans l'expectative et, bientôt, ils combattront pour leur émirat en Syrie.

Il est clair que le terme « combattant syrien » est dépassé. Aucun combattant belge ne reconnaît la Syrie comme un État. Ils ne reconnaissent pas les frontières coloniales dessinées par les Britanniques et les Français. Les combattants de l'État islamique se battent pour un califat sans frontières. Les Belges qui ont rejoint le Front Jabhat al-Nosra combattent, eux, pour un émirat en Syrie.

Nous roulons à travers des rues désertes. Les magasins sont vides. Il y a là Abou Ras, un commerce de pneus. Nous nous arrêtons devant Chamsin Baker, une boulangerie. Je demande à un combattant belge en Syrie s'il pourrait décapiter un homme.

« Je crois que je pourrais le faire. Jusqu'à présent je n'ai jamais utilisé mes armes en direction d'une personne innocente. Seulement en direction des soldats d'Assad. Nous venons ici pour protéger les citoyens, pas pour les combattre », me répond-il.

« Et que penses-tu des décapitations ? »

« C'est la guerre. Et en temps de guerre il y a des actes atroces. Nous essayons de suivre les directives islamiques sur la manière de mener la guerre. J'ai vu de 300 à 400 morts. On s'habitue à ces images : l'odeur des corps pourrissants de l'ennemi, tout juste tués, l'odeur des flaques de sang et les hommes en train de

mourir », me dit-il.

Je suis persuadé que tous ceux que je côtoie pourraient commettre des atrocités. Le psychologue et psychothérapeute Eric De Soir, professeur à la chaire de psychologie de l'École royale militaire belge fait ainsi référence à des recherches qui ont notamment été menées le siècle dernier où des personnes s'étaient montrées capables d'infliger des décharges électriques puissantes à des personnes qui n'avaient simplement pas bien répondu à une question ou encore à l'expérience de Stanford menée par Philip Zimbardo où l'on observe l'attitude de volontaires mis dans la peau de prisonniers ou de gardiens.

Il relève aussi que des entraînements où l'on scande par exemple des mots comme « Kill ! Kill ! », peuvent conduire à des comportements violents. Cela se passe dans des armées classiques, a fortiori dans des petites milices. Il existe aussi des dynamiques similaires à celles que l'on retrouve dans des bandes de motards, où le candidat doit montrer ce dont il est capable, et qui jouent cela comme une carte d'entrée dans le groupe. La déshumanisation de l'ennemi, qualifié de rat, « d'unter mensch » est un autre adjuvant puissant. Si l'on ajoute à cela un contexte de guerre, où il y a des morts, où l'ennemi commet aussi des horreurs, où l'effet de groupe joue, où la mort sur le champ de bataille est glorifiée, on arrive à un cocktail particulièrement horrifiant.

Les mises en scène des décapitations de l'EI sont à ce propos un exemple frappant. Rien n'est laissé au hasard. Si vous vous le rappelez, elles sont bâties sur le même scénario. Les combattants apparaissent dans des uniformes noirs impeccables. Chacun tient à la main un otage habillé en orange (pour rappeler Guantanamo) la tête courbée pour montrer la supériorité de l'EI. Ils sont tous lavés et rasés, signe que l'EI leur retire le statut visible de musulman pour lequel la barbe est importante. Ils sont sans chaussures pour symboliser leur statut d'objets prêts au sacrifice. Les armes utilisées sont des couteaux ou des sabres, des armes utilisées du temps du Prophète.

Comment vivre avec les atrocités commises par l'État islamique ?

Lorsqu'il voit, dans une vidéo sur internet, une décapitation, l'observateur indépendant exècre cet acte et témoigne de la compassion envers la victime.

Il faut savoir que ce n'est pas nouveau. Déjà en 2004, Abou Moussab al-Zarqaoui avait décapité Nick Berg, un homme d'affaires en radio télécommunication. La barbarie et l'extrême violence ne sont pas propres à l'État islamique. On les rencontre bien souvent dans toutes les zones de conflit et de guerre. La différence est que, contrairement à d'autres milices ou États, l'État islamique montre les atrocités qu'il commet, les filme et les diffuse via les réseaux sociaux :

– Insuffler la peur chez ses ennemis.

– Entretenir le sentiment de revanche chez les sunnites frustrés qui ont été eux-mêmes victimes des milices chiites ou de l'armée d'Assad. Sur ces vidéos, on peut voir comment des combattants de l'État islamique amènent les soldats de l'armée syrienne sur leur lieu d'exécution avant que chacun utilise un couteau pour les décapiter. La preuve que ces images parlent à de jeunes recrues potentielles de l'Occident est que ceux-ci continuent à rejoindre la Syrie malgré l'atrocité de ces images. La création de centres de contre-propagande va peut-être diminuer les départs, mais certainement pas les stopper complètement.

– Souffler sur les braises de l'islamophobie dans les sociétés. Résultat, la méfiance entre les musulmans et les non-musulmans s'accroît. Cette polarisation a pour conséquence que les musulmans risquent d'être rejetés, voire agressés verbalement et physiquement, si bien que l'État islamique peut les recruter.

Après la décapitation du journaliste américain James Foley, l'indignation a primé dans les médias sociaux. L'émotion a conduit certains à souhaiter que les combattants de l'État islamique subissent ce qu'eux-mêmes avaient infligé. Malgré l'horreur de la situation, je ne peux cautionner une revanche qui inflige les mêmes atrocités.

Etty Hillesum, jeune poétesse néerlandaise, juive et morte à Auschwitz à 29 ans, a elle aussi exploré les confins de la vengeance. Dans ses écrits publiés après sa mort, on retrouve cette phrase devenue mienne. « Il est mesquin de vouloir

attendre la vengeance et vivre pour cet unique moment. »[12]

L'indignation née de la confrontation avec le mal, avec ce qui est condamnable, est un sentiment humain. Se venger du criminel avec le mal est souvent la conséquence instinctive de la haine qui a gangréné les esprits. La haine s'est incrustée dans l'esprit, elle est en chacun de nous. Chez certaines personnes, elle se réfugie dans les tréfonds de l'âme. D'autres sont étouffés par cette haine, qui s'est installée dans leur esprit et en a chassé l'amour. Il est impensable que, dans ce monde, l'on se monte les uns contre les autres. Chaque jour, des millions de personnes se détestent et la haine fait partie de leur monde. Certains trouvent même qu'il est normal de haïr et répandent celle-ci.

Pour certains, en tant que Palestinien, la chose la plus normale au monde serait que je haïsse les sionistes. Quand je dis que je veux consacrer ma vie à la réconciliation plutôt qu'à la haine, je suis publiquement désigné comme un lâche et un collaborateur. Je suis issu de la branche sunnite et certains attendent de moi que je déteste et que je haïsse les chiites. Quand je leur dis que les chiites sont aussi des êtres humains et qu'on ne peut rien leur faire parce qu'ils sont nés à Karbala, Nadjaf, Koufa ou Qom, on me condamne. À Noël, d'aucuns m'ont accusé d'ignorance car j'ai dit ouvertement que je respectais les chrétiens. Cela va si loin que certaines personnes n'ont plus aucun respect pour les autres. « La haine des infidèles est un devoir dans l'islam », dit-on.

Personnellement, je constate que nombreuses sont les personnes qui combattent l'injustice en devenant elles-mêmes injustes. La haine, la colère, la rancœur, la rancune les aveugle. Ce ne sont pas les yeux qui ne voient pas, c'est le cœur. Combien de personnes considèrent les combattants de l'État islamique comme des démons, des monstres, des êtres inhumains, des sadiques ou des animaux que l'on devrait faire disparaître de la terre avec une bombe atomique ? Elles transforment ainsi la réalité : « Nous sommes humains et ils sont inhumains. Nous sommes bons et ils sont mauvais. Nous sommes civilisés et ils sont barbares. » En s'indignant et en condamnant moralement, ces personnes refusent de reconnaître que l'autre, qui a commis des actes abominables, est aussi une personne. C'est compréhensible : les gens refusent de se reconnaître dans les actes inhumains de leurs semblables. « Comment quelqu'un qui a commis de telles atrocités peut-il être un être humain comme moi ? » C'est cette réflexion qui conduit à se distancer des actes inhumains commis par un autre. Et une des réactions est de se dire : « J'aimerais que l'État islamique crève. » Cette réaction

prouve que l’être humain est, par désir de vengeance, capable d’actes aussi haineux, violents et atroces.

La question que je me pose est celle-ci : supposons que quelqu’un, par désir de vengeance, décapite la personne qui a décapité James Foley et que d’autres, qui n’ont pas connaissance de ce qu’il a fait à Foley voient à leur tour cette scène atroce. Ne seront-ils pas aussi indignés ? Eux aussi, mus par le même désir de vengeance et ignorants de ce qui s’est passé auparavant pourraient agir de la même manière. Et l’on se retrouve alors dans une spirale de violence, d’injustice, de haine, de vengeance, de rancune et d’intolérance.

Supposons maintenant que quelqu’un se venge sur le combattant de l’État islamique pour ce qu’il a fait à Foley et que les gens voient en vidéo ou lisent un article de journal avec le titre suivant « Un homme décapite le combattant de l’État islamique qui a décapité James Foley ». Quelle sera leur réaction ? Je parie que beaucoup diront que c’est sa faute et qu’il n’avait pas à décapiter James Foley. On reste ainsi dans une spirale de violence.

La réaction aux atrocités de l’État islamique prouve que beaucoup de gens agissent de la même manière que l’État islamique. Les combattants de l’État islamique disent de leurs ennemis ce que certains disent du groupe. De manière cynique, de nombreux musulmans affirment que l’État islamique n’est pas islamique et que ses combattants ne sont pas des musulmans. Soit exactement ce que disent les combattants de l’État islamique des musulmans qui pensent différemment d’eux.

Lorsque je dis que chaque bombe qui tombe sur l’État islamique le rend plus fort, beaucoup me regardent comme un sympathisant de l’État islamique car ils voient ces combattants de l’État islamique comme des démons qu’il faut exterminer. Pour eux, il n’y a plus de place pour une analyse nuancée. Les combattants de l’État islamique sont tout simplement des démons qu’il faut exterminer. On voit un éventuel pardon de l’auteur, de l’ennemi ou de l’opposant comme une trahison pour la souffrance infligée aux victimes. Chacun est victime des circonstances dans lesquelles il a grandi ou (sur)vécu. Peu de gens y pensent lorsqu’ils regardent un extrait vidéo où un innocent est décapité. Il est plus facile de diaboliser le combattant de l’État islamique.

Il est bien plus malaisé de regarder les sources du conflit. On dit que l’État islamique n’existe que depuis un an ou deux mais ses racines remontent à au

moins onze ans.

Lorsque des gens ont été maltraités et violés à Abou Ghraib, n’est-il pas « humain » qu’ils prennent leur revanche. Beaucoup de personnes en Europe occidentale, qui vivent des situations tout à fait différentes de celles des Irakiens, sont à juste titre indignées par les images horribles qui les atteignent. Elles appellent au meurtre et ne verseront pas une larme si l’auteur est tué par un drone. La réponse aux misères de ce monde est de montrer de la compréhension pour les autres et de se mettre dans la peau de l’autre. Sentir ce qu’il ou ce qu’elle sent, voir ce qu’il ou elle voit. C’est très difficile mais certainement pas impossible. Et comme je l’ai dit, c’est beaucoup plus facile de condamner, de diaboliser, de criminaliser.

Mais pourquoi ne ferions-nous pas dès à présent l’effort de mieux comprendre l’autre ? De comprendre pourquoi l’un est nationaliste, raciste, extrémiste, fondamentaliste, athée, agnostique, religieux, spirituel, djihadiste, salafiste ou encore sioniste ? Et, oui, aussi comprendre pourquoi quelqu’un peut rejoindre une organisation comme l’État islamique ?

Je sais, c’est difficile mais pas insurmontable. J’espère que l’on peut à présent comprendre pourquoi je suis allé en Syrie, pourquoi j’ai risqué ma vie ; seulement pour comprendre l’autre. Parfois je suis enclin à traiter les gens comme ils le veulent et pas comme je le veux. Le monde ne tourne pas autour de moi. Il existe toutes sortes de gens très différents sur cette planète. Mais j’ai réalisé avant ma renaissance spirituelle qu’il y avait trop peu d’empathie pour ma souffrance de Palestinien. Autrefois, je pleurais sur celle-ci et celle de mes parents, de ma famille, de mon pays et de mes coreligionnaires. J’ai réalisé que je n’étais pas libre. Je ne me suis senti libre que lorsque j’ai pleuré pour l’autre qui n’était plus l’autre mais une part de moi-même. Et, aussi longtemps que les Palestiniens pleureront la mort des Palestiniens, et les Israéliens pleureront la mort des Israéliens, nous ne serons jamais libres.

C’est pourquoi j’appelle chacun à se mettre dans la peau de son ennemi, à s’ouvrir au passé (douloureux) de celui-ci. Pourquoi ne parlons-nous pas ? Pourquoi nous combattonsnous avec le glaive et les armes à feu ? Engageons le dialogue pour reconnaître l’être humain dans l’autre. Personnellement, j’ai pris ma décision. Je mourrai plutôt en victime plutôt qu’en agresseur. Et vous ?

Flashback – Syrie

Le soir, lors du coucher de soleil, nous sommes près de la piscine. « Houssein Elouassaki, (Abou Fallujah) est un des premiers Belges qui a rejoint le Majlis Shura al-Mujahidin », dit Abou Saïd. Il s'agit d'un groupe djihadiste salafiste.

« Abou Fallujah est venu pour nous. Il était un des premiers. On peut le voir dans les vidéos de Sharia4Belgium. En Syrie, il était indépendant. Il n'avait pas rejoint Jabhat al-Nosra. Au départ, il avait rejoint le Majlis Shura al-Mujahidin avant de devenir un indépendant.

Il est allé à Damas pour combattre à Ghouta. Il était connu grâce à ses vidéos en Belgique. Nous l'avons rencontré au Majlis Shura al-Mujahidin. C'était un vrai combattant. Il avait un walkie-talkie et cherchait le théâtre des opérations. Il voulait être un martyr. C'était un des seuls. Quand tout le monde était fatigué, lui il continuait.

Il a été blessé à Khan Toman. Il combattait pour le Majlis Shura al-Mujahidin. Il avait des éclats de mortiers, de missiles et de grenades dans le corps. Il saignait mais continuait à se battre. C'était exceptionnel. Alors qu'il était sur le champ de bataille et que son barillet était vide, il est venu rechercher des munitions. En chemin, en plein milieu du combat, son barillet était à nouveau rempli. C'était un miracle. Il courait avec ses blessures. Il n'a pu atteindre Ghouta. Il a donc pris part à l'attaque contre la base aérienne de Menagh et c'est là qu'il est mort. J'ai vu des photos. Il était notre chef.

Il recherchait le martyre. Il était parti pour la Syrie, pour combattre l'injustice. En Belgique, il avait aussi lutté contre l'injustice. Cela lui avait valu un mois de détention préventive. Il avait été frappé à la tête à coups de matraques, il avait deux blessures ouvertes. Il avait participé aux manifestations organisées après l'interpellation d'une femme en niqab à Bruxelles. Il n'était pas venu en Syrie pour rejoindre des amis. Il n'avait pas de contacts, il avait lui-même organisé son départ.

Avec son sac à dos, il avait passé la frontière à Bab al-Hawa lorsque le portail s'était ouvert. C'était un sportif qui avait travaillé comme agent de sécurité pour la firme G4S. »

Arrivé dans la villa où nous sommes allés nager, j'ai demandé à Abou Shahid, un combattant néerlandais, si je pouvais emprunter sa moto. J'ai emprunté la route

principale à Rif Muhandiseen. Je me sentais libre comme l'air sous le regard des piétons. Je me suis arrêté pour discuter avec un berger. Il m'a raconté comment il avait perdu ses deux fils : l'un tué par les soldats du régime Assad et l'autre par l'État islamique. Le premier a été interpellé lors des manifestations populaires à Atarib en 2011. Pendant des mois, il n'a plus eu de nouvelles. Un jour, on lui a dit de venir chercher son cadavre. Les rebelles ont chassé les soldats d'Assad. L'État islamique est ensuite venu. Son deuxième fils a été tué par une balle perdue lors d'échanges de coups de feu entre l'État islamique et des groupes rebelles. Le berger a une image positive des Belges qui combattent dans les rangs de Jabhat al-Nosra. Il dit aussi avoir du respect pour ces jeunes, qui pleins de bonnes intentions, rejoignent l'État islamique. Il estime toutefois que l'État islamique les utilise pour ses basses œuvres. Il pense vraisemblablement que je suis un membre de Jabhat al-Nosra car il continue à encenser le groupe.

Cette guerre est véritablement source de malheur. Afin de m'en distraire quelque peu, je monte sur l'âne du berger avant de rentrer à la villa. J'abandonne la moto devant la porte, j'enfile mon maillot de bain et je plonge dans la piscine. Deux garçons me rejoignent. Ils parlent néerlandais. Je demande qui sont ces enfants. Abou Batal m'explique que ce sont les deux fils de Feisal Yamoun (Abou Faris). Je sais que cet Anversois est mort. Je lui demande comment. Il m'explique que lors de combats avec l'armée gouvernementale, un tank a tiré. Un obus a déraciné un pylône électrique qui est tombé sur Abou Faris. Il est mort sur le coup. Ses compagnons m'expliquent qu'en raison de la violence des combats, ils ont dû abandonner son cadavre sur place avant de se retirer. Abou Faris a été condamné en février dernier à quinze ans de prison par le tribunal correctionnel d'Anvers pour sa participation, en tant que dirigeant, aux activités d'un groupe terroriste. J'ai eu des difficultés à m'endormir, pensant sans arrêt à la veuve d'Abou Faris et aux deux orphelins.

Le retour vers l'Europe

Flashback – Syrie

Je suis sur une chaise, assis devant la porte de la villa où j'ai vécu pendant quinze jours avec les combattants syriens. Nous sommes à l'intérieur de l'enceinte. Nous discutons avec les combattants syriens. Mais mon esprit est ailleurs. Je n'entends plus ce qu'ils disent. Je regarde profondément dans leur esprit, sachant que ce sera sans doute la dernière soirée que je passe avec eux. Tout au fond de moi, je ressens la tristesse à venir. Que va-t-il leur arriver après

mon départ ? Plus que vraisemblablement, je ne pourrai pas faire mes adieux à un des deux jeunes avec qui j'ai vécu. Il est parti quelques jours plus tôt au front pour se battre contre une milice locale.

Avant de partir, Abou Saïd s'est lavé. Il a enfilé sa tenue de camouflage, a placé un bandeau sur son front avec sa profession de foi musulmane, a serré sa femme dans les bras, a embrassé son fils, a empoigné sa Kalachnikov, ses munitions et est parti seul.

Pourtant, certains de ces hommes sont en Syrie avec leurs femmes. « Au début, me dit Abou Saïd, je saluais ma femme et l'embrassais quand je partais, parce que je savais que je n'allais peut-être pas revenir. Plus maintenant. Nous sommes habitués. »

Lorsqu'il est parti, j'ai eu le sentiment que j'étais plus inquiet pour lui que lui-même ou que sa femme.

Il était possible qu'il ne revienne pas. Il a jeté un dernier regard vers sa femme et son fils. Au début, la séparation était plus difficile. Mais les missions se multipliant et comme il est toujours revenu, c'est maintenant plus facile.

Nous sommes à présent le lendemain, le 23 juillet dans l'après-midi. C'est le moment de rentrer à Bruxelles. Je pars avec le deuxième combattant.

Je dois faire ma valise. Je ne dois rien oublier. Je suis un peu nerveux, un peu triste. Je me sens mal. Les femmes des deux combattants, qui pendant ces deux semaines ont préparé les repas et ont veillé à ce que je ne manque de rien, restent dans cette zone de guerre. Et moi, je m'en vais. Je me sens un peu lâche. Je mets mon sac dans le coffre. Je sais que je ne reviendrai jamais ici. Je jette un dernier regard sur le bâtiment, soulagé de ne pas être mort sous les bombes. Je sais que je ne mourrai pas ici dans mon sommeil, frappé par une bombe.

Le combattant met le contact. La voiture démarre. Une fois en route, il place une mini-caméra au milieu du tableau de bord de manière telle que l'objectif nous filme tous les deux. Elle enregistrera notre discussion sur la route. Il n'a pas publié le film. Il sort son téléphone et prend contact avec un paseur qui devrait me conduire en Turquie. Il lui dit que je dois être le lendemain à l'aube à

l’aéroport de Hatay pour prendre un vol à 5 h 00. Ce contact, qui est à la frontière du côté syrien, doit prendre contact avec un homme qui est de l’autre côté de la frontière, m’explique ainsi le combattant belge. Une dizaine de minutes plus tard, le téléphone sonne dans la voiture. C’est le contact à la frontière qui dit que ce n’est pas possible de la traverserau poste-frontière de Bab al-Hawa car il y a là des incidents et que les contrôles y sont renforcés.

Le combattant me dit que ce ne sera pas possible de traverser aujourd’hui. Pour moi, c’est inconcevable. Une fois que j’ai décidé une chose, je ne veux pas revenir en arrière. De plus, je dois prendre un avion le lendemain. Je lui dis donc fermement qu’il faut trouver une autre solution. Il donne des coups de téléphone. Une alternative est trouvée. Je quitterai la Syrie par une autre voie. Pas question de poste-frontière : ce sera par la montagne. À partir d’Idlib, la route monte Elle devient de plus en plus étroite. C’est un paysage désolé, aride, fait de rocailles. La vue, magnifiée par le coucher de soleil, est splendide. Rendez-vous est pris avec un passeur qui doit me faire traverser la frontière. Nous ne trouvons pas la maison isolée où est fixé le rendez-vous. La région est contrôlée par le Front Jabhat al-Nosra. Nous nous arrêtons dans un village. Il demande aux personnes rencontrées dans la rue comment nous pouvons rejoindre le contact – un pseudo sans doute - qui lui a été fourni. Mais personne ne peut nous dire où il se trouve. Et nous sommes prêts à renoncer.

Mais un homme nous dit qu’il peut nous aider. Il a la petite vingtaine. Il prend sa moto. Et nous le suivons avec la voiture. Les rues se font de plus en plus étroites. Elles ne sont plus en dur. Rapidement, le combattant belge se rend compte que l’on ne pourra plus continuer avec la voiture. Décision est prise de la laisser sur place. À trois, nous montons sur la moto. Le pilote syrien place mon bagage devant lui, en appui sur le guidon. Le combattant belge prend place au milieu. Je suis à l’arrière, prêt à tomber en raison des nombreux chocs sur cette route caillouteuse.

Le combattant belge n’a emporté qu’une arme de poing. Il a abandonné sa Kalachnikov dans le coffre de la voiture. Nous ne savons pas vraiment où nous allons. Le trajet n’est pas très long : un ou deux kilomètres. À sa conduite, on peut deviner que le pilote est habitué à rouler sur ce chemin. Nous sommes secoués par les cahots. Il commence à faire sombre. Nous arrivons enfin devant une petite ferme. Il y a là deux hommes et un adolescent qui arrose des plantes.

Le passeur leur explique que je dois traverser la frontière. Il me demande pourquoi je dois me rendre en Turquie. « Pas pour commettre un attentat, sinon j'aurai des problèmes », dit-il. Nous lui expliquons que je suis un journaliste. Le combattant belge qui était avec moi paie le passage. Et l'on m'explique. Le filet de lumière que je peux voir au loin, vraisemblablement à un kilomètre est une voie rapide. C'est la Turquie. Et l'on me montre du doigt la direction que je dois prendre. Je devrai d'abord traverser un champ d'oliviers. À la fin de celui-ci se dresse une clôture faite de fils de fer barbelé. Elle a été endommagée : il suffit de la lever pour passer au milieu. Au-delà, il y a une sorte de no man's land. Le terrain est plat, il n'y a pas un arbre ou un obstacle. Sur la gauche et la droite, je peux voir deux tours de guet qui sont éclairées. Il faudra traverser cette zone le plus rapidement possible.

Cela ne me rassure pas. Mais je ne peux pas reculer. C'est trop tard. Je ne veux pas traverser seul. On discute. On convient que le jeune syrien viendra avec moi. Des consignes sont données. Si les militaires turcs me voient, il faudra m'arrêter et lever les bras. Le jeune Syrien, lui, fera demi-tour. Je n'aurai qu'à dire que je suis un Belge et on me livrera à la police turque. Je les interroge : est-il possible qu'ils tirent sur moi ? Cela arrive, me dit-on.

Mais malgré ma peur, je ne veux pas reculer. Ils me disent qu'après avoir traversé le no-man's land, je devrai gravir la butte que je vois, descendre et enfin attendre sur la route un taxi qui viendra me chercher.

C'est le moment de partir. Je remercie le combattant belge pour son hospitalité. Il est particulièrement ému. Le jeune Syrien porte mon sac. Nous traversons d'un pas vif le champ d'oliviers. Il soulève les fils de fer barbelé. Et nous nous faufilons. C'est maintenant l'épreuve la plus délicate. Il s'agit de traverser le terrain dégagé. Nous reprenons notre souffle. Et c'est l'instant de vérité : nous courons. Jamais de ma vie, je crois je n'ai couru aussi vite. C'était comme si ma vie en dépendait. Je ne pensais qu'à une chose : parvenir à la butte que j'allais devoir gravir. Notre chance était la semi-obscurité : il faisait suffisamment sombre pour que nous puissions plus ou moins passer inaperçus et suffisamment clair pour savoir où nous devions aller.

Et tout se passe bien. Nous avons pu traverser les quelques centaines de mètres de ce terrain dégagé. Le jeune syrien me donne mon sac. Nous nous séparons d'une poignée de main. Il fait demi-tour. Je sais que j'ai fait le plus dur. La butte

est rapidement franchie et déjà je suis sur les bas-côtés de la voie rapide. Les deux voies sont séparées par un terre-plein. Je ne devrai pas attendre longtemps Une voiture s'arrête de l'autre côté. Le conducteur me fait signe de le rejoindre. Lui et son passager ne sortiront pas de la voiture. Je monte dans ce qui fera office de taxi. Je leur demande si ce sont bien eux qui viennent me chercher. Ils me le confirment.

Le trajet vers l'aéroport de Hatay dure une vingtaine de minutes. Je ne ressemble pas à un passager classique. Le bas de mon pantalon est couvert de boue. C'est le résultat de ma course folle pour traverser la frontière. Un jeune me demande d'ailleurs si je viens de Syrie. Je ne réponds pas vraiment. Je suis à l'entrée de l'aéroport. Nous sommes en fin de soirée. Mon vol est prévu à 05h15. Et une surprise m'attend. L'agent au comptoir me dit que je ne devrai pas seulement changer d'avion à Istanbul, mais aussi d'aéroport. Peu importe en fait. Le délai est de près de six heures entre les deux vols à Istanbul.

C'est le temps du retour. Je n'ai pas peur. J'ai ma conscience pour moi. Si je suis parti, ce n'est pas pour combattre, mais pour mes recherches. On le sait, d'ailleurs, en Belgique. De Syrie, j'ai donné une interview pour la radio. Le passage de la frontière se fera sans encombre. J'ai montré mon passeport, récupéré mes bagages. J'ai ensuite repris le train pour gagner le centre de Bruxelles. J'ai pris le métro pour rentrer chez moi. Je m'affale dans mon lit. Il est peut-être 18 h. Je n'appelle personne. Quel calme par rapport à la Syrie. Pas de bombardements. Pas la moindre détonation. Je dormirai d'une traite jusqu'au lendemain.

Pourquoi des jeunes filles partent-elles ?

Pourquoi tant de jeunes partent-ils pour la Syrie ? J'ai interrogé de nombreuses personnes, dont plusieurs jeunes femmes qui connaissent des combattants :

« Différents facteurs expliquent le départ des jeunes vers la Syrie. Aujourd'hui, trois ans après les premiers départs, la Belgique ne sait toujours pas pourquoi ils s'en vont », m'explique Zoulikha, une Malinoise.

Elle poursuit :

« Selon moi, si l'on voit qu'il y a encore des départs, c'est parce que la société n'a pas la bonne approche. Personnellement, je trouve que la connaissance (ou le

manque de connaissance) et l'environnement sont les facteurs les plus importants. Beaucoup de jeunes ont un problème d'identité. Ils ne se sentent pas vraiment musulmans et n'ont pas de véritable but. Les générations précédentes sont venues en Belgique pour construire une vie basée sur le travail. Mais les jeunes d'aujourd'hui recherchent davantage. Ils veulent un véritable sens à la vie : « If you don't stand for something, you will fall for anything », qui peut se traduire par « Si vous ne restez pas debout pour quelque chose, vous tomberez pour rien » ou par « Qui défend nulle cause, à tous les errements s'expose ». Sharia4Belgium, dont de nombreux membres sont partis pour la Syrie, a joué sur cette corde sensible.

Aujourd'hui, la plupart des jeunes n'ont que peu de connaissances en matière d'islam. Dans les mosquées de quartier, il y a peu de prêches sur les questions de société ou d'actualité. Les imams ne sont pas seuls en cause. C'est la même chose dans les écoles où il y a des cours de religion islamique : les sujets contemporains sont rarement abordés. Les jeunes musulmans ne sont pas incités à poser des questions. Ils reçoivent des cours qui ne reflètent pas la réalité. Une personne ignorante se laisse facilement influencer. Internet fourmille de sites reprenant de petits films où l'on prêche la haine. Les jeunes se tournent vers le web quand ils sont à la recherche d'informations, et c'est une erreur. Un novice ne peut faire la différence entre la manière correcte ou non d'enseigner la foi. »

La jeune femme continue :

« L'injustice que subissent aujourd'hui les musulmans dans le monde influence également les jeunes qui veulent prendre les rênes et aller se battre en Syrie. Nous voyons des musulmans abandonnés à leur propre sort. Les dirigeants arabes ont échoué et oppriment leur peuple. Dans les médias sociaux, on peut voir des images qui montrent comment sont massacrés les musulmans : les rohingyas de Birmanie, mais aussi à Gaza, en Syrie et en Afghanistan. Ce sentiment d'impuissance, de frustration de n'être qu'un spectateur, fait en sorte que des jeunes prêtent attention aux appels du djihad armé. Ils ont le sentiment de ne pas être reconnus en tant que musulmans, ici dans leur propre pays, et voient l'injustice commise partout dans le monde. Les jeunes qui partent en Syrie ne comptent souvent pas revenir. Ils font leurs adieux une bonne fois pour toutes. Tout d'un coup, ils laissent leurs vies, leurs familles et leurs amis derrière eux pour aller construire une nouvelle existence dans un pays en guerre. Cela est non seulement dû au manque de connaissances, mais aussi à la communication. Tu es déjà rejeté par la société, tu vois l'injustice et, tout d'un coup, tu entends

que tu peux devenir le lion de l'islam. Tu entends des récits héroïques du deuxième calife Omar ibn al-Khattab ou du principal général du Prophète, Khalid Ibn al-Walid, des hommes qui ne reculent pas devant les combats. Des hommes qui sacrifient leur vie et leur famille pour la foi. Des hommes qui étaient de vrais héros et qui aujourd'hui sont des légendes. Et alors tu te dis que, toi aussi, tu peux faire partie de l'histoire, du projet. Tu te compares aux êtres les plus nobles. Le djihad armé signifie davantage que la vie. Et c'est cela qui pousse des jeunes à aller combattre : quelle que soit la volonté qui les habite, quel que soit leur courage, ils se comparent à ces figures et aspirent à devenir comme eux. Ils ne tiennent pas compte de la réalité et du contexte de l'époque. Il y a un manque de connaissances.

L'environnement a également un énorme impact sur le départ de ces jeunes. Si l'on se dit que c'est parce que les imams ont failli à leur tâche, il y aurait aussi eu de nombreuses personnes qui seraient parties d'autres villes comme Hasselt, Gand, Bruges ou encore Liège. Là aussi on prêche en arabe – que les jeunes comprennent peu – et on n'aborde pas les questions de société. Or on constate que c'est de l'axe Anvers-Vilvorde-Bruxelles que part la majorité des jeunes. On ne peut pas non plus ignorer le fait que ceux qui partent vers la Syrie sont marqués par leur entourage. Mon opinion est que, lorsque des jeunes remarquent que des membres de leur famille ou de leur entourage s'intéressent au djihad armé, ils sont plus perméables au discours car un lien de confiance s'est déjà établi. Mais, lorsqu'un inconnu vient leur parler du djihad armé, il y a moins de chances que tu répondes à l'appel. Ces jeunes s'influencent et s'encouragent mutuellement à aller combattre.

Je me rappelle qu'en 2012, trois amis parlaient d'aller combattre en Syrie. Un des jeunes disait que le djihad armé n'était pas obligatoire dans l'islam si l'on vivait en Europe. Lorsque les deux autres ont avancé leurs arguments, citant des versets du Coran, le troisième a commencé à réfléchir et leur a donné raison. Ce n'est qu'un des nombreux exemples que j'ai entendus.

Par ailleurs, l'autorité donne un mauvais signal en affirmant que les jeunes qui partent en Syrie seront rayés des registres de la population.

L'effet ainsi produit va à l'encontre de celui escompté. Une fois de plus, ils se sentent incompris et on les pousse dans un coin plutôt que de leur tendre la main. Avant de porter un jugement, il faut comprendre le contexte et la situation pour pouvoir y apporter une solution. Mais la Belgique ne le fait pas. Au contraire, les

jeunes qui reviennent sont immédiatement interpellés, sans que l'on s'interroge sur la raison pour laquelle ils sont partis. Maintenant, plus de deux ans après les premiers départs, on voit le résultat de cette approche : des jeunes partent encore.

Aussi longtemps qu'un signal erroné sera donné, qu'une politique inadaptée sera menée, des jeunes iront dans le sens inverse à celui souhaité. On ne communique pas non plus avec les membres des familles et les cercles d'amis des djihadistes. C'est pourtant eux qui les connaissent le mieux. Ils savent comment ils étaient avant de se radicaliser. On en parle également peu dans les médias. Beaucoup ont peur de parler en raison de l'approche répressive. Pourtant assaillis de questions, il ne savent pas vers qui se tourner quand une de leurs connaissances veut partit en Syrie. Cela influence également ceux qui y partent. Beaucoup de musulmans ont des questions sur le djihad armé et sur ce qui se passe en Syrie. Mais aucune plate-forme ne leur permet de poser leurs questions discrètement et en toute confiance. Parler du djihad armé est devenu tabou car avant d'être informé on t'envoie une équipe policière d'intervention.

Aujourd'hui, des musulmanes y partent aussi. On constate qu'il s'agit souvent de converties ou de musulmanes qui pratiquent depuis peu. Cela aussi est dû au manque de connaissances. Et aux recherches sur internet.

Si l'on veut vraiment appréhender les mécanismes de radicalisation et d'extrémisation, il ne faut toutefois pas en faire porter la responsabilité aux seuls imams ou aux jeunes. Toute la société est coupable. Preuve en est qu'à l'approche des mécanismes de radicalisation et extrémisation, la société n'a toujours pas compris pourquoi les jeunes se radicalisent, adoptent des positions extrémises et décident d'aller se battre. »

De son côté, Rim, quant à elle, vit depuis plus d'un an à Raqqa. Elle est mariée à un combattant de l'État islamique. « En fait je tiens à remercier les autorités belges. Elles nous ont exhortés à partir en Syrie. Avec ses lois hypocrites, la Belgique nous a poussés dans le dos. Je vous remercie pour l'oppression, qui ne nous permet pas de vivre notre foi de manière correcte. Celui qui veut travailler pour gagner son pain doit se raser la barbe ou retirer son voile. Les musulmanes ne peuvent pas aller à l'école sans l'enlever. Le gouvernement veut même s'occuper des abattoirs halal.

Vous déterminez ce que nous devons faire et qui nous devons être. Nous avons choisi de ne pas vendre notre religion. Nous avons laissé l'oppression derrière nous pour pouvoir pratiquer correctement. Dans votre société, on compte seulement si l'on n'est pas musulman. »

Meriem, elle, est partie il y a un an pour se marier avec un combattant de l'État islamique. « Personne ne m'a lavé le cerveau. Je suis partie sans en avoir jamais parlé avec les membres de ma famille car ils ne m'auraient pas soutenue. C'est mon choix. Et je sais que j'ai fait le bon.

Je suis partie pour la Syrie pour mener le djihad. Je vis maintenant au Levant, qui est devenu un État islamique. Nous habitons ici par choix, parce que nous sommes opprimés en Belgique. Les lois y sont incompatibles avec les lois d'Allah. Si en Belgique tu veux pratiquer ta religion à 100 %, tu te fais des ennemis. Pour être un bon musulman, il faut émigrer vers un pays qui applique la charia.

Pendant des années, j'ai dû assister à un triste spectacle : notre religion, mon Prophète et le Coran ont été ouvertement bafoués. Tous les jours, on nous rappelait que nous devions retourner dans notre pays. Mais je suis née et j'ai été éduquée en Belgique. La Belgique est mon pays. Un jour, c'en est devenu trop. L'appel d'Allah est devenu de plus en plus clair de jour en jour.

C'est Allah qui nous a guidés. Pas Sharia4Belgium. »

Les récits reproduits ici sont tous basés sur le même scénario. À un moment, la nouvelle tombe pour la famille, abasourdie. Il ou elle est parti.

Zineb me confie : « Un jour d'automne, vers midi, j'ai reçu de ma sœur sur WhatsApp : "Voilà, c'est fait. Il est parti. Avec elle. "Immédiatement, j'ai compris de qui il s'agissait et où ils étaient partis. C'est incroyable, mais ce seul petit message a bouleversé le monde dans lequel je vivais. J'étais interloquée, j'ai regardé plusieurs minutes vers mon téléphone portable. Et tout s'enchaînait dans ma tête : ai-je bien lu ? N'est-ce pas une mauvaise blague ? Lorsque j'ai enfin réalisé que c'était bien une réalité cruelle, je me suis rendu, avec toutes mes questions, chez ma sœur. Elle était avec nos deux frères devant la porte. Leurs visages en disaient long. Leurs regards se sont tournés vers moi dans un

silence pesant. Je devinais immédiatement le sujet de la conversation. Je ne suis pas immédiatement sorti de ma voiture. Mes jambes tremblaient trop. J'ai rangé ma voiture devant eux et je me suis adressé à eux depuis la voiture. Ils paraissaient abattus. « Comment a-t-il pu faire cela à ses parents ? » disait un de mes frères qui avait le même âge que lui et portait le même prénom. Il n'avait pas d'explication et moi non plus. Et on est restés sans bouger, moi dans la voiture et les autres à l'extérieur. On échangeait peu de mots, seulement des soupirs et des mouvements de la tête. Tant nous étions incrédules.

Après un moment, nos deux frères sont partis et je suis restée avec ma sœur. "Je me fais du souci pour les garçons", lui ai-je dit. Elle m'a répondu que l'on ne pouvait comparer nos frères et qu'ils étaient plus forts. Ils ne feraient pas une chose pareille à nos parents. En réalité, je ne pensais pas à mes frères, mais plutôt aux autres enfants, les jeunes de la ville, ceux qui ne se sentent pas compris, qui partent pour obtenir des réponses à leurs questions, pour atténuer leurs souffrances, pour se chercher ou en raison d'une crise personnelle. C'est ce qu'entendent « ceux qui restent à la maison » de la bouche de ceux qui sont partis en Syrie. Ils vont chercher leur liberté, veulent se rendre utiles pour les enfants en Syrie, ils vont se soulever, avec le peuple syrien, contre leur oppresseur, le président Assad. Voilà ce qu'ils avancent comme raison de partir. En tout cas, c'est ce qu'ils nous communiquent une fois qu'ils sont en Syrie. Je me fais sincèrement du souci.

Dans la maison de mon oncle, c'est comme si c'était une cérémonie de deuil. Des hommes et des femmes sont venus. Des membres de la famille, des voisins, des connaissances. Ils expriment leurs marques de soutien. Et ce sont quasiment les mêmes mots que l'on emploie quand il y a eu un décès. Comment réagit-on dans de telles conditions ? On reçoit les mots et on opine sans aucune expression. Il y tant de personnes qui connaissent au moins une personne qui est partie en Syrie. Autant de récits sur nos jeunes d'Anvers. Des récits sur ce qui a pu les pousser à partir, sur des pères et des mères restés ici et en pleine dépression, sur des jeunes qui sont revenus – totalement abattus ou blessés – des récits sur ce que les autorités ont fait ou n'ont pas fait, sur la manière dont on a réagi ou sur le pourquoi on n'a pas réagi. Quoi qu'il en soit, cette rencontre ne m'a pas apaisée. J'aurais préféré que cela se passe à distance. Cela ne va évidemment pas : il faut soutenir les membres de sa famille. Si quelque chose leur arrive, cela t'arrive aussi à toi. C'est ainsi. Je suis tellement marquée par le départ de mon neveu que je ne peux plus me relâcher.

Avant son départ, il est venu chez ses parents à plusieurs reprises. Tout à coup, il recherchait le contact avec sa famille, ce qui redonnait espoir à celle-ci. En fait c'était pour lui une manière de dire adieu. Personne ne l'avait perçu. La nouvelle de son arrivée en Syrie nous a été communiquée par sa jeune épouse, qui est partie avec lui. Une fois la nouvelle confirmée, les deux familles étaient dans tous leurs états. En deuil pour les enfants qui sont partis. Personne ne l'avait vu venir, même si on le redoutait.

Ils sont tous les deux partis vers la Syrie. Sa mère est tombée dans les pommes devant la porte. Mon oncle a éprouvé des difficultés à respirer. Ses sœurs ont pleuré sans fin et ses frères ont été frappés de stupeur, complètement interdits.

Comment a-t-on pu en arriver là ? Qu'est-ce qui s'est passé pour que cela tourne mal ? Qu'aurions-nous pu faire, que pouvons-nous faire pour ces jeunes ? Pouvons-nous aller à leur encontre ?

Pour mon neveu, l'évolution avait été lente. Environ un an avant son départ, il a abandonné la nuit pour le "droit" chemin. Il a commencé, avec quelques autres jeunes du quartier, à chercher une autre direction. Il était hanté par tellement d'injustices, des injustices qu'il ne pouvait oublier sous l'effet du cannabis car cela ne cadrait plus avec sa nouvelle vie. Il devait résister à la tentation. Ses parents étaient fiers de lui mais se posaient des questions vu son aspect extérieur – il portait la barbe et des habits religieux traditionnels – et ses nouveaux amis. Depuis un certain temps, sur les conseils de son médecin, il avait pris ses distances avec ses collègues harcelants. Puis il était retourné travailler. Il se risquait à une tentative et croyait qu'il serait plus fort. Malgré les gestes qu'il avait posés, il avait été licencié peu après son retour. Je croyais que cela s'inscrivait dans le prolongement du harcèlement. J'aurais porté plainte, je me serais battue contre l'injustice dans cette entreprise, pour être rétablie dans mes droits. Pour cela, j'aurais été raconter mon histoire aux médias. Et plus encore. Ces jeunes ont perdu la foi dans une société juste, à un point tel qu'ils ne veulent plus y consacrer de l'énergie. Il faut leur pardonner car ils sont nés et ont grandi sous un nuage qui ne fait pleuvoir que l'injustice. On serait désillusionné pour moins.

Il avait à nouveau beaucoup de temps. Son récit s'inscrit dans l'atmosphère de méfiance dans laquelle on vit aujourd'hui.

On ne croit pas en un monde beau et juste. Cela fait place à l'angoisse et à

l’indifférence, et ce, également chez les jeunes. Ils construisent autour d’eux un petit monde imaginaire où ils se sentent encore un peu en sécurité. Ils y parviennent en s’isolant le plus possible et ils tiennent à distance ceux qui ne l’acceptent pas. Ils ont trop souvent été approchés d’une manière négative. On a pointé vers eux des doigts accusateurs. Combiné à d’autres facteurs, cela aboutit à de la paresse à l’école, des carrières bloquées pour autant qu’ils aient un emploi.

À la longue, en vivant dans l’isolement, cette petite minorité de jeunes croit qu’elle doit être effacée.

C’est ainsi que mon oncle a été repoussé par son propre fils. Il ne le comprendrait pas, disait-on. Il a pourtant tout fait pour s’ouvrir au mode de vie de son fils, dans l’espoir de pouvoir le faire revenir dans le droit chemin. Il l’a supplié, a tenté d’attirer son attention, couru les rues pendant la nuit dans l’espoir de le croiser. Il a cherché de l’aide. Il est allé trouver la police, pour expliquer que son fils avait « de mauvais amis », qu’il commençait à se radicaliser. Là non plus, on ne l’a pas écouté. Au contraire. On lui a fait remarquer que c’était de sa faute. C’était la faute de « son islam ». Le désespoir. Toutes les personnes qui pouvaient avoir un lien avec la radicalisation et l’extrémisation (appelons-la ainsi) ou qui auraient pu l’aider ont été contactées.

Sharia4Belgium n’était de toute façon déjà pas une option. Mon neveu et son petit groupe avaient, dit-on, trouvé un groupe de « radoteurs ». Sa famille et moi pensions réellement qu’il n’avait pas rejoint cette organisation, car il avait déjà renoncé à la Belgique. Et il n’avait jamais eu aucun lien avec le Maroc. Il aspirait à d’autres contrées. Qu’il parte effectivement pour la Syrie était inconcevable.

Cet événement choquant a eu un impact incroyable sur mes sentiments, mes pensées et mes préoccupations quotidiennes. On devient orphelin. On suit toutes les conférences et tous les débats qui traitent du sujet. On écoute les opinions des experts pour retourner à la maison avec les mêmes questions.

Les jeunes ont besoin d’être écoutés, ils ont besoin d’un endroit où ils peuvent venir avec leurs questions et où ils peuvent rassembler des connaissances sur eux-mêmes et sur leur identité. une identité qui doit être reconnue, quelle qu’elle soit. Ils ont besoin d’espace où ils peuvent apprendre sur la société, où ils peuvent exprimer leurs frustrations, où ils peuvent se développer pour devenir

des citoyens à part entière. Nous devons veiller à ce que les jeunes n'abandonnent pas l'école et qu'après celle-ci, ils continuent à s'instruire. Que se passe-t-il dans le monde ? Ouvrons le débat avec eux et permettons-leur de s'exprimer. On vit dans une société où les jeunes peuvent facilement glaner de l'information sur internet. Ils sont ainsi confrontés à des visions, des informations, des textes et des images qui sont contradictoires. Cela ne les laisse pas indiférents. Ce n'est un secret pour personne, nos médias sont partiaux. Les jeunes le remarquent. Cette "génération internet" ne peut que reconnaître la diversité de l'offre d'information. Ils sont entraînés car chaque jour ils sont confrontés à différentes sources. On dirait presque qu'ils ont développé un sens qui « reconnaît » les informations. Je plaide pour qu'il y ait davantage de travailleurs sociaux, de maisons de la jeunesse, de clubs de jeunes.

D'où tirent-ils tout cela ? Sur internet, la propagande est très efficace, ce n'est pas nouveau. Lors de toute guerre, des techniques de propagande sont utilisées pour gagner l'opinion publique. Ici, ces jeunes, fragiles, en sont devenus les proies. Ils regardent des films sur internet, qui les invitent à combattre pour la justice. Mon neveu n'est certainement pas parti pour aller combattre et faire le mal. Il est parti pour aider des personnes dans le besoin parce que son pays – la Belgique – ne voulait pas réagir. Il veut faire en sorte que les réfugiés syriens puissent rentrer dans leurs maisons. Il voulait combattre Assad. C'est aussi simple que cela. Et tout aussi naïf.

Je sais que les combattants en Syrie ont tous un point commun : leur départ est motivé par des émotions et des sentiments, indépendants de ceux de frustration et d'impuissance. Ce sont des sentiments et des émotions qui font que des citoyens belges sont partis et partent toujours en Syrie. Un manque de connaissances débouche aussi sur le fait que, dans leur cœur, ils croient réellement qu'ils peuvent atteindre le paradis. Dire que Sharia4Belgium est responsable du recrutement et de l'incitation au terrorisme est absurde. La communauté musulmane, comme la société, doit prendre ses responsabilités. En Belgique, elle a échoué. Cela ne fait pas le moindre doute. Je déplore aussi que certains, au sein de cette communauté, attribuent aux musulmans un rôle de victimes et nous considèrent comme des citoyens de moindre valeur car nous subissons des discriminations. Non et encore non ! Je refuse d'être vue comme quelqu'un qui appartiendrait à une catégorie d'individus de second ordre. Je suis une citoyenne du monde et ma valeur est universelle. Elle ne doit pas être calculée à l'aune des lois. Elle ne diminue pas sous l'effet de la discrimination et

de toute forme d’injustice. Tout un chapitre est dans le livre saint. Le féminisme en Occident tend vers l’égalité entre l’homme et la femme. Il y a 1400 ans, j’ai reçu un statut qui me place au-dessus de l’homme. Et la valeur d’une musulmane, c’est la valeur que j’ai. »

Lors de mes voyages en Syrie, j’ai découvert que les combattants ne sont en général pas mineurs. Ce sont de jeunes hommes, dans la vingtaine ou au début de la trentaine. Dans la maison où j’ai séjourné, l’alimentation en eau était mauvaise, l’électricité se coupait tout le temps, des avions de combat survolaient la ville, des bombes explosaient et, de temps en temps, on entendait des échanges de coups de feu dans le lointain. On ne pouvait pas dire que l’on était en sécurité.

Avant de partir en Syrie, je me faisais une image de ces combattants. Une fois sur place, je me suis rendu compte qu’elle était incomplète et erronée. Je pensais que, s’ils partaient, c’était surtout pour combattre. Ce n’est pas le cas. Ils partent surtout pour construire une nouvelle vie. Ils ont émigré. Certains partent avec leur femme et leurs enfants, d’autres seuls, en éclaireurs, et leur famille les rejoint plus tard. D’autres enfin, une fois en Syrie, rencontrent une femme sur internet et la font venir. Il faut savoir que pour les musulmans orthodoxes, il est interdit d’avoir les relations sexuelles hors mariage. Tous les combattants veulent et doivent se marier pour avoir une vie sexuelle conforme aux principes du Coran. Pour les plus religieux, rencontrer la jeune fille ou le jeune homme n’est pas une obligation. Il suffit d’avoir des points communs, de vouloir vivre sa religion de la même manière, d’avoir été présentés via des amis, “rencontré(e)” via des sites réservés aux mariages musulmans ou encore sur Facebook. Le voyage de la future épouse est alors organisé.

Ces femmes qui ont rejoint le califat de l’État islamique sont motivées. Elles l’ont elles-mêmes choisi. Elles partagent la même idéologie que les combattants de l’État islamique. Elles attendent d’être contactées par un combattant pour partir. Parfois, ce sont elles qui prennent contact avec lui. L’État islamique l’encourage, car ces femmes peuvent ainsi convaincre les femmes syriennes du bien-fondé de l’idéologie de l’État islamique. Cela peut très bien fonctionner, car elles sont impressionnées par le fait que ces femmes aient quitté une vie confortable en Occident pour rejoindre le califat. L’État islamique encourage aussi ces combattants venus des pays arabes à se marier avec des Syriennes et

des Irakiennes afin de renforcer les liens avec la population locale.

C’est le cas par exemple d’un combattant anversois. Alors qu’il était à Raqqa, Brian De Mulder a fait la connaissance d’une Néerlandaise d’origine marocaine sur internet.

Cette jeune fille a alors fait savoir que c’est elle qui avait décidé, en toute liberté, de se marier avec ce combattant et de se rendre en Syrie. Pour cette fille, en tant que musulmane, il n’était pas possible de rester aux Pays-Bas. Dans tous les cas, elle ne se sentait pas bien là-bas. Elle ne pouvait plus supporter d’être toujours montrée du doigt et même insultée en raison de son niqab.

Brian De Mulder qui, depuis janvier 2013, est en Syrie m’a dit que personne ne l’a recruté, mais qu’il a simplement répondu à l’appel d’Allah. Sarah, la fille avec qui il s’est marié, trouve également qu’elle peut vivre dans la dignité et la fierté en Syrie, à l’inverse de l’Occident. C’est ainsi qu’ils ont pu se rencontrer.

Tout comme Brian De Mulder et sa femme, la plupart des combattants syriens ont fermé la porte derrière eux. Pour toujours. Ils ont construit une nouvelle vie en Syrie, avec femme et enfants. Certains gardent la porte légèrement entrouverte. La preuve en est que plus de cent sont revenus en Belgique.

Les combattants occidentaux qui ont rejoint le Jabhat al-Nosra sont bien considérés par une partie de la population syrienne et mènent une vie paisible. À leur arrivée, ils ont suivi une formation militaire et ils vont, de temps à autre, combattre. Ils vivent comme ils le veulent. La Syrie est aujourd’hui un pays où le pouvoir central a disparu. Les musulmans qui s’y rendent et qui veulent y mener une vie en suivant les préceptes religieux les plus stricts peuvent le faire.

Avant leur départ, les jeunes qui ont rejoint le front syrien ont été marqués par les injustices qu’ont subi et que continuent de subir leurs coreligionnaires sunnites en Syrie et dans la région. En Belgique, ils n’étaient pas en mesure de canaliser la frustration et la colère que suscitaient en eux les images de victimes innocentes.

Souvent, en Occident, les jeunes musulmans vivent une forme d’islam qui se limite aux pratiques et prières rituelles, sans véritable questionnement, réflexion ou connaissance.

Les jeunes musulmans en Belgique ne comprennent pas ce que disent les imams

dans les mosquées en raison de la barrière de la langue : ils ne maîtrisent pas l'arabe utilisé par ces mêmes imams qui eux, à l'inverse, ne parlent ni français ni néerlandais.

C'est pourquoi ces jeunes vont à la pêche aux informations dans des prospectus, des pamphlets, des livres, des prêches sur internet et des discours sur le martyre qui glorifient le djihad armé. Ils y découvrent que l'islam ne se limite pas à ces pratiques et rituels, que l'on peut se battre pour lui et que d'autres musulmans sont prêts à faire de même.

Cette nouvelle vision – renforcée par des fondements (fondations) idéologiques, qui sont interprétés de manière radicale, que nous étudierons plus loin dans l'ouvrage – devient une mission. Cela vaut la peine de se battre pour contribuer à la reconstruction de la communauté musulmane mondiale (oumma en arabe), même au péril de sa vie. Ce besoin est encore renforcé par ce qu'ils voient dans les médias qui montrent comment les sunnites en Irak sont marginalisés, discriminés, poursuivis, et comment les puissances étrangères (États-Unis en tête) ont exploité les différences religieuses entre sunnites et chiites pour diviser et exploiter l'Irak. Ils voient comment le président syrien Bachar el-Assad, qui appartient à la minorité alaouite, dérivée du chiisme, oppresse son propre peuple. C'est surtout la majorité sunnite qui s'est levée contre lui.

Internet joue un énorme rôle dans le départ des jeunes vers les zones de combat que sont notamment l'Irak et la Syrie car on peut y voir directement, et sans aucune mise en perspective, ce qui s'y passe. Via internet, il est possible de persuader idéologiquement et de mobiliser, parfois en quelques jours. La mobilisation peut donc être extrêmement rapide. L'indignation est déjà présente et souvent, par un manque de connaissance de la réalité vécue par ces pays, le grand saut vers une participation active dans le conflit n'est parfois pas très loin.

On peut se demander, à juste titre, si nous avons suffisamment fait pour les persuader des aspects positifs de notre société et de ses valeurs. Il est clair que celles-ci, comme la démocratie et l'État de droit, ne représentent plus rien pour ceux-ci et ne les retiennent pas. La société vers laquelle ils tendent doit être dominée par les lois divines. Ils renvoient quasiment toujours vers ce verset :

« Ce que vous adorez en dehors de Lui ne sont que de simples noms, qui n'ont aucun pouvoir et que vous et vos ancêtres avez inventés. Le vrai jugement appartient à Dieu, qui a ordonné de n'adorer que Lui. Telle est la vraie religion,

mais la plupart des gens n’en savent rien. » (Coran 12:40)

Ces jeunes, avant qu’ils n’entrent en contact avec l’idéologie du djihad qui les encourage à aller combattre, ont souvent déjà connu un long parcours semé de frustrations et de déceptions. Je ne crois pas que quelqu’un d’heureux dans cette société puisse claquer la porte derrière lui, partir en laissant sa famille. Ils – ou elles – recherchent quelque chose qu’ils ne peuvent pas trouver dans cette société.

Il s’agit d’une quête d’identité. En tant que personne issue de l’immigration, il est difficile de s’ouvrir à ses compatriotes, à ses collègues ou à ceux qui étudient avec nous, sur ce que l’on ressent, tout au fond de soi. Lorsque, en tant qu’immigré, on retourne vers son pays d’origine (pendant des vacances par exemple), on éprouve aussi ce sentiment de différence[13]. Je suis ainsi considéré comme un occidental quand je retourne dans ma famille en Jordanie ou en Palestine en raison de mon mode de pensée et de vie. Dans le monde arabe, on ne connaît que peu les valeurs de l’Occident dans lesquelles j’ai grandi. Lorsque je rentre à Bruxelles, société à laquelle j’appartiens, je vois que les Belges ne connaissent que très peu le monde qui m’a vu naître. « We are out of the place », comme disait Edward Saïd[14]. C’est pourquoi certains jeunes musulmans commencent à ne plus s’identifier qu’à l’islam. Leur identité n’est plus liée à un pays, mais seulement à l’islam.

Il ne faut pas négliger l’effet de groupe. Les jeunes qui partent en Syrie restent en contact avec leurs amis restés en Europe, via les réseaux sociaux. Les relations établies avant leur départ sont souvent conservées et entretenues. Les combattants syriens créent des liens avec les photos qu’ils partagent sur Facebook. On peut les voir nager dans l’Euphrate, poser tout sourire avec un poisson qu’ils viennent de pêcher, comme on a pu voir Abdelhamid Abaaoud, considéré comme le chef de la cellule djihadiste de Verviers, rire en partageant un plat de tagine, plonger dans une rivière, ou poser avec une lourde Kalachnikov. Ils présentent ainsi leur action en Syrie comme un gigantesque camp scout tout en défendant l’honneur de la communauté musulmane. Cet effet de groupe a joué un rôle important dans le départ de jeunes de Belgique (Anvers, Vilvorde ou encore Bruxelles), Paris, Londres ou Oslo. Les témoignages et la confiance en soi qui émane de ces combattants font forte impression sur ceux qu’ils nomment avec mépris “ceux qui sont restés à l’arrière”.

En Belgique, comme en Europe (à l'exception du Royaume-Uni), de nombreux musulmans qui veulent pratiquer leur religion de manière ultra-orthodoxe (alors que des communautés juives ultra-orthodoxes sont tolérées, je fais référence ici à la communauté juive d'Anvers) se heurtent aux préjugés, aux invectives envers l'islam de la part d'hommes politiques d'extrême droite ou islamophobes, à des restrictions comme l'interdiction du voile à l'école ou du niqab en rue. C'est d'autant plus difficile que beaucoup de ces musulmans ne peuvent gravir les échelons de la réussite sociale, subissent la discrimination sur le marché du travail et sont victimes de racisme au quotidien.

La société minimise l'impact que la souffrance endurée par les musulmans dans le monde peut avoir sur ceux qui sont en Europe. Le désir d'activisme politique des jeunes musulmans est également fortement sous-estimé.

À partir du moment où un musulman veut véritablement vivre sa religion, il y a peu d'alternatives. Si une musulmane ne peut pas porter son foulard à l'école alors qu'elle estime cela fondamental, elle n'a pas d'autre alternative que de rester à la maison. Pourquoi ? Car il n'y a pas d'établissement pour les musulmans. Je n'appelle pas à créer de telles écoles. Mais, j'estime que le foulard à l'école devrait être permis.

En écrivant cela, je pense bien évidemment à mes lecteurs français, je sais qu'en France une loi existe qui interdit le port de signes religieux à l'école. Le port du foulard est lui autorisé à l'Université.

En raison de ce climat, le musulman qui veut vivre sa foi de manière stricte s'isole de la société où il vit, comme le font les juifs orthodoxes (qui ont toutefois des alternatives comme quelques écoles juives) ou alors il s'expatrie dans un pays très musulman. C'est ce qu'ont fait les combattants européens partis en Syrie ou en Irak.

Tous les imams de Belgique et de France doivent se poser la question : pourquoi ces jeunes ne sont-ils pas venus les trouver pour leur faire part de leurs frustrations ? Est-ce parce qu'ils n'ont pas abordé les thèmes importants dans leurs mosquées ? Est-ce un problème de langue ou de communication ? Est-ce leur incapacité à se mettre à la place de ces jeunes ou à les comprendre ? Ou à se plonger dans le monde de ces jeunes qui est dominé par l'internet, par Facebook et par Twitter ? Les experts concluent à juste titre que le recrutement des combattants ne se fait pas via les mosquées mais via internet. Mais si les imams

avaient pu aborder les sujets qui importent pour ces jeunes, s'ils avaient pu se poser en figure paternelle charismatique, les jeunes seraient venus les trouver avec leurs questions sur l'islam et ne seraient pas allés chercher les réponses sur internet. Les jeunes dhjihadistes ne sont pas venus de Pluton ou de Mars, ce sont des jeunes qui sont nés dans notre société, qui y ont grandi et y ont été formés. Le rôle des mosquées est de canaliser les frustrations des jeunes, de les comprendre et de les aider. Ils aspirent à la connaissance, ils brûlent de se sentir utiles dans la société.

Wahhabisme et chiisme

En 2010, j'ai vécu à Dammam, dans l'est de l'Arabie saoudite, qui regorge de pétrole. Lors des prêches du vendredi, les chiites – qui représentent entre 10 et 15 % de la population étaient clairement marginalisés. La haine à leur égard était extrêmement vive. Tous les jours, je devais expliquer que les chiites étaient aussi des êtres humains. Et souvent, on me répondait que même les sionistes étaient meilleurs qu'eux. Ils étaient accusés de vouloir renverser le régime et avaient aussi, disait-on, des liens avec l'Iran.

Je n'étais pas complètement surpris car, en Belgique, où je vis, la haine envers les chiites est relayée tous les jours par les télévisions par satellite financées par l'Arabie saoudite. Après la chute de Bagdad en 2003, nous avons perçu que la haine envers les chiites commençait à augmenter. Cela s'expliquait en partie par les atrocités commises par les milices chiites, par la part de pouvoir croissante qu'ils avaient prise en Irak ou encore par l'influence grandissante de l'Iran dans le monde musulman (notamment au Yémen, frontalier de l'Arabie saoudite) où les rebelles chiites Houthis sont engagés dans un conflit sanglant. La monarchie saoudienne estimait qu'après la chute de Bagdad, le dernier fort militaire qui empêchait l'Iran d'accroître son influence de la région était tombé.

Par crainte du danger chiite, la monarchie saoudienne a permis que le fossé se creuse encore davantage en laissant les prédicateurs lancer des attaques contre les chiites dans leurs prêches. Du côté chiite également, des télévisions par satellite ont répandu la haine, qui à son tour a gagné les réseaux sociaux, comme Facebook ou encore Twitter. Sur des sites internet, dans des blogs ou des forums, les sunnites comme les chiites ont soufflé sur les braises de la haine. Il est nécessaire de noter que des hommes d'affaires financent et permettent ainsi d'émettre depuis des villes comme Londres.

Le sectarisme est ainsi nourri par des États et des intellectuels à des fins (géo)politiques, pour maintenir le pouvoir. À chaque goutte de sang répandu sur le sol à cause de ce sectarisme, je pointe un doigt coupable vers les régimes, vers les milices ou encore les intellectuels qui sèment la haine.

Peu après que la révolution syrienne eut éclaté, j'étais en Arabie saoudite. La haine contre le président alaouite-chiite Assad était si forte que j'avais le sentiment que tous voulaient aller combattre contre son armée. Le fait qu'après le soulèvement populaire en Syrie des milices chiites se soient arrogé un rôle était la preuve pour les intellectuels que leur aversion envers les chiites était pleinement justifiée.

« Vois-tu Montasser, l'année dernière, tu ne voulais pas croire que les chiites étaient mauvais. Que dis-tu maintenant ? Vois-tu comme ils nous combattent en Syrie ? Les sunnites y sont massacrés. Après l'Irak, c'est en Syrie. Ici aussi, ils manifestent. Nous t'avions dit que les chiites du Hezbollah étaient des hypocrites. Ils prétendent se lever pour les peuples opprimés. Ils ont aussi soutenu les révolutions arabes mais maintenant que c'est au tour d'Assad, ils ne font rien. Non, Nasrallah, le dirigeant du Hezbollah les défend. Nous crois-tu maintenant ? »

À ce discours, je ne réponds que par un mot : « Dommage ! ». Pour moi, il est inconcevable que des milices aillent protéger et soutenir un dictateur, mette ainsi en danger la population chiite. J'avais espéré que le Hezbollah libanais et d'autres milices refuseraient de s'immiscer dans le conflit. « Mais enfin, pensez au futur des chiites au Moyen-Orient. Ne savez-vous pas qu'en allant soutenir militairement Assad, la haine contre les chiites va augmenter ? » Telle était ma réflexion. Avec l'envoi de troupes en Syrie, Hassan Nasrallah a choisi de combattre les rebelles et de privilégier ses intérêts stratégiques au détriment de l'avenir des chiites de la région. Assad était celui qui veillait à ce que le Hezbollah obtienne des armes. La route des armes de l'Iran, via la Syrie, devait être sécurisée. Les gardiens de la révolution islamique d'Iran, des Irakiens (comme la brigade Abou l-Fadl al-'Abbas Brigade), des Yéménites (comme des rebelles Houthis, des milices chiites afghanes combattent en Syrie dans les ranges du régime. Le fait que les petites milices communistes palestiniennes pro-Assad du FPLP-CG combattent aussi les rebelles syriens me pousse à éprouver une réelle aversion pour tout ce qui a trait à la violence. Que des milliers de Palestiniens combattent aussi dans les rangs de la rébellion syrienne implique

que des Palestiniens s’entretuent. Je me demande si les Palestiniens ont oublié que la position pro-Saddam après l’invasion du Koweït a conduit à l’expulsion d’un demi-million de Palestiniens de cet État. Le fait que les Palestiniens aient des liens étroits avec Saddam a conduit à ce que des milliers de citoyens et de réfugiés palestiniens soient pourchassés par des milices chiites après la chute de Bagdad. Cela conforte mon opinion que les Palestiniens doivent rester neutres à l’étranger et ma volonté de consacrer ma vie à la réconciliation plutôt qu’à la haine.

Lors de mon séjour en Arabie saoudite, des troubles ont éclaté dans l’est du pays, riche en pétrole. C’était surtout des chiites qui manifestaient dans les rues pour réclamer notamment des réformes politiques. La monarchie saoudienne les a qualifiés de terroristes liés à l’Iran et les intellectuels saoudiens avaient encore augmenté la puissance de leurs discours de haine.

Le terreau qui a rendu possible l’émergence d’Al-Qaïda et de l’État islamique a été nourri par le sectarisme. Ce discours sectaire que l’on entend depuis des années est mis en pratique par les milices sunnites et par les milices chiites soutenues par le gouvernement irakien. Nous commettrions une erreur en nous concentrant uniquement sur les atrocités commises par l’État islamique. En réalité, les milices chiites qui massacrent des familles sunnites entières, qui violent des femmes et qui exécutent sans procès des centaines de citoyens ne valent pas mieux. En ne mettant pas l’accent sur cela, on crée un terreau favorable pour l’apparition de djihadistes sunnites violents.

Au début du XIXe siècle, le mouvement militant des wahhabites a conquis la ville sainte chiite de Kerbala (Irak) et celles de La Mecque et de Médine. Le mouvement a finalement été vaincu. Mais, au début du XXe siècle, la doctrine wahhabite a ressurgi. C’est celle de l’État en Arabie saoudite. Le mouvement militant a fait preuve, par le passé, d’une violence disproportionnée à l’égard des musulmans qui pensent différemment comme les chiites. Il a conquis des territoires et a tendu vers un État islamique pur avec la loi islamique (la charia en arabe) comme législation.

Dans l’est de l’Arabie saoudite, quatre sunnites armés ont attaqué il y a quelques mois des fidèles chiites dans leur mosquée. Selon le ministère saoudien de l’Intérieur, il s’agissait de membres de l’État islamique. Récemment, 77 partisans de l’État islamique ont été arrêtés. D’après les sympathisants saoudiens

de l’État islamique, l’Arabie saoudite, avec ses tentatives de « libéralisation idéologique », dévie de la doctrine wahhabite et de l’islam “pur”. Ils voient aussi la monarchie saoudienne comme un obstacle à la recréation d’un califat panislamique. Ils estiment également, comme Oussama Ben Laden, que la doctrine wahhabite est en contradiction avec la politique étrangère de l’Arabie saoudite. D’après Mohammed ben Abdelwahhab, fondateur du wahhabisme, il y a dix gestes qui font qu’un musulman se place en-dehors de l’islam (nawaqid al-islam, en langue arabe). Un de ces gestes est de soutenir et d’aider des non-musulmans contre des musulmans. Il cite à cet égard un verset du Coran :

« Ô vous qui croyez, ne prenez pas les juifs et les chrétiens comme alliés, ils sont alliés les uns pour les autres. Celui qui, des vôtres, en fera des alliés sera des leurs. Allah ne guide pas un peuple d’injustes. » (Coran 5:51)

En Occident aussi, ce principe a été appliqué et l’anathème a été jeté sur beaucoup d’imams. Des membres de Sharia4Belgium que je connais ont traité l’imam belge Nordine Taouil d’apostat (murtad, en langue arabe), car il a déclaré le 19 septembre 2012, sur la chaîne de télévision anversoise ATV, qu’il voulait dénoncer le mouvement Sharia4Belgium aux autorités belges.

La présence de troupes américaines dans des bases d’Arabie saoudite et le départ d’avions de combat ou de drones qui lancent des attaques au Yémen contre Al-Qaïda dans la péninsule arabique est pour les djihadistes et leurs sympathisants une preuve que le gouvernement saoudien est devenu apostat.

Dans un de ses ouvrages, l’influent idéologue jordanien du djihad Abou Muhammad al-Maqdisi a qualifié l’Arabie saoudite d’État impie. Il estime que l’Arabie saoudite ne répond pas à ses propres normes strictement wahhabites et utilise le wahhabisme contre un État créé sur base du wahhabisme. Les fondations sur lesquelles l’Arabie saoudite repose sont constituées par une alliance nouée au XVIIIe siècle entre Mohammed ibn Saoud et Mohammed ben Abdelwahhab. Jusqu’à ce jour, les descendants de ces derniers sont les piliers de la maison des Saoud. Il est dès lors extrêmement difficile pour la monarchie saoudienne de se distancier de l’enseignement ultra-orthodoxe et du caractère isolationniste de la doctrine wahhabite. Au XIXe siècle, après un différend entre deux princes, l’un de ceux-ci a voulu faire appel aux Ottomans. Mais des intellectuels ont affirmé que faire appel aux Ottomans corrompus contre un prince saoudien n’était pas acceptable.

Après que l’Arabie saoudite eut autorisé des troupes américaines à stationner sur son territoire après la première guerre du Golfe, en 1990, certains, comme Oussama Ben Laden, étaient courroucés. « Comment peut-on donc appeler les Américains impies à l’aide ? », raisonnaient-ils. Les djihadistes salafistes voyaient la présence de troupes américaines sur la terre sainte de la péninsule arabique comme une souillure. Mohammed ben Abdelwahhab les aurait dénoncés, disent ces critiques.

Au moment même où l’Arabie saoudite commence à prendre quelque distance avec la doctrine wahhabite, l’État islamique s’en empare. En conséquence, l’État islamique peut compter sur la sympathie de nombreux saoudiens, mécontents de l’évolution dans leur pays. Aux yeux des partisans saoudiens d’Al-Qaïda dans la péninsule arabique est le vrai porte-drapeau de la doctrine wahhabite. Les sympathisants de l’État islamique estiment qu’il est l’héritier du mouvement militant des wahhabites car, contrairement à la monarchie saoudienne qui protège les chiites dans les pays, les combattants de l’État islamique tentent de freiner la puissance chiite qui étend son emprise de l’Iran au Hezbollah, en passant par l’Irak et la Syrie.

Après les attentats du 11 septembre 2011, commis principalement par des hommes originaires d’Arabie saoudite, ce pays en a lui aussi été la cible. Il y a depuis lors une forme d’apaisement mais la menace reste réelle. L’Arabie saoudite continuera à être visée et menacée. La crainte des souverains est de se retrouver face à un dilemme. S’ils introduisent des réformes de type occidental, qui plaisent aux libéraux, aux activistes des droits de l’homme, aux féministes et aux jeunes, ils se heurtent aux érudits wahhabites. La monarchie sait très bien qu’elle doit danser sur la corde raide en tentant de satisfaire à la fois le clergé wahhabite et la population de plus en plus critique. Et cet équilibre est davantage menacé par les djihadistes salafistes mécontents. À l’étranger, l’État islamique jette de l’huile sur le feu. Le pilier risque ainsi de s’effondrer sous les coups mortels portés par l’État islamique à la monarchie saoudienne.

Les Omeyyades et les Abbassides ont aussi exterminé des musulmans. Même des membres de la famille du Prophète et ses compagnons ont été tués froidement ou empoisonnés par des califes omeyyades. Si l’on ne veut pas reconnaître comme musulman l’État islamique en vertu de l’argument qu’il est injuste, alors comment les musulmans pourraient-ils reconnaître des précédents califats comme musulmans ? Car ceux-ci n’ont-ils pas aussi été à l’origine

d’injustices ?

Lorsque Juhayman al-Otaibi et ses rebelles sunnites ont pris la grande mosquée de La Mecque en 1979, les autorités saoudiennes auraient dû réfléchir. Elles ne l’ont pas fait. Après l’assaut donné par l’armée saoudienne et la fin de l’occupation durant laquelle beaucoup sont morts, on a enterré l’affaire en même temps que les cadavres. L’idéologie des assaillants n’a jamais vraiment été prise au sérieux. Juhayman al-Otaibi était persuadé qu’un de ses compagnons était le Mahdi (à ne pas confondre avec le Mahdi des chiites, le 12e imam caché qui reviendra). Juhayman al-Otaibi a été décapité comme d’autres membres de son groupe tandis que son Mahdi a péri dans les combats.

De nombreux djihadistes salafistes, parmi lesquels on retrouve des partisans de Juhayman sont partis en Afghanistan. Les États-Unis et l’Arabie saoudite ont décidé dans les années 80 qu’il fallait soutenir les Moudjahidines en leur donnant des millions de dollars, en les formant et en les armant (notamment de missiles Stinger) pour combattre les Soviétiques. Les pays arabes ont aussi estimé qu’il fallait soutenir les jeunes musulmans qui sympathisaient avec le mouvement djihadiste international. Ils l’ont fait pour deux raisons. Les djihadistes salafistes étaient des alliés objectifs de l’Occident dans leur combat contre un ennemi commun dans le contexte de la guerre froide. Oussama Ben Laden avait autrefois un bureau dans Oxford Street, à Londres. Il avait une sorte d’ambassadeur, le Saoudien Khalid al-Fawwaz qui a été interpellé en 1998 par Scotland Yard pour son implication dans les attentats contre les ambassades américaines au Kenya et en Tanzanie.

Aussi, les pays arabes pensaient ainsi être enfin débarrassés de leurs jeunes radicaux qui représentaient un danger pour leur État. En réalité, l’idéologie des djihadistes salafistes s’est répandue dans le monde entier et les Moudjahidines se sont retournés finalement contre les États-Unis et les pays arabes.

Certains États du Golfe, comme l’Arabie saoudite et le Qatar ont, sans hésiter, financé et armé des milices djihadistes. Beaucoup de milices modérées ont placé leurs combattants sous le commandement d’al-Baghdadi et d’autres ont été défaits par l’EI, qui a pris leurs armes et leur argent. Contrairement à celles-ci, l’État islamique a consolidé avec cet argent les territoires conquis. On comprend ainsi le sens des critiques que des dirigeants de Jabhat al-Nosra ont formulées lorsque je les interrogeais. Contrairement à Jabhat al-Nosra qui se concentre sur

la lutte contre Assad, l'État islamique est occupé à consolider les territoires conquis et mène une lutte acharnée contre les autres groupes rebelles depuis qu'il a proclamé le califat. Pour l'État islamique, Assad est secondaire. Des hommes d'affaires et des donateurs koweïtiens ont soutenu des rebelles qui, autrefois, étaient alliés à Al-Qaïda, ou à d'autre groupes djihadistes salafistes. Mais maintenant, l'État est prudent, après qu'un général semble avoir admis qu'il a combattu en Syrie et a tenté de recruter des jeunes.

Certains pays du Golfe étaient si naïfs qu'ils étaient persuadés que le régime syrien était encore plus faible que les autres régimes renversés. Le président tunisien Moncef Marzouki avait offert l'asile politique à Assad. Beaucoup espéraient qu'Assad allait rapidement tomber. Cela n'a pas été le cas, si bien que l'on a commencé à armer les rebelles.

Maintenant, ces pays réalisent naturellement qu'ils ont peut-être armé leur prochain ennemi. L'Occident pressent aussi qu'il ne peut plus contrôler la plupart des milices actives en Syrie. C'est surtout l'Arabie saoudite qui craint les djihadistes salafistes de l'État islamique. On voit ainsi que l'Arabie saoudite a stationné 30 000 soldats à la frontière avec l'Irak. La Turquie est confrontée à un dilemme. D'un côté, elle a un allié objectif dans le chef de l'État islamique qui combat Assad et les Kurdes. D'un autre côté, elle sait que l'État islamique peut représenter à long terme un danger pour elle. Pourtant, ils ne peuvent pas faire grand-chose. Les combattants de l'État islamique peuvent mettre en péril la manne touristique en Syrie. « Nous pourrions veiller à ce qu'il n'y ait pas de touristes qui viennent en Syrie. Sais-tu que nous avons des membres en Turquie ? », m'expliquait ainsi un combattant belge de l'État islamique. La Turquie est très prudente. On peut le comprendre quand on sait qu'elle engrange chaque année des milliards de dollars grâce au tourisme.

Dans une discussion sur WhatsApp, un combattant de l'État islamique que je connais m'a confirmé : « Même en Syrie, il y a beaucoup de personnes qui travaillent pour nous. Les Turcs ont peur de nous. Ils savent qu'ils doivent laisser l'État islamique tranquille car il peut détruire le tourisme. Il suffit de quelques attentats à Istanbul et à Ankara et plus aucun touriste ne voudra aller à Bodrum, ni dans aucune station balnéaire turque. Mais nous ne voulons pas de guerre et la Turquie ne le veut pas non plus. Toute une série de nos produits viennent ainsi de Turquie, comme notre Nutella. »

D’après Gilles de Kerchove, le coordinateur européen antiterrorisme, environ 5 000 Européens combattent dans les rangs de l’État islamique et d’autres groupes djihadistes. Il est clair que tout le monde a peur. Les services de renseignements craignent pour la sécurité. La Tunisie, l’Arabie saoudite, la Jordanie et le Maroc sont les principaux pourvoyeurs de djihadistes.

Les combattants de l’État islamique me font non seulement penser au mouvement militant des wahhabites, mais aussi à celui de Juhayman ou encore à d’autres mouvements djihadistes dans l’histoire du monde musulman. Les milices djihadistes dans des pays comme le Nigeria, le Mali, l’Afghanistan, la Syrie, l’Irak, la Somalie et le Yémen ne sont pas tombées du ciel. Après les attentats du 11 septembre 2001, il est devenu clair que le combat du mouvement djihadiste salafiste serait non seulement plus puissant mais aussi plus sanglant. Le président américain George W. Bush disait alors que ce serait “avec nous ou contre nous”. Il a ainsi créé deux camps dressés l’un contre l’autre. Les djihadistes salafistes font de même : « Celui qui n’est pas avec nous (les croyants) est contre nous. » Je suis persuadé que le monde va changer dans les dix années à venir. Le djihad armé sera mené d’une manière extrêmement violente. Les combattants ne feront preuve d’aucune miséricorde envers leurs ennemis.

Les adversaires de l’État islamique sont non seulement les chiites, mais aussi les sunnites qui ne sont pas d’accord avec le projet de l’État islamique. L’État islamique a tué ceux du Front Jabhat al-Nosra qui ont la même origine qu’eux, d’Ahrar al-Sham, de l’Armée syrienne libre, du Front islamique et d’autres mouvements rebelles sunnites. L’État islamique veut imposer ses conceptions et sa vision à la société. Ils interprètent même la loi islamique dans un sens très radical. L’État islamique a créé sa propre identité au départ de l’idéologie d’Al-Qaïda.

Il est clair que le terreau où s’est développé l’État islamique est en partie fait d’injustice et d’oppression. Après l’invasion américaine en Irak, l’armée irakienne et les services de renseignements ont été démantelés. C’est une décision qui a contribué au chaos et à la violence que le pays connait encore. Que pouvait-on attendre de la décision de Paul Bremer, qui dirigeait l’autorité provisoire en Irak, de licencier des centaines de milliers de personnes ? Que se passe-t-il quand on jette à la rue des gens dans un pays avec un chômage élevé ? Qui plus est dans un pays ravagé par la pauvreté et le chaos ? Ne fallait-il pas

s’attendre à ce que d’anciens membres du parti Baas de Saddam Hussein ne rejoignent les milices sunnites (alliées à Al-Qaïda), d’où l’État islamique surgira.

Après l’invasion, l’Irak est devenu un État brisé qui aujourd’hui encore souffre d’une vague de violence sectaire. Le chaos est à l’origine d’un vide que tentent de remplir les djihadistes de l’État islamique. C’est le même problème en Libye. Après l’intervention occidentale, les villes ne sont même plus reliées entre elles. Il n’y a plus de gouvernement central et les tribus se battent les unes contre les autres. Les États-Unis ont créé des États qui ne fonctionnent pas et ont généré du chaos. La production pétrolière a fortement diminué. Pourquoi, après cette intervention, ne pas avoir investi dans une armée, dans des hôpitaux, des écoles ou des universités ? Et les États-Unis répètent les mêmes erreurs qu’en Irak, où il n’y a toujours pas d’écoles, d’hôpitaux ou d’universités décentes. Bien que le pays soit baigné par le Tigre et l’Euphrate, beaucoup d’Irakiens n’ont pas accès à l’eau potable. Il n’y a de l’électricité que quelques heures par jour.

L’indignation des tribus sunnites en Irak les a poussées à choisir le moindre mal. La communauté sunnite a deux options : se battre contre l’EIIL et permettre à l’Iran et à ses milices de nous gouverner ou l’inverse. « Nous avons choisi l’EIIL pour une raison. L’EIIL ne fait que nous tuer. Le gouvernement irakien te tue et viole tes femmes. Cette colère de nature confessionnelle et cet appétit pour la vengeance paraît animer les sunnites en Irak. », comme le relève Zaydan al-Jibouri, un chef de tribu, dans le Washington Post.

Supposons que les tribus qui ont choisi le camp de l’EIIL n’aient pas fait ce choix. Que se serait-il alors passé ? Suivant la théorie de “l’action à double effet” (qui est notamment appliquée dans les soins palliatifs), dans certaines circonstances, un traitement peut être justifié sur le plan de l’éthique si l’effet direct est positif et si l’effet positif est proportionnellement supérieur à l’effet négatif. Dans sa confrontation avec un problème de nature normative, Zaydan al-Jibouri choisit d’abord de suivre une voie de nature morale en concluant un compromis avec le moindre mal. L’aspect le plus fort dans les paroles d’al-Jibouri est qu’il qualifie l’État islamique de moindre mal et souligne ainsi que les tribus sunnites ont choisi le mal. Beaucoup considèrent que les actes de l’EI sont inhumains et incapables de comprendre le choix des tribus sunnites. La situation en Irak est une catastrophe car l’État islamique, comme les milices chiites, utilise le critère du moindre mal pour justifier ses méfaits. L’État islamique utilise les arguments de la politique expansionniste de l’Iran et de la

domination chiite pour prendre des mesures contre ces derniers et pour que les tribus sunnites se rangent derrière ce qui est le moindre mal afin d'éviter la mise en œuvre du projet de l'ennemi. De leur côté, les milices chiites mettent en avant les prétentions de l'État islamique à gérer l'Irak pour prendre des mesures contre les sunnites et pour justifier le fait que les milices chiites veulent exterminer les sunnites pour empêcher leur montée.

Je n'hésite donc pas à comparer les tactiques des milices belligérantes avec les techniques du nazisme. D'un côté, les milices extrémistes chiites sont convaincues que l'extermination des sunnites conduira à un monde meilleur. De l'autre, les milices extrémistes sunnites sont persuadées que l'extermination de ces "méprisables" chiites conduira à un monde meilleur. Ce mode de pensée est comparable à celui des nazis qui associaient les juifs à un mal qui devait être combattu pour créer un monde nouveau. Le plus triste est que l'on revient ainsi à une longue tradition historique dans laquelle les chiites sont associés par les sunnites au mal et inversément, et dans laquelle les juifs sont associés au mal par les chrétiens.

Depuis deux ans, le monde s'est concentré sur l'État islamique alors que le terreau sur lequel il s'est développé existait déjà. Où était alors la communauté internationale ? Où était la Ligue arabe ? Où étaient les gouvernements arabes ? Pourquoi le monde s'est-il réveillé après que l'État islamique (en Irak et au Levant) a pris les villes de Raqqa, Deir ez-Zor et Mossoul ?

Ces dernières années, l'État islamique a pris le contrôle d'importantes portions des territoires irakien et syrien. Cela a mené, fin juin 2014, à la proclamation d'un califat. La chasse aux chrétiens et Yézidis en Irak, les décapitations, l'esclavage sexuel imposé aux femmes, la mise à mort par le feu d'un pilote jordanien ont profondément choqué les gouvernements et la population.

Dans son discours de l'union prononcé en 2002, le président américain George W. Bush a affirmé que l'Irak appartenait à « l'axe du mal ». L'administration américaine et le gouvernement britannique ont accusé l'Irak de détenir des armes de destruction massive. Saddam Hussein entretenait, affirmaient-ils, des liens avec Al-Qaïda. Après ce discours, l'invasion de l'Irak était devenue inévitable.

Le 20 mars 2003, la guerre a été déclarée. Aucune arme de destruction massive n'a été découverte en Irak. Les prétendus liens avec Al-Qaïda n'ont pas pu être étayés. David Kelly, spécialiste en armement au sein de l'administration

britannique, s’est suicidé. David Kay, ex-chef de l’Iraq Survey Group a indiqué le 28 janvier 2004 que l’on ne trouverait aucune arme de destruction massive.

L’invasion américaine en Irak et la chute de Bagdad en 2003 ont modifié l’équilibre des pouvoirs au Moyen-Orient. À la suite de la chute du régime de Saddam Hussein, la minorité sunnite a considérablement perdu son influence en Irak, le pouvoir des chiites, soutenus par l’Iran, a fortement augmenté, et les tensions entre chiites et les sunnites n’ont cessé de croître.

L’influence croissante des chiites au Moyen-Orient a permis à l’Iran de joindre plus aisément son allié au Liban, le Hezbollah, en raison des concordances religieuses. Les armes qui partaient d’Iran pouvaient rejoindre le Liban via l’Irak et la Syrie. Le président syrien, Bachar el-Assad a joué un rôle capital.

Après le soulèvement syrien, les milices chiites en Irak et au Liban se sont arrogé un rôle important en Syrie. Celles-ci ont pris part au conflit pour maintenir au pouvoir le régime alaouite-chiite d’Assad et pour sécuriser le transport d’armes vers le Hezbollah. Les intérêts des pouvoirs locaux, régionaux et internationaux se sont opposés en Syrie.

Les gardes révolutionnaires iraniens, le Hezbollah libanais, les milices chiites irakiennes, comme Abou l-Fadl al-Abbas Brigade, les Houthis yéménites, le PFLP-CG (mouvement palestinien d’obédience communiste), des chiites d’Afghanistan et d’autres groupes étrangers ont combattu dans le camp du régime syrien. Le fait que la Chine et la Russie soutiennent le régime, surtout au sein du Conseil de sécurité de l’ONU, a rendu le conflit encore plus complexe.

On retrouvait dans l’autre camp les États du Golfe qui craignent la montée en puissance de l’Iran dans la région. L’Arabie saoudite surtout se sentait abandonnée par l’Occident. Le rapprochement entre l’Iran et les États-Unis rendait les Saoudiens d’autant plus nerveux. Ceux-ci ont préféré contenir l’influence de l’État islamique plutôt que de l’éradiquer.

En 2014, le prince saoudien Bandar bin Sultan, qui dirigeait les services de renseignements, s’est rendu en Russie. Figurait alors notamment à l’agenda la question des groupes islamistes en Syrie. À l’issue de ceux-ci, on a pu voir comment une série de groupes a formé un front contre l’État islamique. L’Arabie saoudite a mobilisé et soutenu des djihadistes sunnites pour contrer les milices de l’EI(IL) et – plus tard – de Jabhat al-Nosra, qui militaient pour la restauration

d’un califat qui dépasserait les frontières pour englober l’Arabie saoudite. Ce qui était le cauchemar de Riyad. C’est pourquoi l’Arabie saoudite a largement financé et armé les groupes rebelles syriens qui s’opposaient à IS(IS).

Le conflit s’est étendu et aussi bien Israël – qui, depuis 1967, occupe le plateau du Golan – que ses alliés occidentaux gardent un œil sur la situation. Ils craignent qu’un régime islamique dans la Syrie voisine constitue une menace à long terme pour Israël. D’un côté, les Occidentaux veulent la chute du régime d’Assad et un isolement du Hezbollah. De l’autre, ils craignent un État islamique sur les rives de la Méditerranée.

Au fur et au mesure que le conflit en Syrie s’est enlisé, deux camps se sont fait face. Certains pays se battent contre les milices djihadistes qui veulent restaurer le califat. Ils estiment que c’est un préalable à toute discussion sur le futur du régime de Bachar el Assad.

Ces pays veulent éviter que le scénario libyen se répète. Après la chute du régime, Al-Qaïda et des fractions de l’État islamique ont contrôlé des portions du pays.

Dans un autre camp, on trouve des nations qui veulent combattre simultanément les djihadistes, qui ont un projet transnational, et le régime de Bachar el-Assad.

Dans ce contexte, il est difficile pour certaines parties d’entrevoir une solution qui serait satisfaisante à leurs yeux. Elles peuvent dès lors être tentées de laisser pourrir la situation. Ce que l’on oublie souvent est que beaucoup de Syriens perdent tout espoir car ils n’entrevoient pas la liberté. De plus en plus de citoyens perdent toute confiance dans la communauté internationale, si bien que les groupes djihadistes gagnent du soutien.

Près de douze ans après la chute du régime de Saddam Hussein, l’Irak reste très instable et est frappé quasi quotidiennement par des attentats. Depuis 2003, plus de 100 000 civils irakiens sont morts. À la suite de l’invasion américaine, les djihadistes ont pu créer une solide base en Irak. Il y a sept ans, la CIA relevait que la collaboration entre les dirigeants sunnites et les autorités américaines, dans leur lutte contre les djihadistes était le signe que ces derniers allaient disparaître. En réalité, les djihadistes se regroupaient pour frapper le moment venu.

Le signal a été l'insatisfaction croissante des sunnites en Irak. Les tribus sunnites sont mécontentes car elles ne sont pas intégrées dans l'armée et parce qu'elles sont à peine impliquées dans la gestion du pays. Le fait que le pouvoir central vacille en Syrie a ouvert les frontières avec elles. L'ex-premier ministre irakien, le chiite al-Maliki, a géré le pays sur des lignes confessionnelles, ce qui a fait échouer sa gestion.

Au cours des dernières années, l'EI(IS) a pris le contrôle de grandes portions des territoires syrien et irakien. Les troupes de Bachar el-Assad et l'armée irakienne, particulièrement mal organisées, ne sont pas à la hauteur des soldats de l'État islamique qui se battent aussi pour des idées et qui sont prêts à mourir pour celles-ci. Il est clair que les frustrations des tribus sunnites en Irak et le soulèvement contre le régime d'Assad sont un terrain fertile pour l'État islamique en Irak. Il peut ainsi étendre son influence en Syrie, ce qui a conduit à la création de l'État islamique en Irak et Sham (ISIS) avec, en point d'orgue, la proclamation du califat par Abou Bakr al-Baghdadi.

En raison du mécontentement des sunnites en Irak et à la suite de l'insurrection et de l'instabilité du pouvoir en Syrie, les djihadistes alliés à Al-Qaïda ont connu une renaissance en Irak. L'injustice est partout, et l'idéologie de l'État islamique se répand non seulement en Irak et en Syrie mais aussi dans le reste du monde. Nous avons affaire à un effet boule de neige. Par peur du califat, George W. Bush n'a fait qu'accélérer sa naissance.

À l'heure actuelle, l'État islamique dispose de combattants motivés et des ressources financières non seulement pour maintenir les territoires conquis mais aussi pour les étendre. L'État islamique semble être un fragile proto-État non reconnu par la communauté internationale. Un jour il pourra peut-être répondre aux critères pour être un État.

Contrairement à ce que ceux qui essayent de se voiler la face tentent de nous faire croire, l'État est bien en train de devenir un fragile proto-État. Il dispose d'une population. Environ huit millions de personnes vivent dans les territoires qui sont contrôlés par l'État islamique. Il a son propre drapeau qui flotte au vent des régions sunnites de l'Irak jusqu'aux plages méditerranéennes de la Syrie. Il dispose de ses troupes de sécurité qui veillent à l'ordre public, sa propre armée et des banques. L'État islamique projette de frapper ses propres pièces en or, en argent et en cuivre. Le but est de découpler les musulmans d'un système

économique mondial qui est fondé sur l'usure. Il organise des services sociaux et veut se donner l'apparence d'un État qui veille au bien-être de ses citoyens et qui pourvoit à l'entretien et à la réparation des infrastructures. On peut ainsi voir, sur des vidéos de propagande postées sur YouTube des endroits où les céréales sont conditionnées en sacs avant d'être livrées par camions. Des sachets sont ainsi distribués à l'administration. On voit une centrale électrique où s'affairent des ouvriers. D'autres sont en train de réparer les lignes électriques dans les rues. Des peintres repeignent les grilles d'immeubles de l'administration, en vert, couleur de l'islam. De prétendus hauts fonctionnaires expliquent, calés dans leur siège devant un bureau où ne trône qu'un ordinateur les bienfaits de l'État islamique. Et surtout, l'on peut voir des ouvriers réparer, entretenir et construire des routes alors que des camions passent en arrière-plan, comme pour indiquer que la vie continue normalement dans ces territoires contrôlés par l'État islamique.

L'État islamique dispose de suffisamment d'armes. Il a mis la main sur l'arsenal américain que les quelque 30 000 soldats irakiens ont abandonné lorsqu'ils ont fui Mossoul. Après la prise de Mossoul, l'État islamique a saisi 430 millions de dollars dans les coffres de la banque centrale d'Irak.

Les champs pétroliers du nord de la Syrie sont eux aussi une importante source de revenus. Les raffineries continuent à exporter vers la Turquie. Par le passé, ils ont vendu pour des millions de dollars de pétrole aux autorités syriennes, en Irak et même en Europe via la Turquie. Les trafiquants achètent les fûts de pétrole à l'État islamique et les revendent au régime syrien qui ne veut certainement pas les soutenir mais qui est à la recherche de pétrole bon marché.

La vente d'œuvres d'art issues de l'Antiquité rapporterait aussi des millions de dollars à l'État islamique. Pas fous, les dirigeants islamistes ont fait filmer pour YouTube des destructions d'antiquités qui étaient en réalités des copies. Les véritables pièces alimentent un juteux marché noir.

L'État islamique a un territoire. Il a installé une structure avec des dirigeants qui exercent une autorité. Le fait que le droit international ne se préoccupe pas de l'organisation interne des États a pour conséquence que l'application de la loi islamique n'est pas un obstacle pour la reconnaissance de l'État islamique. Par le passé, le régime taliban d'Afghanistan était reconnu par l'Arabie Saoudite, le Pakistan et les Emirats arabes unis.

Le succès de l'État islamique repose sur le fait que ses combattants mènent une vie simple. Ils vivent dans des maisons sans confort et se contentent de peu. L'EI perçoit des impôts des transporteurs routiers qui traversent le califat. La douane irakienne a même reconnu les tampons de l'État islamique. La vie doit se poursuivre. L'État islamique a repris certains services publics et veille à la sécurité avec une main de fer en appliquant la loi islamique.

Au début de l'année, ses autorités ont même annoncé un budget de deux milliards de dollars. L'organisation est soutenue par des hommes d'affaires, de riches sympathisants et des donateurs des États du Golfe comme le Qatar et l'Arabie saoudite. L'État islamique dispose de canaux médiatiques qu'il utilise à bon escient pour recruter des jeunes musulmans du monde entier. Et avec un succès certain : le rétablissement du califat fait vibrer une corde sensible chez les musulmans sunnites qui ont vécu des années de guerre, d'injustice et de souffrances. L'État islamique, en proclamant un nouveau califat, l'a très bien perçu.

L'État islamique utilise parfaitement les techniques de communication modernes pour faire connaître sa vision dans le monde entier et dans de nombreuses langues, pour légitimer ses actes parfois atroces et pour recruter dans le monde entier. Il suffit de voir Dabiq, le mensuel que l'État islamique met en ligne. Réalisé professionnellement, il est traduit dans plusieurs langues. Après le raid de la police belge contre une cellule terroriste à Verviers, il a ainsi publié un article qui expliquait comment Abdelhamid Abaaoud revendiquait la préparation d'attentats en Belgique. L'État islamique est devenu de cette manière le mouvement djihadiste le plus puissant.

Une intervention militaire occidentale serait indéniablement vouée à l'échec si elle devait avoir lieu. Malgré les bombardements des forces américaines, les combattants de l'État islamique gardent le contrôle d'importantes portions des territoires irakien et syrien. Il semble que l'armée irakienne et les milices chiites alliées iraniennes, de leur côté, ne vont pas vaincre l'État islamique mais seulement le renforcer.

Le problème actuel est que beaucoup de politiques continuent à nier que l'État islamique est devenu une puissance que l'on ne peut sous-estimer au Moyen-Orient. Le ministre français des Affaires étrangères, Laurent Fabius, ainsi que des parlementaires belges comme Pieter De Crem, demandent aux médias de ne

plus utiliser le terme État islamique. Ils trouvent que l'acronyme arabe pour l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL) – à savoir « Daesh » – est plus approprié pour ne pas donner l'impression que l'on parle d'un État.

D'une part, l'État islamique a modifié son nom, passant d'État islamique en Irak et au Levant à État islamique – le terme « Daesh » est donc dépassé. D'autre part, continuer à nier la prétention de l'État islamique à être un État conquérant, avec des combattants pugnaces et des partisans venus du monde entier, m'apparaît comme contre-productif. L'État islamique est apparu dans le monde musulman et les combattants de l'État islamique sont venus du monde entier. Ce ne sont pas des extra-terrestres tombés du ciel. Reconnaître une réalité est la base d'une recherche pour une solution et une paix durables.

L'avenir de l'État islamique est fonction de l'avenir des régimes arabes. Actuellement, aucun État ne veut envoyer des troupes au sol. Tout le monde sait que l'État islamique ne peut pas être vaincu seulement du ciel. Cette guerre est utile aux États-Unis qui bombardent à partir du ciel.

Imaginons que l'Arabie saoudite envoie des troupes. Combien de soldats vont-ils rejoindre l'État islamique, notamment dans leur combat contre les milices chiites soutenues par l'Iran ? La doctrine de l'État islamique et la doctrine d'État de l'Arabie saoudite sont toutes les deux basées sur les enseignements d'ibn Taymiyya et de Mohammed ben Abdelwahhab. L'État islamique dispose de stratèges compétents qui connaissent bien le contexte international du conflit au Moyen-Orient et qui savent miser sur les divisions entre les puissances. La complexité de la guerre civile en Syrie, qui paraît insoluble, permet à l'État islamique d'étendre son pouvoir.

Les États-Unis combattent Al-Qaïda depuis des années, mais l'État islamique a repris le drapeau noir et est plus puissant qu'Al-Qaïda. Les États-Unis mènent actuellement une stratégie qui consiste à tenter de contrer l'État Islamique et à l'empêcher de s'étendre, tout en gardant à l'esprit qu'ils ne parviendront pas à le vaincre. Mais l'État islamique parvient toujours à s'étendre. Ils ont besoin d'un aéroport et tentent en vain de prendre celui de Deir ez-Zor.

Dans le passé, Al-Qaïda menait une politique de guérilla de « Hit and Run » (frapper et ensuite fuir), notamment en commettant des attentats contre des ambassades américaines.

Contrairement à Al-Qaïda qui était l'invité des Talibans, l'État islamique contrôle un territoire quatre fois plus grand que le Liban. En Afghanistan, les Talibans contrôlent encore de grandes parties du territoire. La guerre contre le terrorisme a été un échec.

Je vais oser ici une comparaison qui va faire hurler certains , mais à mon sens la construction de l'État islamique est semblable à la construction de l'État juif. Je parle ici de construction géopolitique et rien d'autre. Tous les États en construction utilisent les mêmes moyens : une expansion territoriale, un refus de reconnaitre les frontières établies par d'autres, l'expulsion de populations jugées « extérieures « (les Palestiniens et les Yaizidis ou les chiites) pour composer une population la plus homogène possible. Nier que l'État islamique est proche d'un proto-État est suicidaire pour l'Occident.

Le salafisme

Si l'on en croit les deux derniers patrons de la Sûreté de l'État, le salafisme est un grand problème en Belgique et en Europe. Peut-on les croire ? Dans mes contacts avec les musulmans de Belgique et dans ma vie quotidienne, je suis arrivé à la conclusion que le salafisme peut être vu sous divers angles. En Belgique, les courants ultra-conservateurs sont nourris depuis plusieurs dizaines d'années par l'Arabie saoudite. Les services de sécurité parlent d'une « wahhabisation » de l'islam, alimentée par les prédicateurs que l'on peut voir sur les chaînes de télévision par satellite, qui viennent personnellement en Belgique ou par des livres bon marché facilement accessibles.

La « wahhabisation » serait un premier pas vers une radicalisation et extrémisation violente. Je fais la distinction entre plusieurs groupes au sein des courants ultra-conservateurs basés sur l'enseignement d'érudits comme Muhammad Ibn 'Abd al-Wahhab (d'où vient le terme wahhabisme) et Ibn Taymiyya. On peut diviser le salafisme en plusieurs courants.

Le premier est le courant apolitique, qui ne veut pas s'engager dans la société, en tout cas en Occident. Ce groupe ne croit pas en la démocratie. S'ils vivent en Europe, ils préfèrent ne pas s'immiscer dans les débats qui agitent la société. Dans un pays basé sur les lois faites par les hommes, ils choisissent de se retirer pour ne pas être influencés par cette société. Les lois d'Allah sont le fil rouge qui guide leur vie. Ce qui signifie qu'à partir du moment où ils considèrent qu'une loi est contraire au Coran, ils préfèrent prendre leurs distances et s'isoler. Je

connais ainsi un homme qui a quitté son travail dans une entreprise belge car on lui reprochait de ne pas serrer les mains des femmes. Pour lui, suivre les règles dictées par sa religion était plus important que plaire à la société des hommes.

Un deuxième groupe, lui, veut s'engager politiquement en raison de la situation internationale ou intérieure. Il ne peut accepter ce qu'il ressent comme une injustice envers lui-même ou envers ses coreligionnaires sunnites. Il s'oppose à toute interférence occidentale dans le monde musulman où il veut appliquer la charia, y compris son volet pénal. Les salafistes égyptiens du Hizb al-Nur sont proches de ce modèle. Ils ont investi la sphère politique en participant aux élections. Le modèle d'organisation de la société égyptienne est un modèle de gouvernement basé sur la charia. Ils ont choisi le côté du général Al Sissi contre les Frères Musulmans.

Troisième groupe :

D'autres salafistes veulent l'établissement d'un califat qui dépasserait les frontières nationales. Pour eux, les nationalités et la démocratie n'ont pas de sens. Ce qui explique pourquoi les combattants de l'État islamique, venus d'Europe, brûlent leur passeport une fois qu'ils ont rejoint le groupe. Les mouvements djihadistes internationaux violents, qui se sont regroupés sous la bannière comme Al-Qaïda, s'inscrivent dans ce courant de pensée. L'État islamique ne pense pas autrement. Si les premiers estiment que les temps ne sont pas encore mûrs pour le califat et qu'il faut procéder pas à pas, l'État islamique veut « tout et tout de suite ».

Des groupes qui ont été dissous, comme Sharia4Belgium ou Islam4UK, qui ont eu des équivalents en France (Forsane Alizza), partagent les mêmes objectifs. Ils glorifient les mouvements djihadistes internationaux et des figures comme Oussama Ben Laden. Ces groupes s'inscrivent dans le mouvement djihadiste salafiste jordanien : comme eux, ils ne mènent pas de combat armé dans leur pays mais prêchent ce discours autour d'eux et avec pour conséquence que les jeunes sont prêts à partir dans le futur.

Des idéologues influents du djihad, comme Abou Muhammad al-Maqdisi et Abou Qatada al-Filistini, ont beaucoup d'influence sur ces groupes djihadistes salafistes, qu'ils soient violents ou non.

Il y a, enfin, le salafisme qui mène au djihad armé (quatrième groupe). Ce

groupe recrute ses membres dans le groupe précédent. En effet, il faut avoir été sympathisant du djihad avant de passer à l'action et de s'engager réellement dans le conflit.

C'est dans leurs rangs que l'État islamique, Al-Qaïda, Jabhat al-Nosra et Boko Haram recrutent

On constate donc une énorme porosité entre les deux derniers groupes. Il est donc logique que les membres sont sous surveillance constante des polices nationales européennes. Il est du devoir de chaque État de protéger ses ressortissants. Les protéger, c'est mettre sous surveillance ces groupuscules et leurs membres et organiser parallèlement un contrôle drastique du trafic d'armes. La Belgique a traditionnellement offert depuis le 11 septembre un réseau de soutien aux djihadistes. Que l'on se souvienne de l'assassinat du commandant Massoud ou plus récemment de l'attentat au Musée juif. Mais soyons clairs, le terrorisme n'est pas que musulman. 2 % des attaques terroristes menées sur le territoire européen sont le fait de musulmans selon le rapport 2014 d'Europol, portant sur l'année 2013.

Le salafisme n'est pas un mouvement uni. Le plus grand péril pour le mouvement djihadiste international ou les djihadistes salafistes sont les salafistes eux-mêmes. Les plus importants érudits salafistes en Arabie saoudite, qui ont une influence sur les jeunes musulmans occidentaux, ont déclaré la guerre à Al-Qaïda et l'État islamique en les dépeignant comme « les chiens de l'enfer ». Car ils trouvent qu'avec leurs actions militaires, ces groupes font plus de mal que de bien. L'Arabie saoudite fait appel à ses érudits salafistes pour légitimer la guerre qu'elle mène contre ces groupes.

Le Hamas n'est pas l'EI

Certains comparent le Hamas, branche des Frères musulmans dans les territoires palestiniens, avec l'État islamique. Ont-ils oublié que le Hamas n'a pas accepté que les djihadistes salafistes le rejoignent dans son combat ? La police du Hamas a ainsi mené l'assaut contre les militants du Jund Ansar Allah, qui s'étaient retranchés dans la mosquée Ibn Tayimiyya et qui accusaient le mouvement au pouvoir à Gaza de ne pas appliquer la charia. Tous les mouvements qui se reconnaissaient dans Al-Qaïda ou dans l'État islamique ont été combattus par le Hamas. Celui-ci, dans sa majorité – et contrairement à l'État islamique – croit toujours en une société multiculturelle. Dans les territoires qu'il contrôle, il ne

s’en prend pas aux chrétiens et ne leur réclame pas – contrairement à l’État islamique – une djizîa, qui est une contribution financière en échange d’une protection, ni même la zakât qui est l’impôt musulman.

Étant donné que le Hamas croit toujours en la démocratie mais n’a pas la possibilité de véritablement gérer car il n’est pas reconnu, on peut craindre que ses militants soient dès lors tentés de rejoindre les mouvements djihadistes salafistes.

J’irais même plus loin : les salafistes, qui ont des liens étroits avec les Saoudiens, font en sorte que les jeunes Occidentaux ne partent pas se battre en Syrie dans les rangs du Front Jabhat al-Nosra ou de l’État islamique. L’argent que l’Arabie saoudite distribue aux salafistes belges permet aux jeunes qui gravitent autour d’eux d’avoir une structure et une identité.

On peut voir cette influence de l’Arabie saoudite à travers les discours d’érudits, qui donnent un retentissement à ce discours ultra-orthodoxe. Il suffit ainsi de voir les vidéos d’autorités religieuses comme Mufti Ismail Menk, ayant étudié à Médine (Arabie saoudite). Des milliers de musulmans regardent les vidéos de ses discours en anglais, avec des sous-titres dans toutes les langues. Des hommes comme lui, en habit traditionnel impeccable, avec leur discours bien construit, ont plus de rayonnement que tous les imams locaux que personne – même les musulmans – ne connaît.

Sur les médias sociaux, un homme comme lui a plus de 11 millions de followers – la population de la Belgique – dans le monde. Et très vraisemblablement, bien plus que nombre d’hommes politiques ou de vedettes en France et en Belgique. Mais personne, parmi nos décideurs, ne sait qui il est.

J’ai été personnellement témoin de l’influence de l’Arabie saoudite. Lorsque j’ai terminé l’école secondaire, je souhaitais étudier les sciences religieuses pour me spécialiser dans la jurisprudence islamique. En Belgique, il n’y avait pas de formation. Dans des pays comme l’Égypte, la Syrie ou la Jordanie, c’était bien trop cher. La seule alternative était l’Arabie saoudite car ils me proposaient une bourse d’étude qui comprenait un ticket aller-retour annuel, le logement gratuit, de même que les repas dans un restaurant, le pèlerinage, des escapades dans les villes saoudiennes, jusqu’à 250 dollars par mois, etc. Le tout s’ajoutait à des cours auprès des plus grands érudits du royaume wahhabite. J’ai dû interrompre cette formation après quelques mois car j’ai dû rentrer en Belgique pour des

raisons personelles. Mais je peux comprendre que de jeunes Occidentaux qui, comme moi, sont intéressés par la religion et plus particulièrement par l'école de pensée salafiste, prennent le chemin de l'Arabie saoudite. Le tapis rouge est déployé : on peut disposer de toutes les structures que les pauvres mosquées d'Europe ne peuvent offrir aux jeunes musulmans désireux de s'instruire. Même ceux qui ont échoué dans l'enseignement secondaire, en Europe ou ailleurs dans le monde, peuvent prendre un nouveau départ dans ce pays. Et, lorsqu'ils rentrent au pays après quelques années, ils jouissent, dans leur communauté, du prestige de ceux qui ont étudié sur la terre qui abrite les lieux saints.

Ici, en Belgique, qu'est-ce qu'un musulman qui a le choix privilégie : la grande mosquée du Cinquantenaire toute dorée ? Ou la mosquée dans un garage où l'on passera ensuite avec un bol pour demander de l'argent pour pouvoir payer l'électricité et l'imam ?

Le djihad armé est légitime dans l'islam

Dire que le salafisme est un danger pour notre société – comme l'ont dit la Sûreté de l'État en Belgique et les services de renseignements en France – est contreproductif car on ne peut mettre tout le monde dans le même sac. Le salafisme n'existe pas. Il y a plusieurs interprétations : chacun peut trouver ce qu'il cherche. Pour certains, le salafisme peut être un premier pas vers le djihadisme salafiste violent, mais il n'y mène pas forcément. Cependant, même un véritable musulman spirituel pacifiste peut, dans certaines conditions, devenir un adepte du djihad armé dans les rangs d'Al-Qaïda ou d'un autre groupe similaire. Tout simplement parce que le djihad armé est un droit dans l'islam. Tout comme mener une guerre en vertu du droit international de la guerre peut être parfaitement légitime en cas d'attaque, comme je l'ai écrit plus haut. Le fait que les imams, en Occident comme dans les pays musulmans, ne parviennent pas à dissuader des milliers de jeunes de partir faire le djihad armé, s'explique aussi par le fait que ce djihad est un concept légitime dans l'islam. C'est pourquoi il ne faut jamais dire à un jeune musulman qui veut partir en Syrie, et que l'on veut dissuader, que le Prophète Mahomet n'a pas utilisé la violence, que l'islam est paix et amour, que le djihad armé n'est pas permis. Tout simplement, parce que ce n'est pas vrai. Il faut plutôt persuader ce jeune de l'utilité de sa contribution dans notre société, le prendre au sérieux en lui expliquant le contexte historique du Coran, des hadith et de l'histoire du monde musulman et lui expliquer les conditions dans lesquelles le djihad armé peut être mené. Il faut

aussi expliquer à ces jeunes tentés par le départ qu'il n'est pas de leur responsabilité de tenter de trouver une solution aux problèmes que rencontrent des sociétés éloignées des leurs. Si un musulman doit trouver une solution aux problèmes que rencontre la Syrie, la responsabilité en incombe d'abord aux Syriens. Peut-être aussi aux Jordaniens, aux Libanais, aux Irakiens ou aux Turcs qui sont directement concernés. Mais, d'un point de vue purement islamique, les musulmans de France, de Belgique, ou d'autres pays européens ne peuvent que contribuer de manière très limitée à la recherche d'une solution. Les musulmans ultra-conservateurs, qui ne sont pas des salafistes, ont aussi parfois une longue barbe, ne regardent pas non plus les femmes dans les yeux et ne leur serrent pas la main, ne veulent pas de cours mixtes, ne veulent pas travailler avec des femmes. Donc, ce n'est pas parce que tu es ultra-orthodoxe que tu es salafiste, ce n'est pas parce que tu es un salafiste que tu es un djihadiste salafiste. Et ce n'est pas parce que tu es un djihadiste salafiste que tu soutiens l'État islamique. Ce n'est pas non plus parce qu'un musulman porte la barbe qu'il est conservateur.

La dé-radicalisation est-elle une solution ?

Je vais choquer plus d'un lecteur, j'en suis conscient. Mais je voudrais reprendre le terme de « radicalisation ». Je fais sciemment la distinction entre la radicalisation, qui consiste à croire et à choisir un comportement en adéquation avec ses convictions (par exemple : on peut être un écologiste radical ou un athée radical, ou appartenir au groupe politique français « les radicaux de gauche ») et la radicalisation violente, qui elle utilise la violence pour propager ou défendre ses convictions. À mon sens, on peut être un islamiste radical, mais le passage à l'acte de violence représente, lui, un grave danger.

Nous sommes tous des « radicaux », mais nous ne sommes pas tous des hommes et des femmes qui recourent à la violence.

À mon sens, les autorités doivent prendre leurs responsabilités pour faire face à l'extrémisme idéologique, religieux ou politique. Je préfère employer le terme « extrémisation ». En effet, il n'y a pas de problème avec le radicalisme, tant que la personne ne penche pas vers l'extrémisme (comme l'appel à la violence) ou la violence.

Nous devons apprendre à reconnaître les symptômes d'extrémisation car dé-extrémiser et dé-radicaliser ne pourront réussir que si l'on peut les reconnaitre. Employer des termes comme lutter, soigner ou dé-radicaliser me paraît

contreproductif. Il faut voir le terreau sur lequel cette extrémisation s'est développée : les frustrations, le sentiment d'injustice et d'humiliation. Comme tout le monde, l'extrémiste est à la recherche de points d'appui, d'un sens de la vie, de structure, de stabilité, de justice, de sécurité, d'amour et/ou d'identité. Mais ceux-ci, en raison de ce qu'ils ont vécu, n'ont pas toujours la possibilité de dépasser une pensée qui ne voit qu'en termes de bon et de mauvais (que ce soit sur les plans politique, religieux ou idéologique) ou qu'en termes d'extrême, éventuellement violent. Des problèmes personnels tels que la séparation, le divorce des parents, des difficultés à l'école, une crise d'identité, peuvent accélérer le processus de radicalisation et d'extrémisation. C'est pourquoi il est important que les jeunes puissent parler de leurs problèmes et être écoutés.

Nous devons arrêter d'utiliser le terme dé-radicaliser, car il prête à confusion. Chacun a le droit d'adopter des points de vue radicaux pour autant qu'il n'incite pas à la haine et à la violence. Le problème est l'extrémisation, éventuellement de nature religieuse. Ce sont des personnes qui se rebellent contre la société de manière extrême. Ce ne sont pas seulement des jeunes musulmans : le Vlaams Belang est un parti extrémiste. Sharia4Belgique était aussi un groupe extrémiste.

En matière de politique d'intégration, la Grande-Bretagne est en avance. Il est tout à fait accepté qu'un policier ou une policière portant un voile ou un turban règle la circulation. La Grande-Bretagne a, dans le passé, fait davantage pour mettre à l'aise les minorités et accepter les différentes communautés religieuses. Des jeunes sont aussi partis combattre en Syrie mais proportionnellement il y en a moins qu'au départ de pays comme la Belgique. Leurs mobiles sont également d'inspirations religieuse et idéologique mais leur départ est moins lié à des restrictions qui les empêchaient d'exprimer leur identité religieuse. De nombreux Belges partis pour la Syrie avancent comme mobile leur identité religieuse brimée. L'identité et la pratique religieuse ne sont pourtant pas en contradiction avec l'intégration.

Une offre alléchante (le djihad armé en Syrie) les attend pour canaliser leurs frustrations et leur sentiment d'injustice. De plus, il n'est pas facile pour un musulman pratiquant de trouver une place dans une société séculière, dans une société où les préjugés sont nombreux à l'égard des pratiquants. Il est souvent malaisé pour un musulman de trouver un équilibre entre la pratique religieuse et la participation dans la société. La conséquence est qu'il s'isole, ne garde plus de contacts qu'avec ceux qui pensent comme lui et envisage une éventuelle

émigration.

Selon moi, il faut des réformes au niveau local. En fonction des particularités locales, chaque ville doit adapter sa politique à la situation. En Flandre par exemple, Gand n’est pas Anvers. Paris n’est pas Reims. Les mosquées ne doivent pas être simplement des lieux de prières, elles doivent être des centres de dissémination de la connaissance. Les associations musulmanes devraient organiser davantage de débats ou des lectures interactives. Mais il ne faut pas se faire d’illusions : les jeunes qui sont déjà gagnés par l’extrémisation ne s’y rendront pas et on ne pourra pas les forcer.

Les autorités locales doivent stimuler l’identité de ces jeunes, la reconnaître, offrir des alternatives. Actuellement, il n’y a pas d’alternative qui paraît attirante pour eux. Lorsqu’une autorité locale qui a étudié attentivement la question, ne rencontre que des problèmes avec l’extrémisation de ces jeunes musulmans, je leur conseille d’augmenter l’offre sans donner l’impression qu’il s’agit de « dé-radicalisation ». La prévention est nécessaire : il ne faut pas attendre qu’un problème surgisse. Il faut être prudent car cela peut avoir l’effet inverse. Certains radicaux peuvent en effet devenir extrémistes suite à ces démarches les visant et c’est justement ce qu’il faut éviter.

Il faut impliquer des personnes qui peuvent servir de modèles, des représentants des jeunes, des chercheurs, des enseignants, des éducateurs, des éducateurs de rue, des policiers, des imams, des professeurs de religion islamique, des experts, des associations musulmanes, des travailleurs sociaux et des associations pour dresser une carte de la situation et développer une stratégie qui permettrait de toucher tous les jeunes. Les mosquées et tous ceux qui sont en contact avec des jeunes radicalisés ou déjà extrémisés doivent être soutenus.

Les autorités doivent former les policiers qui approchent ces jeunes et leur expliquer comment interagir avec ceux-ci. Ils doivent être encouragés à apprendre quelques mots d’arabe et de berbère, pour une meilleure communication. Il est clair qu’un policier qui fait des efforts pour apprendre la langue obtiendra le respect. Un policier à Bruxelles avait ainsi fait le buzz sur internet après qu’on l’ait vu dans des vidéos s’exprimer en lingala et en arabe avec les jeunes qu’il rencontrait.

La même remarque peut s’appliquer aux enseignants. Ceux qui parlent quelques mots de la langue maternelle de leurs élèves d’origine étrangère bénéficient

d’une grande considération.

L’année dernière, les écoles de Courtrai ont reçu une check list permettant d’identifier les signes de radicalisation violente chez les jeunes musulmans. C’était le résultat d’une collaboration entre la police, les écoles et la ville de Courtrai. Entretenir sa condition physique – en allant à la salle de sport -, approfondir sa connaissance de l’arabe, acheter du matériel de camping, se laisser pousser la barbe, arrêter de fumer, ne plus boire d’alcool, porter des habits orientaux traditionnels : voilà une série de signaux que reprenait cette liste.

La question est : que peut faire un musulman pour ne pas être suspect ? Je pense que confectionner de telles listes ne peut conduire qu’à ce que ces jeunes aient la confirmation de leur sentiment d’être stigmatisés. Je crois que, dans le futur, on ne doit pas faire référence à des aspects culturels ou religieux pour reconnaître un processus de radicalisation violente. Ce sont les actes, les jugements ou encore les déclarations qui sont posés qui doivent être examinés pour reconnaître ce processus.

Je ne considère pas que faire du sport ou du camping représentent des indices de radicalisation violente. Je les décèle plutôt dans la glorification d’actes violents, comme des décapitations ou encore des exécutions sommaires.

S’isoler ou quitter des associations n’est pas en soi un signe définitif de radicalisation ou d’extrémisme. Porter des habits traditionnels ou changer d’apparence extérieure non plus. Pas plus qu’utiliser « Abou » ou « Ibn » dans le nom. Ce sont plutôt les discours tenus qui sont un signe de radicalisation ou d’extrémisme.

Il faudrait promouvoir la formation des enseignants, des assistants sociaux, des psychologues qui officient dans des écoles, des policiers, des fonctionnaires qui doivent approcher des jeunes musulmans. Sans une formation adéquate, le danger est que ces jeunes peuvent se radicaliser encore davantage et plus vite.

Les parents de jeunes musulmans radicalisés s’étant tournés vers le djihad armé vont trouver la police pour y chercher conseil. Craignant par exemple que leur enfant parte pour la Syrie, ils sont le plus souvent soumis à un interrogatoire. Les questions sont : a-t-il un compte Facebook ou Twitter ? Quelle mosquée fréquente-t-il ? Qui retrouve-t-on dans son entourage ? La conséquence est que les parents en ressortent avec un sentiment plus que mitigé, car ils pensent ne pas

avoir été aidés, mais plutôt d’avoir dénoncé leur enfant.

Leurs frustrations ne sont pas prises en compte ou canalisées, surtout quand ils constatent que la police vient régulièrement sonner à la porte pour contrôler leur enfant. La manière dont on traite ces jeunes musulmans radicalisés risque de les conduire à se méfier encore davantage de la société et de s’isoler plus. Les frères, les familles et les amis de ces jeunes suspectés sont aussi souvent auditionnés. Ce qui ne fait qu’accroître le sentiment d’être stigmatisés. De nombreux parents ont perdu confiance en la police.

Je plaide pour ne pas trop vite considérer ou désigner quelqu’un comme suspect. Car comment un jeune de 14 ans qui, par exemple, glorifie l’État islamique sur Facebook peut-il être considéré comme un délinquant ? En tant que mineur, n’est-il pas davantage une victime ? Une victime de son ignorance, une victime de sa méconnaissance de la réalité, une victime du manque de modèle à suivre dans la société, une victime d’imams qui ne maîtrisent pas le français ou le néerlandais, une victime du manque de débat sur les sujets de société dans les mosquées, une victime du manque d’empathie, d’amour, de l’incapacité des imams, des politiques et des adultes de se mettre dans sa peau, une victime des personnes qui sèment la haine.

L’approche de la police a souvent pour conséquence que certains jeunes musulmans, qui étaient déjà la cible des autorités locales en tant que groupe (noyau dur, suiveurs, membres potentiels) ont tendance à se retirer davantage de la société. Une approche répressive, irresponsable et superficielle a pour conséquence que les soi-disant programmes de dé-radicalisation n’ont plus de sens. Des perquisitions sont menées en pleine nuit. Les ordinateurs des frères et des sœurs de prétendus suspects sont saisis et rendus après plusieurs semaines. Cella peut être une véritable chasse aux sorcières, très stigmatisante. Beaucoup des jeunes qui sont visés se trouvent dans une période de doute.

Le gouvernement belge a récemment adopté un programme intitulé « douze mesures contre le radicalisme et le terrorisme ». Parmi celles-ci figurent l’extension de la notion de délit terroriste, l’utilisation accrue des techniques spéciales d’enquête, un retrait facilité de la nationalité, une confiscation temporaire du passeport. Soit des mesures que l’on peut qualifier de répressives. Il n’y a aucune mesure préventive. Cela ressemble davantage à des slogans et des mesures de façade qu’à une véritable politique. Des autorités locales ont

également pris des mesures, comme la ville de Gand qui compte rayer de ses registres de population les personnes parties en Syrie. Cela n'apportera pas de solution. Il faut mettre l'accent sur la prévention et tenter de comprendre les jeunes qui se sont radicalisés ainsi que leurs parents qui ne savent que faire.

Le fait que des musulmans influents, comme des imams, rejettent et écartent ces jeunes qui interprètent certaines doctrines islamiques de manière radicale, sous prétexte qu'ils seraient extrémistes, n'apporte rien. Ce sont précisément eux qui ne devraient pas stigmatiser ces jeunes. Les imams et les dirigeants musulmans ne doivent pas avoir peur. Ils devraient aller parler avec leurs parents et leur offrir un accompagnement.

Pour pouvoir mener une dé-radicalisaton au sein de la prison, il faut mieux former le personnel pénitentiaire. Il faut également que des imams et des aumôniers musulmans reconnaissent les frustrations des détenus, qu'ils ne nient pas le djihad armé. Les aumôniers musulmans doivent être mieux formés pour mener la dé-radicalisaton en prison. La connaissance de l'islam n'est pas suffisante. Ils devraient essayer de comprendre l'idéologie du djihad. Les parents et la famille doivent eux aussi être impliqués dans ce travail avec les jeunes détenus. Il faudrait aussi aider ces derniers à trouver un travail, une allocation, un logement, et peut-être les accompagner dans la recherche d'une épouse.

Je demande à tous les décideurs de prendre leur responsabilités, de mettre de côté leur ego et leurs plans de carrière pour créer une société où la jeunesse pourrait se sentir bien. Si l'on est confronté à des jeunes qui rejettent la société, il faut d'abord renouer le dialogue et non pas les condamner.

---

1. « Que la paix soit avec toi ».
2. Une tribu turque qui a conrtôlé de nombreux territoires.
3. Les membres d'une milice formée d'esclaves, affranchis et recevant une solde à l'issue de leur formation. Ils ont été au service de différents souverains musulmans et ont occupé le pouvoir à de nombreuses reprises.
4. La déclaration Balfour (1917) a ouvert la voie à la création d'Israël et a refusé la création d'un État palestinien.
5. Faris al-Zahrani est un imam d'origine saoudienne, idéologue qui a soutenu le mouvement djihadiste. Il est connu pour avoir dit : "Votre passeport est en dessous de ma semelle".
6. Une semaine avant la publication de ce livre, j'ai rencontré la mère d'Abou Jihad, qui m'a déclaré : "Je vois mon fils en toi."
7. Nous avons changé certains noms pour protéger l'anonymat des personnes.
8. L'auteur fait ici référence au film *L'innocence des musulmans*, dont un extrait a été diffusé sur des sites de partage de vidéos au cours de l'été 2012. La bande-annonce a été dénoncée comme blasphématoire

envers le Prophète Mahomet.

9. Diable en arabe.

10. Ce n'est pas un hasard si la police était visée. En cas d'attaque, c'est la police qui monte au premier rang.

11. Il s'agit d'un livre qui renforce la foi.

12. HILLESUM, E. (1985). *Une vie bouleversée : Journal 1941-1943*. Paris, Éditions du Seuil.

13. À cet égard, il est intéressant de voir comment, les jeunes se présentent quand ils prennent un kunya, qui est un surnom ou un nom de guerre, lorsqu'ils rejoignent un groupe djihadiste combattant. À côté de l'Abou (père de)…, est accolé le lieu d'origine : ce sera al-Baljiki, al-Faransi, al-Hulandi, al-Britani, plutôt que, pour une personne qui est d'origine marocaine, al-Maghribi.

14. Edward Saïd est un théoricien littéraire, un critique et un intellectuel palestino-américain.

Chapitre 3 /
DÉ-RADICALISER LES JEUNES MUSULMANS : UNE PISTE À EXPLORER

CONCLUSION /
Création d'un centre de « dé-radicalisation ? » Non, création d'un centre de connaissances

J'ai voulu créer « De Weg Naar », un centre de connaissances, de recherches et d'accompagnement car il y a un besoin urgent d'expertise de la radicalisation et de l'extrémisme violents. On voit trop souvent des jeunes musulmans rejetés par leur propre communauté qui ne trouvent plus, ou pas, leur place dans la société. De Weg Naar – que l'on peut traduire par « Le chemin vers » – se veut un endroit où ils pourront exprimer leurs difficultés dans une atmosphère de confiance et de dialogue. Il était essentiel de trouver un fil conducteur simple qui permettrait d'apporter un complément aux instruments de détection de l'extrémisation. C'est ainsi que nous pourrons identifier et traiter les signaux d'un extrémisme qui pourrait devenir dangereux.

Il n'y a pas de profil type de l'Européen parti combattre en Syrie. Comme je l'ai expliqué au début de ce livre, il y a des musulmans pratiquants comme des non-pratiquants ainsi que des convertis. Ils peuvent avoir une formation ou non. Avoir des perspectives d'avenir ici ou pas. Ils viennent de familles unies ou brisées. Certains ont un passé de délinquant, d'autres non. La pression du groupe ou le goût de l'aventure peuvent jouer un rôle. Ils ont pu se convertir au salafisme djihadiste grâce à internet, où ils ont écouté les prêches de prédicateurs radicaux comme Anwar al-Awlaki ou alors ils ont été formés au sein d'un groupe comme Sharia4Belgium ou Forsane Alizza. Certains vivent une véritable crise d'identité. D'autres sont des déçus de la politique ou ont subi des discriminations. Ces jeunes ont une connaissance de l'islam quasi nulle, tandis que d'autres en ont une connaissance approfondie.

Ils peuvent se retirer de la société, avec un risque de radicalisation violente. Certains ont rejoint des groupes comme Sharia4Belgium qui partagent les idées de mouvements djihadistes internationaux. Parfois, ils ne fréquentent plus que

des jeunes qui pensent comme eux. Ils rêvent de vivre dans un califat où la charia serait la seule loi. Ils sont prêts aussi à restaurer ce califat, que pourraient rejoindre les musulmans du monde entier, par la force et combattent les yeux tournés vers Jérusalem. Pour la plupart, c'est l'idéologique djihadiste développée par des idéologues comme al-Maqdisi ou Abdallah Azzam qui les guide : ils ne partent pas seulement pour combattre l'injustice. La preuve en est qu'ils rejoignent des groupes comme l'État islamique ou Jabhat al-Nosra plutôt que l'Armée syrienne libre.

Avant de fonder ce centre, j'ai longuement analysé les modes de fonctionnement des autres pays. Le Danemark a les meilleurs résultats en terme de réinsertion et de baisse des départs. Ne pas condamner les personnes, mais bien les actes, fait partie de notre dictionnaire. Notre raison d'être est la « compréhension ». Nous ne sommes pas un centre policier. Nous effectuons des actions de prévention et de réinsertion. Trop souvent de nombreux problèmes personnels sont à la base de la pensée noir et blanc de ces jeunes ; « les croyants » contre « les infidèles », les « bons » contre les « méchants », le « halal » et le « haram ». Nous pensons qu'il est donc très important de dialoguer avec les jeunes qui ont des pensées extrêmes. Nous travaillons sur l' « intellectualisation » des jeunes musulmans en leur apportant des connaissances. Y compris celles des problèmes du Moyen-Orient, mais aussi celles des principaux concepts islamiques. Nous espérons les aider à faire des choix éclairés, à élaborer un plan concret. Nous ne soutenons pas seulement les jeunes mais aussi leurs parents. Nous sommes un point de contact pour eux, qui craignent que leur fils ou leur fille puisse quitter le pays. Trop souvent, les familles ne sont pas considérées comme des victimes mais comme des complices. Ils n'ont nulle part où chercher de l'aide et ont peu confiance dans leur gouvernement local, parce que dès leur première demande d'aide, leur enfant est considéré comme suspect. Nous leurs offrons une alternative et, d'autre part, nous soutenons les parents dont l'enfant est effectivement parti en Syrie. Ils sont constamment à la recherche d'informations sur le bien-être de leur fils ou leur fille. Grâce à nos contacts locaux, nous essayons de localiser ces jeunes, donnons des conférences dans les écoles, auprès des leaders d'opinion et des étudiants. Les travailleurs sociaux et communautaires, le personnel des services sociaux peuvent venir à nous aussi. En outre, nous élargissons notre cible pour toucher et former les responsables de la prévention, de la police, le personnel municipal et les politiciens. À ce dernier

groupe, nous voulons offrir à guidance particulièrement accessible mais réfléchie. Outre l'écoute, le conseil et l'aide psychologique, nous avons aussi une équipe d'avocats à leur disposition, comme Nabil Riffi et Walter Damen, qui répondent aux questions juridiques.

Quand je rencontre des jeunes de retour de Syrie dans le cadre de notre centre, ou des jeunes qui veulent partir ou encore qui sympathisent avec le mouvement djihadiste international, mon premier geste est de leur soumettre un questionnaire . Sur base des recherches que j'ai menées dans le cadre de ma thèse de doctorat, j'ai conçu et rédigé plusieurs types de questionnaires pour cartographier le processus d'extrémisation.

Le premier questionnaire est destiné aux convertis. Ils sont partis d'un terrain vierge et n'ont souvent pas connu d'influences culturelles préalables. Ils veulent se prouver quelque chose et, en raison de leur expérience de vie, ils sont à la recherche d'une chaleur, d'une structure et d'une identité. Sur base de leurs réponses, je tente de comprendre ce qui a pu les guider vers l'islam et la raison de leur conversion. J'essaie de voir quelle formation il (ou elle) a suivi. S'il (ou elle) considère l'islam comme une bouée de sauvetage après des problèmes avec la justice, après des conflits nés de l'incompréhension de personnes de son entourage direct ou après une jeunesse difficile. J'essaie aussi de savoir s'il (ou elle) vient d'un foyer stable et s'il (ou elle) étudie encore.

C'est important de le (ou de la) jauger sur sa connaissance des autres religions. Je tente de comprendre quelle était son image de l'islam et des musulmans avant sa conversion et quels sont les aspects de l'islam qui l'ont conduit à se convertir. Certains jeunes peuvent se convertir car ils sont à la recherche d'une forme de justice sociale qu'ils trouvent dans l'islam. Afin de déterminer comment je peux l'aider, je lui demande évidemment ce qu'il (ou elle) recherchait : l'apaisement, la spiritualité, la stabilité ou l'activisme. Il est aussi nécessaire de savoir qui l'a aidé lors de sa conversion et quels livres et/ou sites internet il a consultés. Aux musulmans qui ne sont pas convertis, je demande par exemple s'ils savent qui sont les Abbassides. J'essaie de canaliser leurs envies d'action (violente). J'essaie de leur communiquer toutes les nuances de la réalité historique afin qu'ils puissent la comparer avec l'image romantique qu'il ont du califat et qui leur est présentée via les sites de propagande. Je ne condamne jamais ces jeunes en tant que personnes. J'essaie d'analyser avec eux leurs faits et éventuels méfaits.

Le premier contact est important. Je tente d'être à l'écoute, d'entrer en contact en parlant d'un sujet qu'ils aiment ou qui leur tient à cœur. Cela peut être leur région d'origine. Cela peut être le football. À chaque fois, j'essaie de dire quelques mots dans la langue qu'ils maîtrisent le mieux : cela peut être l'arabe marocain, le berbère. Après cette discussion, je leur soumets le questionnaire. Bien souvent, ils pleurent car ils n'ont jamais pu exprimer leurs émotions. Ils savent que je ne suis pas là pour les juger.

Je leur chante aussi des hymnes djihadistes pour voir leur réaction. Cela les étonne. Ils sont tout aussi choqués lorsque je leur dis que je suis originaire de la ville jordanienne où est né Abou Moussa al-Zarqaoui. Ce n'est pas pour les provoquer : c'est seulement pour leur montrer que je connais l'univers dans lequel ils ont évolué ou évoluent encore. Il est impossible de les faire renoncer à un mode de pensée si on ne le connaît pas personnellement et si on n'a pas autre chose à leur offrir.

C'est un appel à tous : il faut voir l'humain dans l'autre car chacun est le produit des circonstances dans lesquelles il a vécu. Soyons des djihadistes non violent ! Ce qui ne signifie pas avoir des points de vue extrêmes. Ceux qui éprouvent de l'amour pour les autres ne sont pas souvent pas assez radicaux dans l'expression de leur amour. Par contre, ceux qui éprouvent de la haine le font de manière radicale et particulièrement intense.

Je tiens aussi à dire ceci à ces décideurs : écoutez ces jeunes qui se sont radicalisés, même si, à vos yeux, ce sont des "malades".

Personnellement, je ne crois pas que ce soit le cas, même si, parmi ceux-ci, certains ont vraiment besoin d'une aide de nature psychologique.

Notre pays a une tradition de jeunes qui sont partis combattre à l'étranger. Ni les zouaves papaux, qui au XIXe siècle qui sont partis défendre les États pontificaux contre l'État italien, ni les combattants du Front de l'Est qui ont collaboré pendant la seconde guerre mondiale avec les nazis, ni les communistes qui sont allés se battre pendant la guerre d'Espagne, ni les combattants partis combattre en Syrie, ne sont des « malades ».

Mais les jeunes, frustrés, à la recherche d'un idéal pour lesquels ils peuvent combattre, en quête d'une identité, d'un point d'appui par manque d'alternatives convaincantes dans la société sont vulnérables à des transitions extrêmes. Partir

combattre à l’étranger en est une.

L’année dernière, lors de mes recherches, j’ai pu constater que l’âge moyen des combattants belges partis en Syrie était de vingt-trois ans. Il ne s’agit pas toujours de mineurs mais de jeunes qui ont pris eux-mêmes la décision de partir au combat. Ce ne sont pas toujours des jeunes défavorisés qui partent en Syrie ou en Irak. Ce qui ne veut pas dire que les problèmes économiques et sociaux n’ont pas joué un rôle dans l’accélération du processus. Celui qui a une situation familiale et professionnelle stable, éventuellement avec des enfants, sera moins enclin à tout laisser derrière lui pour partir. Un jeune qui n’a rien, qui vit dans un quartier défavorisé, qui est en recherche quittera beaucoup plus rapidement et facilement la société dans laquelle il vit que celui qui y a trouvé sa place.

De nombreux musulmans partis en Syrie ne comprennent pas la portée de leur décision. Ils ne savent bien souvent pas ce qui s’y passe réellement. La preuve en est qu’un nombre important est revenu. Un des dirigeants du Front al-Nosra, la branche d’Al-Qaïda en Syrie m’a raconté que de jeunes musulmans venus d’Occident ne connaissent pas la face la plus sombre du djihad armé. Ils n’imaginaient pas, par exemple, que des groupes rebelles pouvaient se battre entre eux et que des Belges ou des Français, partis en Syrie, pouvaient se retrouver dans des groupes rivaux qui s’entretuaient. Deux amis, partis séparément, peuvent ainsi devoir se combattre.

Il faut comprendre d’urgence que de nombreux jeunes musulmans en Europe connaissent des problèmes d’identité, qu’ils veulent trouver une place dans la société mais qu’ils ont le sentiment de ne pas être acceptés en tant qu’égal, qu’ils seront toujours considérés comme l’étranger, comme l’autre, le Maghrébin…

Arrivés en Syrie, certains paradent à peine quelques heures après leur arrivée avec une Kalachnikov et postent les photos sur Facebook. Cela veut dire qu’ils n’ont pas véritablement rompu avec leur vie d’ici : ils accordent beaucoup d’importance à ce que leur famille, leurs amis et les médias pensent d’eux. Certains combattent là-bas alors que leur cœur est toujours ici.

Les imams devraient faire de leur mieux pour aborder des sujets actuels lors de leurs prêches et de leurs conférences. Ils devraient aussi apparaître comme des figures paternelles charismatiques afin que les jeunes viennent leur demander conseil. Les combattants syriens sont le fruit de notre société et chacun porte une part de responsabilité. En faire porter la responsabilité sur un groupe comme

Sharia4Belgium ne fait pas véritablement avancer le débat. C’est en partie parce qu’il n’y a pas de message mobilisateur chez les imams que des jeunes se sentent bien au sein d’un groupe comme Sharia4Belgium. Les mosquées devraient être des lieux de rencontre où les jeunes musulmans pourraient venir avec leurs frustrations et obtenir des réponses à leurs questions. L’on constate que les jeunes musulmans ont peu de connaissances de l’islam. Beaucoup prient sans véritablement connaître la signification des gestes qu’ils posent. Nombreux sont ceux qui ne savent pas ce qu’ils récitent. Beaucoup de jeunes désirent connaître l’islam mais l’offre, hormis sur l’internet, est tout simplement trop limitée.

Le nom de mon centre « De Weg Naar » (La voie vers) dit bien ce qu’il veut dire. Je donne à ces jeunes une petite poussée dans le dos en leur transmettant des connaissances afin qu’ils choisissent le chemin qu’ils veulent suivre. Je les accompagne simplement sur une route de la connaissance.

Quand je constate que de jeunes musulmans ne savent pas qui sont les Abbassides ou les Omeyyades, je suis particulièrement triste et je sais que nous entrons dans une zone difficile. Comment se situer par rapport à l’islam quand on ne connait pas son histoire ? C’est là que peuvent se faire tous les amalgames. Je leur propose donc de mettre à jour leurs connaissances et d’apprendre. Je leur prête des ouvrages qui traitent du sujet et leur propose d’assister aux séances hebdomadaires que je donne sur l’Histoire du monde islamique. S’ils n’ont pas de situation familiale stable ou qu’ils sont au chômage alors je tente de les aider à entrer en contact avec les organisations qui peuvent leur venir en aide. Le gouvernement devrait mettre en place un plan coordonneé d’aides et traiter prioritairement de tels dossiers afin de stopper le cercle vicieux de l’extrémisme violent. Je pense que c’est une meilleure méthode que d’investir des millions dans les prisons. En tant que membres de la société, nous devons réaliser que la seule chose qui peut sauver certains jeunes est une simple poussée dans le dos et qu’ il est préférable d’atteindre ces jeunes avant qu’il ne soit trop tard. Il peut sembler “amusant” que nous servions aussi parfois d’agence matrimoniale. Mais beaucoup de jeunes souffrent de solitude, d’isolement et ont soif d’amour. Pour les musulmans orthodoxes, les relations sexuelles sont interdites et ne peuvent avoir lieu que dans le cadre du mariage. Ces jeunes se trouvent devant un mur impossible à franchir en raison de leurs convictions religieuses ; il faut donc les aider à se marier afin qu’ils puissent parvenir à un équilibre affectif qui leur permettra d’envisager la vie avec calme et maturité. La communauté musulmane et les imams pourraient eux aussi jouer ce rôle. Les jeunes musulmans

extrémistes ne devraient pas être traités comme des criminels tant que les faits ne sont pas avérés, mais simplement comme des jeunes à la recherche de leurs besoins. Je ne veux pas apporter la vraie foi, comme cela est courant avec des conseillers islamique dans les prisons. Ma vérité n'est pas nécessairement la leur. Ce que j'essaye de faire, c'est leur permettre d'accéder à un large éventail de sources et de connaissances. Je traite par exemple de la réalité géo-politique de la Syrie – je veux leur permettre de mieux comprendre l'islam et de développer leur sens critique personnel. Je ne pense vraiment pas que les jeunes ont besoin de propos lénifiants et faux qui affirment que la violence du Prophète Mahomet n'a jamais été une réalité ou que le djihad armé ne constitue pas un concept important dans l'islam. Lorsque nous ignorons l'injustice ressentie par les jeunes, nous les encourageons souvent à légitimer le djihad et à l'effectuer réellement. Prendre les armes (jihad) et résister face à l'injustice et l'oppression est sans doute légitime dans l'islam. Tout comme il est légitime de se défendre en vertu du droit international de la guerre que nous reconnaissons tous. Je ne nie jamais devant eux que le djihad armé est un concept important dans l'islam, donc beaucoup de jeunes me prennent au sérieux. Mon année de recherches a été entièrement consacrée a étudier l'idéologie du djihad. Je peux a présent me "déplacer" dans l'esprit et dans le monde turbulent de jeunes extrémistes qui focalisent leur identité islamique dans une union avec leurs pairs sunnites. Je veux leur expliquer le contexte historique et apporter une approche nuancée dans leur cadre de réflexion.

Je suis conscient, tout cela est une goutte d'eau dans la mer. Mais ma responsabilité, la responsabilité de tous, commence par l'action.

Oui, mon équipe et moi-même assumons. Notre approche est fondamentalement différente de tous les centres de « déradicalisation » car nous ne nions pas la dimension de la foi et de la religion. Nous savons qu'elle est une partie intégrante de la personnalité des jeunes qui nous arrivent. Nous osons donc parler du Coran, des sourates et des hadiths. Des belliqueux et des autres. Nous resituons l'histoire de l'islam dans des esprits qui souvent ne l'ont jamais appris. Nous comprenons cette détresse qui se mue en violence même si nous ne l'excusons en aucun cas. Nous faisons un diagnostic des connaissances dès le premier entretien avec ces jeunes. Cela nous permet de le situer, de comprendre leurs fractures ou leur méconnaissance historique.

Je pense très sincèrement qu'il faut impérativement former intellectuellement les

jeunes musulmans. Beaucoup d'entre eux ont quitté les bancs de l'école trop tôt, la plupart ont été aiguillés vers des établissements professionnels (des seconds choix de l'enseignement). Alors que les jeunes filles musulmanes réussissent souvent mieux leur parcours scolaire, les garçons, principalement, sont souvent les relégués de la réussite scolaire. Certains d'entre eux, privés du statut "d'intellectuel" à cause d'un échec scolaire ont alors réinvesti l'islam comme source de statut. Comme ils ne peuvent être des intellectuels dans la société qui valorise l'enseignement général au détriment des filières professionnelles ou techniques (à l'inverse de l'Allemagne), ils deviennent dès lors des "savants" de l'islam et se forment sur internet. Il faut donc leur expliquer ou ré-expliquer les concepts islamiques, comme la al-wala wa-l-bara, le jihad, le tawhid, le takfir, la charia.

En France et en Belgique, nous avons la chance de vivre dans des pays qui pratiquent la liberté d'expression, la démocratie et le respect des libertés individuelles. Les musulmans doivent viser à être un exemple dans la société. C'est pourquoi, avec notre centre, nous voulons aider les jeunes et leurs parents à devenir non seulement de bons serviteurs du Créateur mais aussi de bons exemples pour tous dans les pas du Prophète Mahomet. Nous voulons leur enseigner qu'ils doivent se comporter de manière indépendante. Expliquer aux jeunes qu'il n'y a pas de justifications pour se comporter négativement, en m'inspirant de mon propre récit. Expliquer aux parents qu'ils sont peut-être analphabètes mais qu'ils peuvent réaliser de grandes choses avec leurs enfants grâce à un comportement ouvert et attentif.

Si j'ai un souhait, c'est que ce livre ait pu éclairer sur les fonctionnements mentaux et sociologiques des départs des jeunes Européens, qu'il soit aussi le premier pas vers un chemin de réconciliation, d'empathie et de respect pour tous. Je souhaite que nous n'arrêtions jamais de chercher, d'apprendre, de nous ouvrir aux autres. La vie est une recherche et aucun de nous ne doit jamais cesser de chercher.

Ce voyage en Syrie a irrémédiablement changé ma vie.

Il a changé ma vie de chercheur et a changé ma vision d'homme et de musulman.

À présent, il faut agir. Je suis prêt.

« Et Nous ne t’avons envoyé (ô Mohammed) que comme une miséricorde pour les mondes ». (Coran 21:107)

Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ?
Laissez votre avis sur le site de votre libraire !

© JLC
Paris - Bruxelles
http://www.laboiteapandore.fr

ISBN : 9782390090939

Toute reproduction ou adaptation d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

La Boîte à Pandore est sur Facebook. Venez dialoguer avec nos auteurs, visionner leurs vidéos et partager vos impressions de lecture.

Table des matières

Couverture
Page de titre
Chapitre 1 / LE DÉPART EN SYRIE
- Ma barbe de djihadiste
- Le départ pour la Syrie : un aller simple pour la mort ?
- L'homme derrière la cagoule noire
- Qui suis-je ?
- Le djihad armé
- Le Takfirisme et le djihad salafiste, des concepts nés pour faire la guerre ?

Chapitre 2 / À ALEP AVEC LES DJIHADISTES
- Le Califat : une réalité ou un rêve ?
- Dans la tête d'un jeune djihadiste
- Fatima avait trois enfants
- Sharia4Belgium : une filière de recrutement pour la Syrie et l'Irak ?
- Comment les djihadistes européens sont-ils recrutés ?
- La Fin des Temps : une réelle motivation des départs
- Enlevé par Al-Qaïda
- La doctrine du al-wala' wa l-bara
- Comment vivre avec les atrocités commises par l'état islamique ?
- Le retour vers l'Europe
- Pourquoi des jeunes filles partent-elles ?
- Wahhabisme et chiisme
- Le salafisme
- Le Hamas n'est pas l'EI
- Le djihad armé est légitime dans l'islam
- La dé-radicalisation est-elle une solution ?

Chapitre 3 / DÉ-RADICALISER LES JEUNES MUSULMANS : UNE PISTE À EXPLORER
- CONCLUSION / Création d'un centre de « dé-radicalisation ? » Non, création d'un centre de connaissances

Copyright